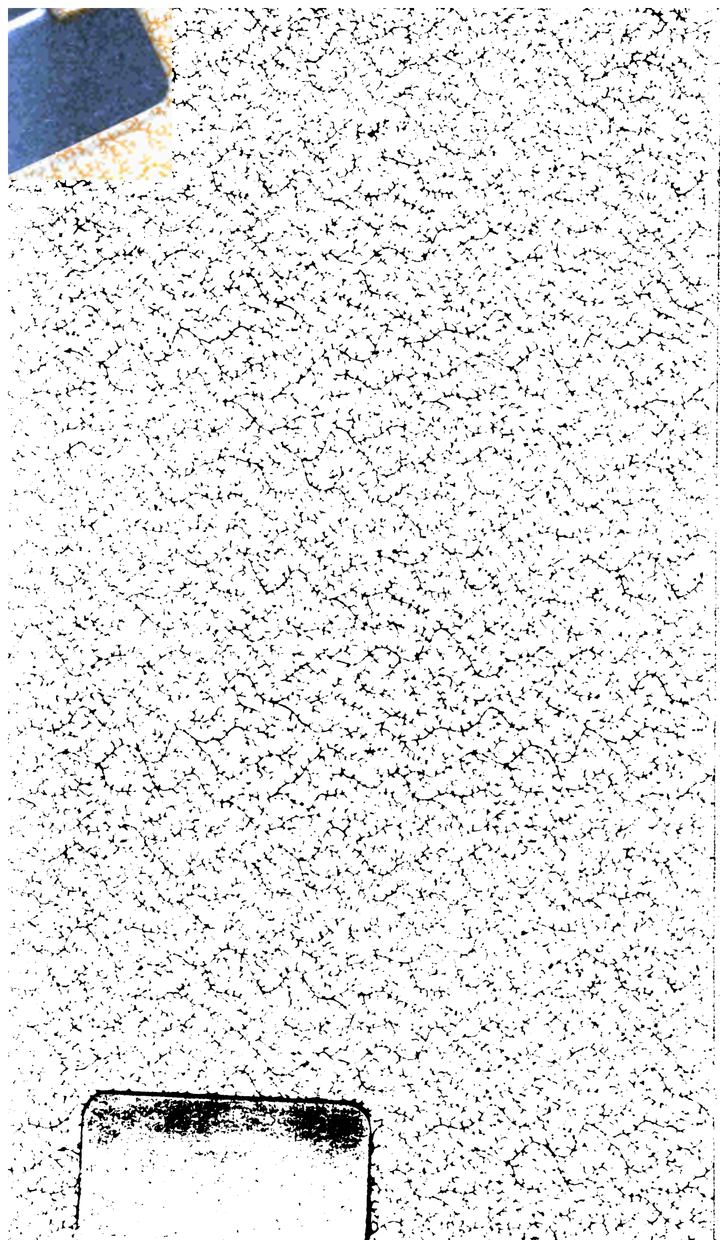
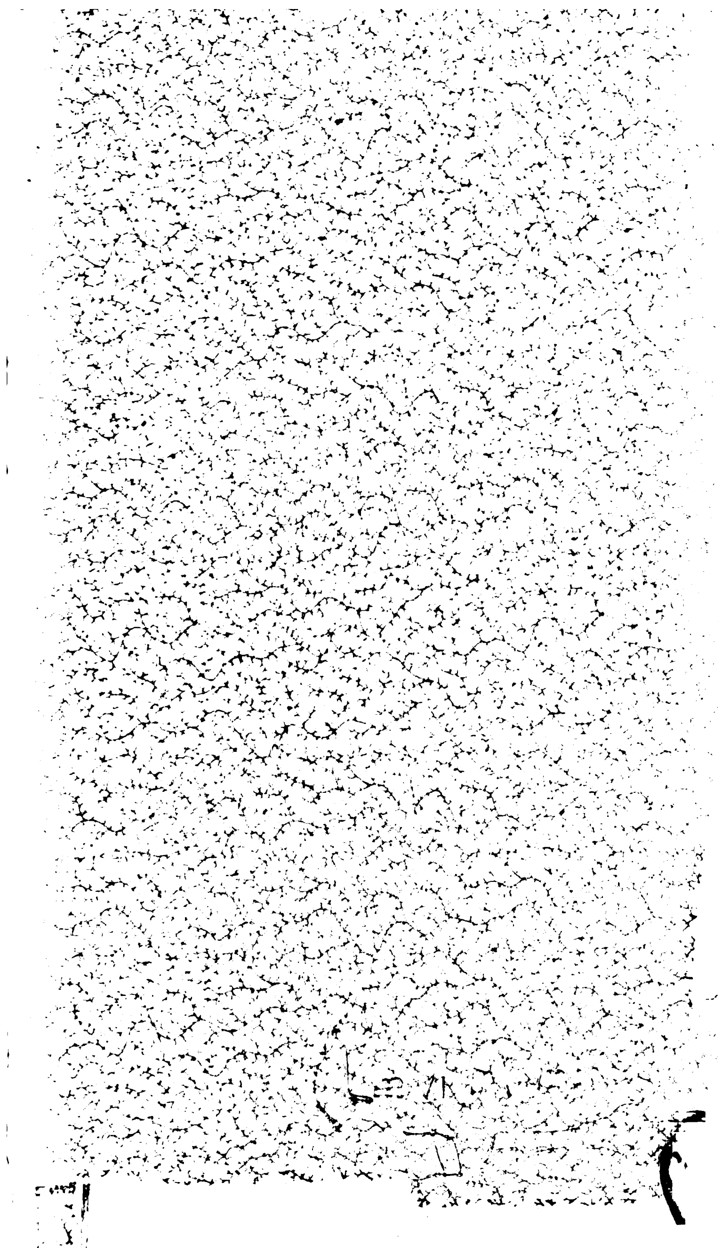






HISTOIRE CLASSIQUE

DES

REINES, IMPÉRATRICES

ET

RÉGENTES DE FRANCE

Lévi Alvarès

DAF



p. 18.

HISTOIRE CLASSIQUE

DES

REINES, IMPÉRATRICES

ET

RÉGENTES DE FRANCE

D'après les meilleurs Mémoires,

RENFERMANT

DES TABLEAUX SYNOPTIQUES ET GÉNÉALOGIQUES,

UN DICTIONNAIRE

DES FEMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM DANS L'HISTOIRE, LES SCIENCES, LES LETTRES, DEPUIS LA CRÉATION JUSQU'A NOS JOURS.

Pour servir de complément à toutes les histoires de France classiques.

5e ÉDITION,

Corrigée, augmentée et illustrée des portraits en pied des Reines

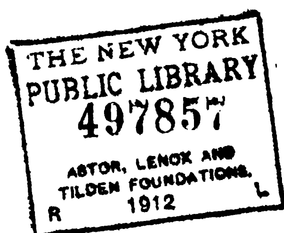
D'après les Tableaux du Musée de Versailles,

PAR

D. LÉVI ALVARÈS,
Chevalier de la Légion-d'Honneur,
Professeur de Littérature et d'Histoire, Membre de l'Académie de Bordeaux,
De l'Institut historique, de la Société de géographie, de l'Académie d'Athènes,
Fondateur et Directeur des Cours d'éducation maternelle.

PARIS,
CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LILLE, 19.

1864.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
497857
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1912 L

QUELQUES MOTS

SUR L'HISTOIRE DE LA FEMME

Et sur cette nouvelle édition des Reines de France

Il n'est peut-être pas une jeune personne qui ne dise, en lisant l'histoire, que faisaient, que pensaient les femmes pendant telle ou telle époque? Quels étaient leurs mœurs, leurs sentiments, leurs actions? La réponse à ces questions intéressantes sera l'objet d'un ouvrage complet dont nous nous occupons depuis longtemps. — L'*Histoire classique des Reines de France*, dont nous publions une nouvelle édition, revue et illustrée, fait partie de ce travail.

L'histoire classique de la femme, et des reines de France en particulier, destinée, comme son titre l'indique, aux études de la jeunesse, ne doit contenir que les faits dont la certitude est constatée, laissant aux critiques tous les détails de pure érudition; en sorte qu'il ne reste à présenter qu'un tableau non



interrompu des modifications subies par le sort de la femme, selon les lieux, les temps, les peuples, et dans toutes les classes de la société. Vaste ensemble dont l'étude doit offrir, nous l'espérons du moins, autant d'utilité que d'agrément.

Prenons d'abord une vue générale de notre sujet et de l'ordre que nous comptons suivre pour en traiter successivement chaque partie. Il ne s'agira ni de combats, ni de traités, ni de ces luttes sanglantes qui remplissent nos histoires élémentaires; mais des mœurs, du caractère, des vertus, et aussi des vices de la femme, à toutes les époques et chez les principaux peuples.

Quant aux femmes qui ont exceptionnellement tenu dans leurs mains les rênes des États dans les monarchies absolues, la plupart, quand elles ne se nomment ni Blanche de Castille, ni Anne de Beaujeu, ont, selon nous, abdiqué leur sexe.

On sait le mot du pape *Sixte-Quint* :

« Il n'y a en Europe que *trois hommes* qui sachent régner : Henri IV, *Élisabeth* et moi. »

Ce célèbre pontife reconnaissait le fait qu'une femme peut déployer un grand caractère, non comme femme, mais comme homme. Vérité si manifeste qu'il n'y a pas de langue dans laquelle une *grande femme* signifie autre chose qu'une femme de taille élevée;

mais dans toutes les langues on dit : cette femme agit en cette occasion comme *un grand homme*, et, dans un sens plus étendu, c'est *un grand homme* que cette femme.

On n'en doit point conclure que dans notre pensée il existe une infériorité réelle dans le rôle historique de la femme; ce rôle est seulement différent de celui de l'homme; et parmi tous les changements que l'avenir peut apporter dans l'organisation de la société, nous n'en saurions concevoir aucun qui rendît ces deux rôles identiques. — *Les cinq doigts de la main ne sont point égaux*, disent les Italiens, *tous cependant concourent au même but* : — *l'utilité*.

Rapportez-vous en au bon sens populaire, pour la part que Dieu a faite à l'homme et à la femme; le proverbe dit : *Quand on fait ce qu'on peut on fait ce qu'on doit*. Il y a autant de devoir accompli, autant de gloire réelle pour la femme qui meurt du *Typhus*, en soignant les blessés dans un hôpital, que pour le soldat qui périt les armes à la main sur un champ de bataille. — Seulement la place du soldat est devant l'ennemi, la place de la sœur de charité est au chevet du malade.

Bacon résume ses travaux par ce mot célèbre : *savoir* c'est *pouvoir*; s'il vivait de nos jours, il ajouterait sans doute : *pouvoir* c'est *devoir*; tout est dans

ces deux axiomes, pour l'homme, et en particulier pour la femme.

D'autant plus opprimée que la Providence l'a fait naître dans un temps ou chez un peuple plus éloigné d'une civilisation régulière et d'une bonne organisation sociale, la femme chez l'Arabe, ou la négresse chez les colons américains, *que peut-elle? que sait-elle?* Partout elle *sait* d'instinct, et elle *peut,* quand elle a la force de la volonté : aimer le bien, le connaître, le faire. Pour elle comme pour l'homme, c'est toute la morale.

Il y a donc sous le rapport du devoir, de la morale, de la vertu, parfaite et complète égalité; celle-là seule est équitable et nécessaire : l'histoire de la femme doit mettre, à chaque page, cette vérité dans tout son jour.

Heureuse la femme dont on peut dire à sa mort ce que Louis XIV disait de la reine Marie-Thérèse : *c'est le seul chagrin qu'elle m'ait causé.*

L'*Histoire classique des Reines* doit servir de complément à toutes les histoires de France, et en particulier à celle que nous avons publiée (1). Pour faire

(1) *Abrégé méthodique d'Histoire de France*, rédigé d'après les leçons et la méthode de M. Lévi, par mademoiselle Augustine Gombault; dernière édition, revue, corrigée et augmentée de

sentir l'utilité de cette étude nous jetterons un coup-d'œil, à l'aide des mémoires de ***Dreux du Radier***, sur les mariages des reines de France depuis Clovis jusqu'à Hugues-Capet.

Mariage des Reines de France

Ce ne fut que depuis le baptême de Clovis que les chrétiens parmi les Francs, donnèrent à leur mariage une forme chrétienne; mais ce règne ne fut pas assez long pour anéantir l'esprit national, et l'ancien préjugé qui faisait regarder ***comme une marque de distinction et de supériorité la pluralité des femmes*** parmi les Francs.

Les enfants de Clovis se crurent dispensés du joug évangélique; alors les noms de *femme*, de ***concubine*** et d'*amie* ne furent plus distingués. — Le souverain donnait le nom de *femme* ou de ***reine*** à celle qu'il lui

tableaux généalogiques des grandes familles, de l'état géographique de la France aux principales époques, de considérations sur les arts, les sciences, les finances, l'industrie, des passages les plus remarquables de nos meilleurs historiens; avec l'indication des sources où l'on peut puiser, du travail que l'on peut faire pour éclairer les événements, et développant les programmes d'histoire pour les examens des Professeurs et des Institutrices, par D. Lévi Alvarès. — Paris, chez l'Auteur, rue de Lille, 19.

plaisait d'honorer de ce titre, et le lui ôtait suivant son caprice.

Les enfants, considérés par leur père seulement, et sans aucun égard à l'état et au rang de leur mère, tenaient rang de princes et d'héritiers présomptifs à la couronne, et leur âge était la prérogative la plus marquée.

Fils de rois, les garçons étaient regardés par la nation comme rois en espérance, et ils en portaient le nom.

Les filles avaient qualité de *reines* qui n'équivalait qu'à celui de *princesses*. Enfin on avait fait une maxime résultant de ces abus, que *quelle que soit la mère, il suffisait d'être fils de roi pour monter sur le trône.* A l'égard de la condition, élevée ou inférieure, libre ou serve, de la femme, elle était indifférente. Tout ce qu'on entrevoit dans le dédale historique de la première race, c'est que le rang de *reine* et le nom d'*épouse* étaient donnés aux *premières;* les secondes étaient les *concubines;* les autres avaient le titre d'*amies.*

Sous la seconde race, cette confusion cessa en partie; la religion chrétienne intervint; l'état des enfants ne fut plus le même; ceux de l'*épouse* furent *légitimes*, ceux de la *concubine* naturels, ceux de l'*amie* illégitimes. — Cependant « la qualité de concubine,

» réduite aux termes de l'honnêteté, désignait une » femme mariée avec honneur » et de laquelle le mariage, quoique fait avec moins de solennité, ne laissait pas d'être valable. — La coutume en a duré plusieurs siècles dans l'église d'Occident, et si elle a enfin cessé, ce n'a été qu'à cause des inconvénients qu'on a reconnus dans ces mariages; seulement une preuve bien décisive de la pureté des maximes adoptées avant et depuis *Hugues-Capet*, résulte non-seulement des droits assurés aux mâles nés d'un mariage solennel depuis Charlemagne, — mais encore du pouvoir que s'arrogèrent les papes sur les mariages qu'ils rendirent presque tous sujets au divorce, par la sévérité qu'ils établirent à l'égard des degrés de consanguinité, en frappant d'anathême les mariages contractés entre parents jusqu'au septième degré, paternel ou maternel.

Les alliances, même spirituelles, telles qu'étaient celles que contractent les parties en tenant un enfant sur les fonts, furent regardées comme un empêchement *dirimant* (nullité de mariage), et les choses furent portées à ce point de scrupule, que les souverains n'auraient pu former de liens légitimes qui n'eussent été exposés aux foudres de l'église, si l'on n'eût imaginé le remède des dispenses si fréquentes dans l'histoire. Cette sévérité poussée à l'excès, rejeta les sou-

verains dans un désordre peut-être aussi dangereux pour l'État que l'avait été la confusion de la première race. — Aujourd'hui, les mariages entre les princes et les souverains ont des limites que prescrivent la religion et la morale, fondées sur de justes principes, et les qualités et les conditions nécessaires pour les contracter, sont les mêmes pour tous.

Seulement il y a des exceptions que fait connaître l'ordonnance royale du 23 mars 1816, ainsi conçue :

Art. 1er. Notre chancelier remplira par rapport à nous, et aux princes et princesses de notre maison, les fonctions attribuées par les lois aux officiers de l'état civil.

En conséquence, il recevra les actes de naissance, de mariage, de décès, et tous autres actes de l'état civil prescrits et autorisés par le Code civil.

Art. 2. Ces actes seront transcrits sur un registre double, coté par première et dernière et paraphé sur chaque feuille par notre chancelier. Ce registre sera tenu par le ministre et secrétaire d'État de notre maison ; et, à son défaut, par le président de notre conseil des ministres.

Art. 3. Ces doubles registres demeureront déposés aux archives de la Chambre des pairs jusqu'à ce qu'ils soient remplis en entier. Le garde des archives de ladite chambre délivrera les extraits des actes y contenus, lesquels seront visés par notre chancelier.

Art. 4. Lorsque ces registres seront finis ils seront clos et arrêtés par notre chancelier : l'un des doubles sera déposé aux archives du royaume, et l'autre demeurera déposé aux archives de la chambre des pairs.

Art. 5. Nous indiquerons les témoins qui devront assister aux actes de naissance et de mariage des membres de notre famille.

OBSERVATIONS.

On donne le nom de *mariage mixte* à celui qui est contracté par des personnes de religions différentes; de *mariage de la main gauche* ou *morganatique*, au mariage contracté par un prince avec une personne de rang inférieur à laquelle il ne donne pas son nom et qu'il ne reconnait pas officiellement pour épouse; cette espèce de mariage, usité surtout en Allemagne, prend son nom de ce qu'en effet, le mari donne à sa femme la *main gauche* au lieu de la droite.

EXPLICATION DE LA MANIÈRE DE COMPTER LES DEGRÉS DE PARENTÉ.

Des Successions

Le droit de propriété, tel que nous le comprenons maintenant, ayant été établi par suite de la réunion des hommes en société, et dans l'intérêt commun, des biens ne devant jamais demeurer sans maitre, il a fallu régler à qui appartiendraient les biens d'une personne qui viendrait à mourir sans en avoir disposé, quand cela lui est permis : c'est dans ce but qu'a été faite la loi sur les successions; et c'est ordinairement aux parents les plus rapprochés en degrés qu'une succession est dévolue.

On définit une *succession :* la transmission des biens, droits et charges d'une personne décédée à une autre personne.

De la manière de compter les degrés de parenté

La proximité de parenté s'établit par le nombre des générations : chaque *génération* s'appelle *un degré;* la suite des degrés forme la *ligne.*

On distingue deux lignes : ligne *directe* et ligne *collatérale.*

La ligne *directe* est la suite des degrés entre personnes qui descendent l'une de l'autre.

La ligne *collatérale* est la suite des degrés entre personnes qui ne descendent pas les unes des autres, mais qui descendent d'un auteur commun.

On divise la ligne directe en ligne *directe descendante* et ligne *directe ascendante*.

La ligne *directe descendante* est celle qui lie le chef de la famille avec ceux qui descendent de lui.

La ligne *directe ascendante* est celle qui lie le chef de la famille avec ceux dont il descend.

En *ligne directe*, on compte autant de degrés qu'il y a de générations entre les personnes qui composent la ligne.

En *ligne collatérale*, on compte autant de degrés qu'il y a de générations depuis l'un des parents, en remontant jusqu'au chef de la famille, qu'il ne faut pas compter pour un degré, et depuis celui-ci jusqu'à l'autre parent.

On appelle *agnats* les collatéraux du côté paternel; *cognats*, ceux du côté maternel.

Quant à ce qu'on appelle degré de parenté, on compte en ligne directe autant de degrés qu'il y a de générations. Ainsi à l'égard du père, le fils est au premier degré, le petit-fils au deuxième et réciproquement du père et de l'aïeul à l'égard du fils et du petit-fils.

En ligne collatérale, les degrés se comptent aussi par le nombre de générations, mais en montant depuis l'un des parents jusques et non compris l'aïeul commun, et en redescendant de celui-ci à l'autre par ce qui forme une sorte d'échelle double. (Code Napoléon, art. 735-738).

On dit : *neveu, nièce à la mode de Bretagne*, le fils ou la fille du cousin-germain ou de la cousine-germaine.

Selon le droit canonique, chaque génération ne comptait qu'une fois pour les deux parents ; ainsi les frères sont au premier degré de parenté électorale et les cousins-germains au second. Ce même droit canonique plaçait au septième degré de parenté, les personnes qui descendaient d'un sixième aïeul commun, et élevait jusqu'à elles les défenses du mariage. Cet usage excita de grandes disputes dans le onzième siècle, et le concile de Latran, en 1112, borna la défense au quatrième degré canonique.

OBSERVATIONS

SUR

LA LOI SALIQUE

La loi Salique est la loi fondamentale des Francs Saliens, rédigée par un petit nombre de prud'hommes (*hommes probes, prudents*), choisis dans la nation par la nation elle-même, véritable loi nationale.

Comme le domaine de la couronne était mis au rang des terres saliques, cette loi s'appliquait à la famille royale, de même qu'aux familles particulières. Tout à la fois politique et civile, elle réglait la succession à la couronne ; et relativement aux femmes, le trône, comme tout ce qui était compris sous la dénomination de terres saliques, était hors de la succession du père commun. Si des changements à cet ordre de succéder ont été tolérés quelquefois, si dans certaines circonstances la volonté du père a prévalu sur celle de la loi, cela ne s'est vu que dans des familles particulières, et la disposition de la *loi Salique* a constamment réglé la succession au trône sans altération ni dérogation.

Sous les trois dynasties, on voit même exclusion des femmes, même observation de la loi Salique. Depuis le

commencement du XIVe siècle jusqu'à nos jours elle a reçu son application : 1° à la fille de Louis-le-Hutin ; 2° aux filles de Philippe-le-Long; 3° à la fille de Charles-le-Bel ; 4° aux filles de Louis XI ; 5° aux filles de Louis XII ; 6° à la fille de Charles IX ; 7° aux filles de Henri III ; 8° à la fille de Louis XVI.

Deux circonstances solennelles, dans lesquelles l'ambition des compétiteurs a tenté d'y apporter quelque atteinte, n'ont servi qu'à rendre le principe plus certain et affermir davantage cette loi fondamentale.

1° Après la mort de Louis-le-Hutin, qui laissa une fille, le duc de Bourgogne, oncle de cette princesse, prétendit que la couronne lui appartenait. C'était la première fois que cette difficulté s'élevait. Pour la résoudre, Philippe-le-Long convoqua les grands du royaume, et, dans cette assemblée, il fut décidé que la loi Salique ne permettait pas que les femmes succédassent au royaume de France.

2° Charles-le-Bel, n'ayant de même laissé qu'une fille, Edouard III, roi d'Angleterre, éleva la même prétention. Il était, par sa mère, petit-fils de Philippe-le-Bel et neveu du dernier roi, par conséquent plus près que Philippe de Valois, qui n'en était que le cousin. La prétention d'Edouard, soumise à une assemblée de douze pairs de France et d'un grand nombre de barons, ne fut pas jugée meilleure que celle de Jeanne, fille de Louis-le-Hutin. Il était mâle à la vérité, mais il descendait d'une fille, et la loi Salique lui fut appliquée.

(Dupin, des *Apanages en général.*)

REINES DE FRANCE

RACES CONQUÉRANTES DES FRANCS

MÉROVINGIENS

BAZINE

Epouse Childéric, morte en ?

Childéric en Thuringe. — Départ de Childéric. — Arrivée de Bazine. — Vision. — Enfants de Bazine.

L'histoire des femmes des trois premiers chefs Francs est entièrement ignorée; celle de Bazine est entourée de merveilleux, mais elle n'est pas sans quelque intérêt, et c'est par cette reine que nous commencerons notre galerie.

Le mot *Bazine* signifie femme *intelligente* et *économe*, ce que le peuple appelle une *bonne femme*; les Flamands donnent encore aujourd'hui le nom de *Baseneke* à une femme bien entendue; voyons si Bazine justifiera cette dénomination.

Childéric, forcé par les entreprises des Romains, se retire en Thuringe et trouve auprès de Bazin, roi de cette province, et auprès de la reine Bazine, un accueil amical et un refuge assuré. Huit années se passèrent dans la confiance la plus intime et dans les plaisirs les plus vàriés ; *Vidomare*, l'un des fidèles serviteurs du roi des Francs, prépara le retour de son maître qui chassa *Ægidius* qu'on avait couronné en son absence, et remonta sur le trône.

Childéric régnait paisiblement depuis huit ans, quand il vit arriver à sa cour la reine de Thuringe. — « Quel motif, lui dit le roi, vous a fait quitter votre patrie? » — « Je n'en ai point d'autres, répondit avec grâce *Bazine*, que l'estime que je fais de votre valeur, et que l'admiration que m'ont inspirée votre mérite et votre amabilité. Si j'eusse cru trouver un prince plus aimable que vous, j'eusse été le chercher au bout de l'univers. »

On conçoit à peine que les mœurs de cette époque pussent tolérer une démarche aussi légère. — Quoi qu'il en soit, Childéric, touché d'un pareil dévouement, l'épousa quelque temps après. Nous ne sommes pas étonné que les auteurs contemporains représentent *Bazine* comme une magicienne et même comme une sorcière. Voici ce que l'un d'eux raconte : « Le premier jour de son mariage, Bazine pria son époux d'aller à la porte de son palais et de lui dire ce qu'il aurait vu. *Childéric*, regardant cet avis comme quelque chose de respectable, parce qu'il lui paraissait mystérieux, s'y conforma scrupuleusement, sortit, et ne fut pas sitôt dehors, qu'il vit d'énormes animaux se promener dans la cour ; c'étaient des *léopards*, des *licornes* et des *lions*.

Etonné de ce spectacle, il veut aussitôt en rendre compte à la reine ; celle-ci lui dit, d'un ton d'oracle, de ne pas s'effrayer et de retourner deux fois encore. — La seconde fois il vit des *loups* et des *ours*, et la troisième des *chiens* et d'autres petits animaux qui s'entretuaient.

Childéric demanda alors à la reine l'explication de ces visions prodigieuses. — « Cher époux, lui dit Bazine, » n'ayez point d'inquiétude, et écoutez attentivement ce » que je vais vous dire. Les prodiges que vous avez vus, » sont une image de l'avenir. Ils représentent les mœurs » et le caractère de toute notre postérité. Les *lions* et les » *licornes* désignent le fils qui naîtra de nous. — Les » *loups* et les *ours* sont ses enfants, princes avides de » proie, et les *chiens*, animaux aveuglément livrés à leurs » passions, désignent les derniers rois de votre race. Ces » petits animaux que vous avez vus avec les chiens, » c'est le peuple indocile au joug de ses maîtres, soulevé » contre ses rois, livré aux passions des grands, et » malheureuse victime des uns et des autres. »

Cette vision n'est sans doute qu'un conte, mais il fallait que Bazine fût vraiment une femme supérieure pour qu'on lui attribuât ces explications, qui caractérisent très-bien les rois de la première race.

Bazine paraît avoir beaucoup influé sur le caractère de Childéric, qui, de léger qu'il s'était d'abord montré, devint actif, politique, et gouverna sagement.

On ne connaît pas l'époque de la mort de Bazine ; elle fut mère de Clovis et eut, en outre trois filles :

1° *Aboflède*, morte vers l'an 496, *après avoir été baptisée.*

2° *Lantilade*, femme de Théodoric, roi des Ostrogoths.

3° *Audeflége*, qui épousa aussi Théodoric à la mort de sa sœur, et dont elle eut la célèbre *Amalasonthe*, mère d'*Athalaric* et l'héroïne de son siècle.



ALBOINE

Première femme de Clovis.

—

Héroïne de deux poèmes épiques. — Son fils Thierri est admis à la succession, avec ses frères.

On ne sait rien de cette princesse, qui cependant est l'héroïne de deux poèmes épiques, sans grand mérite, il est vrai; ils ont pour auteurs Jean Desmaretz et Saint-Didier. Elle était fille, à ce qu'on croit, d'Hengist, chef saxon. Elle fut mère de Thierri Ier, chef de la première maison d'Austrasie, père de Théodebert, guerrier célèbre et aïeul de Thibaut, dans la personne duquel finit cette maison, après que Clotaire Ier, frère de *Thierri*, se fût emparé du royaume d'Austrasie. — Quoique les historiens ne regardent pas *Alboine* comme la femme légitime de Clovis, Thierri n'en fut pas moins admis à la succession avec ses frères, partagea également avec eux, et eut même la portion de l'aîné. — Thierri épousa Suavegotte, fille de Gondebaud et par conséquent sa cousine.

CLOTILDE

Épouse Clovis en 493, morte en 543.

—

Premières années de Clotilde. — Son mariage. — Conversion de Clovis. — Mort de Clovis. — Guerre des enfants de Clotilde contre Sigismond. — Retraite de cette princesse. — Sa mort.

Clotilde, dont le nom signifie *aimée*, était fille de Chilpéric, roi de Bourgogne, qui avait été inhumainement massacré avec deux princes, ses fils, par le furieux Gondebaud, son frère, en même temps que sa femme avait été, sans pitié, précipitée dans le Rhône. Clotilde n'échappa au massacre de sa famille qu'en faveur de son extrême jeunesse. Elle fut élevée à la cour de Gondebaud, et instruite néanmoins, on ne sait comment, dans la religion catholique, de laquelle aucun prince de sa famille, ni même aucun souverain de l'Europe, ne fesait alors profession.

Clotilde n'avait encore que quinze ans lorsque Clovis pensa à l'épouser. Cette princesse était belle, spirituelle et vertueuse; la réputation de son mérite et de ses talents avait pénétré à la cour de Clovis. Il la demanda en mariage à Gondebaud, son oncle ; mais il eut beaucoup de peine à l'obtenir, parce que Gondebaud, connaissant le caractère ambitieux de Clovis, craignit qu'il ne vînt un jour réclamer les droits de son épouse sur la Bourgogne. Néanmoins,

la crainte d'attirer contre lui la vengeance prochaine du roi des Francs, décida Gondebaud à donner son consentement au mariage, et *Clotilde* monta sur le trône de Clovis, l'an 493.

Cette jeune reine, sincèrement attachée à la religion catholique, ne cessait d'exhorter son époux à quitter ses erreurs. Le caractère de Clovis était dur et farouche. Il tenait au paganisme par habitude, et croyait que c'était accorder beaucoup à la princesse que d'écouter ses exhortations. Cependant, il porta la complaisance jusqu'à permettre qu'on baptisât le premier fils qui naquit de leur mariage. Malheureusement, il mourut aussitôt après son baptême, et les préjugés du roi se réveillèrent à cet accident. Il était difficile de répondre à un prince qui ne voyait les choses qu'en païen aveuglé par ses principes. Clotilde pleura et pria. La naissance d'un second fils donna de nouvelles forces à son zèle; elle le fit baptiser. L'enfant, *Clodomir*, tomba peu de temps après dans une dangereuse maladie. Clovis s'emporta encore avec plus de véhémence contre la reine; mais les prières et les soins de Clotilde, ayant conservé la santé à son fils, Clovis s'apaisa.

Le roi paraissait encore bien éloigné de sa conversion, lorsque la guerre se déclara entre les Francs et les Allemands. Les deux armées en étant venues aux mains, près de *Tolbiac*, et les Allemands ayant eu longtemps l'avantage,Clovis voyait l'instant de sa défaite presque inévitable. Dans cette alarmante perplexité, il conjura le dieu de Clotilde de venir à son secours, et fit vœu d'embrasser la religion chrétienne s'il était victorieux. La face du combat changea dès l'instant même; les troupes de Clovis se rallièrent, celles des Allemands s'affaiblirent, la victoire se

déclara pour le roi. Il en instruisit aussitôt la reine; celle-ci, au comble de la joie, vint trouver Clovis; elle supplia saint Remi, évêque de Reims, le prélat le plus savant de ce siècle, d'instruire son époux. Le roi fut baptisé, et la France, à son exemple, devint presque toute chrétienne.

Après la mort de Clovis, arrivée l'an 511, ses fils portèrent la guerre en Bourgogne, et s'unirent pour chasser du trône Sigismond, qui jouissait injustement de l'héritage de Clotilde, leur mère; Clodomir, roi d'Orléans, l'aîné des enfants de cette reine, fut tué dans une bataille. Il laissa trois fils encore jeunes, dont Clotilde elle-même prit soin. Childebert, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons, les attirèrent à Paris dans le dessein secret de les dépouiller de leur héritage. On dit qu'ils envoyèrent à leur mère des ciseaux et une épée, en lui fesant dire qu'elle allait fixer le sort de ses petits-fils. Clotilde, dans l'excès de sa douleur, répondit : « J'aimerais mieux les voir morts que dépouillés de leurs couronnes. » *Childebert* et *Clotaire* saisirent leurs neveux, en firent mourir deux, Gontaire et Thibault, et le troisième leur échappa. C'était *Clodoald*, qui s'enfuit à *Nogent-sur-Seine*, prit les ordres, et fut canonisé sous le nom de *saint Cloud*.

Clotilde eut une fille de son nom qui épousa *Almaric*, roi des Visigoths; ce prince employa les traitements les plus cruels pour lui faire adopter l'*arianisme;* il ne rougissait pas de la faire couvrir d'ordures quand elle allait à l'église, afin de l'exposer à la risée du peuple. La jeune Clotilde fut enfin délivrée de cette tyrannie, par son frère Childebert; elle mourut en 531, quand elle revenait en France.

Clotilde, sa mère, profondément affligée, se retira à Tours, où elle vécut éloignée des affaires le reste de sa vie.

Elle mourut l'an 543, et fut enterrée, auprès de Clovis, dans l'église Saint-Pierre-Saint-Paul, aujourd'hui *Saint-Etienne-du-Mont.*



OBSERVATIONS

SUR

GONDIUQUE, ULTROGOTE, INGONDE

ET

AREGONDE

—

Origine de Gondiuque. — Piété d'Ultrogote. — Ses enfants. — Mariage d'Ingonde et d'Arégonde.

Nous ne ferons qu'un seul chapitre de ces quatre reines, qui n'ont eu aucune influence, et dont le règne a été à peine remarqué.

Gondiuque, dont le nom signifie *favorisée*, paraît être une princesse de la maison royale de Bourgogne ; elle épousa Clodomir, et ce qu'il y a de surprenant, d'après la défense que le concile d'Orléans, tenu sous Clovis, avait fait d'épouser la veuve de son frère, elle se remaria à Clotaire Ier.

Ultrogote, dont le nom signifie *Secours de Dieu,* est plus connue surtout dans l'histoire de l'Église ; elle épousa Childebert Ier. — Elle était très-pieuse, et mérita le titre de *Mère des Orphelins*, de *Consolatrice des affligés;* elle fut témoin de la dédicace de l'église de St-Vincent, aujourd'hui St-Germain-des-Prés, qui ne fut faite qu'après la mort de Childebert, par Saint-Germain, au commencement du règne de Clotaire, et contribua, dit-on, à la construction de St-Germain-l'Auxerrois. Au portail de cette église, du côté de sortie, se trouvaient les statues de Chil-

debert et d'Ultrogote, et à St-Germain-des-Prés on voit aussi le tombeau de la reine, près du tombeau de ses filles. — Enfin elle fonda un hôpital à Lyon. — On dit qu'elle avait un magnifique jardin, par où passait Childebert, pour aller à l'église de Saint-Germain.

Elle eut deux filles, *Croteberge* et *Crotesinde*, qui la suivirent en exil, sous Clotaire; mais Caribert les rappela toutes les trois; on les inhuma dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, près de Childebert.

Ingonde et *Arégonde*, toutes deux sœurs, et cependant les femmes de Clotaire, qui ne reconnaissait aucune loi dans les engagements qu'il contractait.

La manière dont se fit le second mariage mérite d'être rapportée pour expliquer les mœurs du temps et surtout l'abnégation entière de la femme. — Grégoire de Tours, l'historien de cette époque, raconte ainsi le fait :

« Ingonde, touchée du témoignage de tendresse que lui » donnait Clotaire, lui dit un jour : Le roi, mon seigneur, » a fait ce qui lui a plu de sa servante ; je supplie maintenant mon seigneur de vouloir bien entendre ce que sa » très-humble servante a à lui proposer. S'il daigne mettre » le comble aux faveurs dont il l'honore, je le conjure de » vouloir bien donner un époux à ma sœur *Arégonde*, sa » servante, dont le rang et le mérite répondent à l'état et » au rang où il m'a élevée, afin de m'attacher par une » réelle alliance de plus près encore, s'il se peut, à la personne de mon roi. »

A peine Clotaire avait-il entendu ces paroles, qu'il alla à la maison de campagne où *Arégonde* faisait sa résidence, et l'épousa quelques jours après. — « J'ai eu égard, » dit-il à *Ingonde*, de retour au palais, à la prière que

» vous m'avez faite. Vous me demandiez, pour votre » sœur, un mari puissant et riche, je lui en ai donné un » tel que vous paraissiez le désirer, et ce mari, c'est moi-» même. Je vous annonce que j'ai épousé Arégonde et » cela doit vous faire plaisir. »

Ingonde ne parut pas sans doute très-flattée de ce mariage, mais elle était d'un caractère si doux et si modéré qu'elle répondit humblement :

« Je tâcherai de ne rien faire qui puisse déplaire à mon » seigneur et maître ; toute la grâce que je lui demande, » c'est que sa servante ne perde pas l'honneur de son es-» time. »

L'histoire se tait sur la vie intérieure de ces deux princesses, ce qui ferait croire qu'elles vécurent en bonne intelligence.

Ingonde donna le jour à six enfants :

1° Gontran, mort à 15 ou 16 ans.

2° Childebert, mort jeune.

3° Caribert, né en 521. — Il succéda à son père.

4° Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, en 561, mort le 28 mars 593. — Il eut pour femmes, *Vénérande, Marcolude*, et *Austregilde*. Celle-ci mourut, dit-on, de la petite-vérole ; c'est la première fois qu'on en entendit parler en France. — Les deux médecins de cette princesse furent mis à mort d'après la demande qu'elle en fit en expirant.

5° Sigebert, roi d'Austrasie en 561, mort en 575 ; marié à la fameuse Brunehaut, dont nous verrons l'histoire.

6° *Clodoswenthe*, mariée à Alboin, roi des Lombards, prince féroce, qui, après avoir tué un roi des Gépides, père de sa seconde femme, porta la barbarie jusqu'à faire

une tasse du crâne de ce malheureux, et y fit boire la reine son épouse.

Arégonde eut deux enfants :

1° Chilpéric, roi de Soissons en 561, et roi de France en 567.

2° Chunsène, morte avant son père.



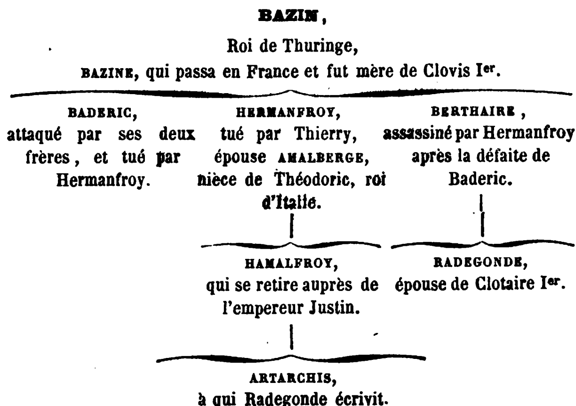
RADEGONDE

Quatrième femme de Clotaire 1er.

Généalogie de Radegonde. — Ses vertus. — Sa retraite. — Monastère de Poitiers.

Radegonde, dont le nom signifie *puissante en sagesse*, était d'une naissance royale ; elle était fille de *Berthaire*, roi de Thuringe, et petite-fille de *Bazin*, chez lequel Chilpéric s'était réfugié, et nièce de Baderic et d'Hermanfroy.

Nous donnons d'ailleurs la généalogie de cette princesse, d'après les auteurs du temps :



D'après cette généalogie, Clotaire était cousin de Radegonde, en ayant l'un et l'autre *Bazine* pour aïeule maternelle.



p. 26.

Radegonde fut amenée prisonnière, à l'âge de 10 ans, à Clotaire qui lui fit donner des maîtres pour cultiver son intelligence et la fit instruire des vérités du christianisme.

Touché de la beauté et de l'esprit de sa captive, Clotaire l'épousa ; mais la jeune reine, indignée des mauvaises mœurs et de la férocité de son mari, demanda en secret, à *saint Médard*, quels moyens elle emploierait pour fuir sa cour et se consacrer à Dieu.

Le vénérable prélat, craignant la vengeance du roi, refusa de se prononcer; alors Radegonde puisa dans la religion un courage heureux pour elle ; elle se fit couper les cheveux et se présenta à Clotaire, la tête couverte d'un voile noir; elle le fléchit par ses larmes et obtint enfin la permission de fonder un monastère à Poitiers, qui prit le nom de *Sainte-Croix*, d'une précieuse relique qu'elle reçut de l'empereur Justin et qu'elle y déposa; mais laissons parler M. *Augustin Thierry* sur ce monastère.

EXTRAIT DES RÉCITS MÉROVINGIENS

DE

M. A. THIERRY

« Tout ce que Radegonde avait reçu de son mari, selon la coutume germanique, en dot et en présent du matin, fut consacré par elle à l'établissement de la congrégation qui devait lui rendre une famille de choix, à la place de

celle qu'elle avait perdue par les désastres de la conquête et la tyrannie soupçonneuse des vainqueurs de son pays. Sur un terrain qu'elle possédait aux portes de la ville de Poitiers, elle fit creuser les fondements du nouveau monastère, asile ouvert à celles qui voulaient se dérober, par la retraite, aux séductions mondaines ou aux envahissements de la barbarie. Malgré l'empressement de la reine et l'assistance que lui prêta l'évêque de Poitiers, Piétius, plusieurs années s'écoulèrent avant que le bâtiment fût achevé ; c'était une villa romaine avec toutes ses dépendances, des jardins, des portiques, des salles de bain et une église. Soit par quelque idée de symbolisme, soit par une précaution de sûreté matérielle contre la violence des temps, l'architecte avait donné un aspect militaire à l'enceinte extérieure de ce paisible couvent de femmes. Les murailles en étaient hautes et fortes en guise de rempart, et plusieurs tours s'élevaient à la façade principale.

» Ces préparatifs, tant soit peu étranges, frappaient vivement les imaginations, et l'annonce de leurs progrès courait au loin comme une grande nouvelle : « Voyez, » disait-on, dans le langage mystique du temps, voyez » l'arche qui se bâtit près de nous contre le déluge des » passions et contre les orages du monde. »

» Le jour où tout fut prêt, et où la reine entra dans ce refuge, d'où ses vœux lui prescrivaient de ne plus sortir que morte, fut un jour de joie populaire. Les places et les rues de la ville qu'elle devait parcourir étaient remplies d'une foule immense ; les toits des maisons se couvraient de spectateurs avides de la voir passer, ou de voir se refermer sur elle les portes du monastère. Elle fit le trajet à pied, escortée d'un grand nombre de jeunes filles qui al-

laient partager sa réclusion, attirées auprès d'elle par le renom de ses vertus chrétiennes et peut-être aussi par l'éclat de son rang. La plupart étaient de race gauloise et filles de sénateurs ; c'étaient celles qui, par leurs habitudes de retenue et de tranquillité domestiques, devaient le mieux répondre aux soins maternels et aux pieuses intentions de leur directrice, car les femmes de race franke portaient jusque dans le cloître quelque chose des vices originels de la barbarie. Leur zèle était fougueux, mais de peu de durée, et, incapables de garder ni règle ni mesure, elles passaient brusquement d'une rigidité intraitable à l'oubli le plus complet de tout devoir et de toute subordination.

» Ce fut vers l'année 550 que commença pour Radegonde la vie de retraite et de paix qu'elle avait si longtemps désirée. Cette vie, selon ses rêves, était une sorte de compromis entre l'austérité monastique et les habitudes mollement élégantes de la société civilisée. L'étude des lettres figurait au premier rang des occupations imposées à toute la communauté ; on devait y consacrer deux heures par jour, et le reste du temps était donné aux exercices religieux, à la lecture des livres saints et à des ouvrages de femmes. Une des sœurs lisait à haute voix le travail fait en commun, et les plus intelligentes, au lieu de filer, de coudre ou de broder, s'occupaient dans une autre salle à transcrire des livres pour en multiplier les copies. Quoique sévère sur certains points, comme l'abstinence de viande et de vin, la règle tolérait quelques-unes des commodités et même certains plaisirs de la vie mondaine ; l'usage fréquent du bain dans de vastes piscines d'eau chaude, des amusements de toute sorte, et entre

autres le jeu de dés, étaient permis. La fondatrice et les dignitaires du couvent recevaient dans leur compagnie, non-seulement les évêques et les membres du clergé, mais des laïques de distinction. Une table somptueuse était souvent dressée pour les visiteurs et pour les amis ; on leur servait des collations délicates, et quelquefois de véritables festins, dont la reine faisait les honneurs par courtoisie, tout en s'abstenant d'y prendre part. Ce besoin de sociabilité amenait encore au couvent des réunions d'un autre genre; à certaines époques, on y jouait même des scènes dramatiques, où figuraient, sous des costumes brillants, des jeunes filles du dehors, et probablement les novices de la maison.

» Tel fut l'ordre qu'établit Radegonde dans son monastère de Poitiers, mêlant ses penchants personnels aux traditions conservées depuis un demi-siècle dans le célèbre monastère d'Arles. Après avoir ainsi tracé la voie et donné l'impulsion, elle abdiqua, soit par humilité chrétienne, soit par un coup d'adresse politique, toute suprématie officielle, fit élire par la congrégation une abbesse qu'elle eut soin de désigner, et se mit, avec les autres sœurs, sous son autorité absolue. Elle choisit, pour élever à cette dignité une femme beaucoup plus jeune qu'elle, et qui lui était dévouée, Agnès, fille de race gauloise, qu'elle avait prise en affection depuis son enfance. Volontairement descendue au rang de simple religieuse, Radegonde fesait sa semaine de cuisine, balayait à son tour la maison, portait de l'eau et du bois comme les autres ; mais malgré cette apparence d'égalité, elle était reine dans le couvent par le prestige de sa naissance royale, par son

titre de fondatrice, par l'ascendant de l'esprit, du savoir et de la bonté.

» C'était elle qui maintenait la règle ou la modifiait à son gré ; elle qui raffermissait les âmes chancelantes par des exhortations de tous les jours, elle qui expliquait et commentait, pour ses jeunes compagnes, le texte de l'histoire sainte, entremêlant ses graves homélies de petits mots empreints d'une tendresse de cœur et d'une grâce toute féminine : « Vous, que j'ai choisies, mes filles ; » vous, jeunes plantes, objets de tous mes soins ; vous, » mes yeux, vous, ma vie, vous, mon repos, et tout mon » bonheur. »

Radegonde mourut en 587, à 68 ans, le 13 août, jour où l'Eglise honore sa mémoire ; ses obsèques furent célébrées par Grégoire de Tours, en l'absence de l'évêque de Poitiers.

On déposa ses restes dans une basilique qu'elle faisait bâtir, et qui reçut le nom de la sainte fondatrice, que Poitiers regarde comme sa patronne, et dont les reliques ont été exposées à la vénération des fidèles, jusqu'à leur entière destruction par les Protestants, en 1562.



AUDOUÈRE

Première femme de Chilpéric, morte en 580.

Son origine. — Ses enfants. — Cause de son divorce. — Sa retraite et sa mort.

Audouère était, suivant les apparences, fille de quelque grand de la nation. C'était une femme douce et d'un esprit simple.

Elle épousa Chilpéric Ier, et en eut trois fils : Mérovée, Théodebert, Clovis, et deux filles : Bazine et Childesinde ; ce qui n'empêcha pas Chilpéric de la répudier.

On dit que ce qui donna prétexte à ce divorce fut qu'Audouère se laissa imprudemment persuader par Frédégonde, une de ses suivantes, qui avait déjà quelque empire sur le cœur du roi, et qui voulait faire naître un prétexte pour assurer son triomphe, de tenir elle-même sur les fonts de baptême une fille qui lui était née pendant l'absence de son mari, ce qui produisit entre les deux époux une alliance spirituelle, capable en ce temps-là, de dissoudre un mariage.

Grégoire de Tours raconte dans son style naïf comment l'affection de Chilpéric pour sa nouvelle épouse excita la jalousie de Frédégonde, et comment cette servante, aussi rusée qu'ambitieuse, entreprit d'amener, sans se compro-

mettre, des motifs légaux de séparation entre le roi et la reine Audouère.

« Hilpérik venait de se joindre à son frère Sighebert pour marcher au-delà du Rhin contre les peuples de la confédération Saxonne ; il avait laissé Andowere enceinte de plusieurs mois. Avant qu'il fut de retour, la reine accoucha d'une fille, et ne sachant si elle devait la faire baptiser en l'absence de son mari, elle consulta Frédégonde, qui, parfaitement habile à dissimuler, ne lui inspirait ni soupçon ni défiance :

« Madame, répondit la suivante, lorsque le roi mon » seigneur reviendra victorieux, pourrait-il voir sa fille » avec plaisir, si elle n'était pas baptisée ? »

» La reine prit ce conseil en bonne part, et Frédégonde se mit à préparer sourdement, à force d'intrigues, le piége qu'elle voulait lui dresser.

» Quand le jour du baptême fut venu, à l'heure indiquée pour la cérémonie, le baptistère était orné de tentures et de guirlandes ; l'évêque, en habits pontificaux, était présent ; mais la marraine, noble dame franke, n'arrivait pas, et on l'attendit en vain. La reine, surprise de ce contre-temps, ne savait que résoudre, quand Frédégonde qui se trouvait près d'elle, lui dit : « Qu'y a-t-il besoin de » s'inquiéter d'une marraine ? Aucune dame ne vous vaut » pour tenir votre fille sur les fonts : si vous m'en croyez, » tenez-la vous-même. » L'évêque probablement gagné d'avance accomplit les rites du baptême, et la reine se retira sans comprendre de quelle conséquence était pour elle l'acte religieux qu'elle venait de faire.

» Au retour du roi Hilpérik, toutes les jeunes filles du domaine royal allèrent à sa rencontre, portant des fleurs

et chantant des vers à sa louange. Frédégonde, en l'abordant lui dit : « Dieu soit loué de ce que le roi notre » seigneur a remporté la victoire sur ses ennemis, et de » ce qu'une fille lui est née ! mais avec qui mon Seigneur » partagera-t-il la couronne ; car la reine, ma maîtresse, » est aujourd'hui ta commère, et marraine de ta fille » Hildeswinde ? — Eh bien ! répondit le roi d'un ton jo- » vial, c'est toi que je prendrai pour femme. » Sous le portique du palais, Hilpérik trouva sa femme Audowere, tenant entre ses bras son enfant, qu'elle vint lui présenter avec une joie mêlée d'orgueil ; mais le roi, affectant un air de regret, lui dit : « Femme, dans ta simplicité d'es- » prit, tu as fait une chose criminelle ; désormais, tu ne » peux plus être mon épouse. » En rigide observateur des lois ecclésiastiques, le roi punit par l'exil l'évêque qui avait baptisé sa fille, et il engagea Andowere à se séparer de lui sur-le-champ, et à prendre, comme veuve, le voile de religieuse. Pour la consoler il lui donna plusieurs domaines d'une valeur considérable ; elle se résigna et fit choix d'un monastère situé dans la ville du Mans.

» Hilpérik épousa Frédégonde, et ce fut au bruit des fêtes de ce mariage que la reine répudiée partit pour sa retraite, où, quinze ans plus tard, elle fut mise à mort par les ordres de son ancienne servante. »

Audouère se retira dans un monastère, et y vécut dans la plus profonde retraite jusqu'en 580, qu'elle fut étranglée, avec sa fille Childesinde, par les ordres de Frédégonde.

Les enfants d'Audouère sont :

1° *Théodebert*, tué dans une bataille en 575.

2° *Mérovée*, marié secrètement a sa tante Brunehaut,

576, et se faisant donner la mort par un de ses amis, en 577.

3° *Clovis*, tué d'un coup de couteau à Noisy-sur-Marne, puis jeté dans la rivière.

4° *Bazine*, religieuse à Poitiers.



GALSUINDE

2e femme de Chilpéric, montée sur le trône 567, morte en 568.

Son origine. — Son mariage. — Sa mort. — Détails sur sa vie.

Galsuinde, fille aînée d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, et sœur de Brunehaut, femme de Sigebert, roi d'Austrasie, frère de Chilpéric, était moins belle que sa cadette ; mais, en dédommagement, elle avait un vrai mérite, une physionomie spirituelle et des grâces, son nom signifie *très noble*.

Après avoir répudié Audouère, Chilpéric demanda et obtint cette princesse en mariage. Le roi paraissait s'attacher à sa nouvelle épouse qui, par sa vertu, sa complaisance et son esprit, semblait avoir adouci et fixé l'humeur dure et inconstante de Chilpéric.

Mais Frédégonde reprit bientôt son empire sur l'esprit volage de ce prince ; et la reine, bien moins adroite que sa rivale, ne put parer aux coups qu'elle lui porta. Sa naissance et sa vertu étaient ses titres ; elle se crut autorisée à les faire valoir avec une hauteur qui gâta tout.

Cependant, pour calmer Galsuinde, qui alla jusqu'à demander au roi la permission de se retirer à la cour d'Espagne, et craignant le ressentiment d'Athanagilde, Chilpéric donna à sa femme quelques marques de ten-

dresse, et cacha ainsi l'horrible dessein qu'il avait conçu. Enfin, ayant conduit les choses où il voulait, le traître, conseillé par Frédégonde, la fit étrangler dans son lit par un de ses gens.

Ce fut l'an 568 que mourut cette vertueuse princesse; elle ne laissa point de postérité.

M. Augustin Thierry, dans ses *Récits Mérovingiens*, donne des détails intéressants, sur les négociations de Chilpéric, pour obtenir la main de Galsuinde et sur sa triste fin.

« A travers tous les incidents de cette longue négociation, Galsuinde n'avait cessé d'éprouver une grande répugnance pour l'homme auquel on la destinait, et de vagues inquiétudes sur l'avenir; les promesses faites au nom du roi Hilpérick, par les ambassadeurs francks, n'avaient pu la rassurer.

» Dès qu'elle apprit que son sort venait d'être fixé d'une manière irrévocable, saisie d'un mouvement de terreur, elle courut vers sa mère et, jetant ses bras autour d'elle, comme un enfant qui cherche du secours, elle la tint embrassée plus d'une heure en pleurant, et sans dire un mot. Les ambassadeurs francks se présentèrent pour saluer la fiancée de leur roi, et prendre ses ordres pour le départ; mais à la vue de ces deux femmes sanglotant sur le sein l'une de l'autre, et se serrant si étroitement qu'elles paraissaient liées ensemble, tout rudes qu'ils étaient, ils furent émus et n'osèrent parler de voyage; ils laissèrent passer deux jours, et le troisième ils vinrent de nouveau se présenter devant la reine, en lui annonçant cette fois qu'ils avaient hâte de partir, lui parlant de l'impatience de leur roi et de la longueur du chemin. La reine pleura,

et demanda pour sa fille encore un jour de délai. Mais, le lendemain, quand on vint lui dire que tout était prêt pour le départ : « Un seul jour encore, répondit-elle, et » je ne demanderai plus rien; savez-vous que là où vous » emmenez ma fille, il n'y aura plus de mère pour elle? » Mais tous les retards possibles étaient épuisés; Athanagilde interposa son autorité de roi et de père ; et, malgré les larmes de la reine, Galeswinthe fut remise entre les mains de ceux qui avaient mission de la conduire auprès de son futur époux.

» Une longue file de cavaliers, de voitures, de chariots, de bagages, traversa les rues de Tolède, et se dirigea vers la porte du Nord. Le roi suivit à cheval le cortége de sa fille jusqu'à un pont jeté sur le Tage, à quelque distance de la ville; mais la reine ne put se résoudre à retourner si vite, et voulut aller au-delà. Quittant son propre char, elle s'assit auprès de Galeswinthe et, d'étape en étape, de journée en journée, elle se laissa entraîner à plus de cent milles de distance.

» Chaque jour elle disait : « C'est jusque-là que je » veux aller, » et, parvenue à ce terme, elle passait outre.

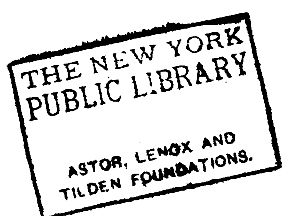
» A l'approche des montagnes, les chemins devinrent difficiles; elle ne s'en aperçut pas, et voulut encore aller plus loin. Mais, comme les gens qui la suivaient grossissaient beaucoup le cortége, augmentaient les embarras et les dangers du voyage, les seigneurs goths résolurent de ne pas permettre que leur reine fît un mille de plus.

» Il fallut se résigner à une séparation inévitable, et de nouvelles scènes de tendresse, mais plus calmes, eurent lieu entre la mère et la fille. La reine exprima, en paroles douces, sa tristesse et ses craintes maternelles : « Sois



Blanche alors se transporta avec main-forte aux prisons

p. 38.



» heureuse, dit-elle, mais j'ai peur pour toi ; prends garde, » ma fille, prends bien garde... » A ces mots, qui s'accordaient trop bien avec ses propres pressentiments, Galeswinthe pleura et répondit : « Dieu le veut, il faut que je » me soumette ; » et la triste séparation s'accomplit.

» Un partage se fit dans ce nombreux cortége; cavaliers et chariots se divisèrent, les uns continuant à marcher en avant, les autres retournant vers Tolède. Avant de monter sur le char qui devait la ramener en arrière, la reine des Goths s'arrêta au bord de la route, et fixant ses yeux vers le chariot de sa fille, elle ne cessa de le regarder, debout et immobile, jusqu'à ce qu'il disparût dans l'éloignement et dans les détours du chemin. Galeswinthe, triste, mais résignée, continua sa route vers le nord. Son escorte, composée de seigneurs et de guerriers des deux nations, Goths et Francks, traversa les Pyrénées, puis les villes de Narbonne et de Carcassonne; sans sortir du royaume des Goths, qui s'étendait jusque-là. Ensuite elle se dirigea, par la route de Poitiers et de Tours, vers la cité de Rouen où devait avoir lieu la célébration du mariage. Aux portes de chaque grande ville, le cortége faisait halte, et tout se disposait pour une entrée solennelle, les cavaliers jetaient bas leurs manteaux de route, découvraient les harnais de leurs chevaux et s'armaient de leurs boucliers suspendus à l'arçon de la selle. La fiancée du roi de Neustrie quittait son lourd chariot de voyage pour un char de parade, élevé en forme de tour, et tout couvert de plaques d'argent. Le poëte contemporain à qui sont empruntés ces détails, la vit entrer ainsi à Poitiers, où elle se reposa quelques jours; il dit qu'on admirait la pompe de son équipage, mais il ne parle point de sa beauté.

» Les noces de Galeswinthe furent célébrées avec autant d'appareil et de magnificence que celles de sa sœur Brunehilde ; il y eut même, cette fois, pour la mariée des honneurs extraordinaires ; et tous les Franks de la Neustrie, seigneurs et simples guerriers, lui jurèrent fidélité comme à un roi. Rangés en demi-cercle, ils tirèrent tous à la fois leurs épées, et les brandirent en l'air en prononçant une vieille formule païenne, qui dévouait au tranchant du glaive celui qui violerait son serment. Ensuite le roi lui-même renouvela solennellement sa promesse de constance et de foi conjugale ; posant sa main sur une châsse qui contenait des reliques, il jura de ne jamais répudier la fille du roi des Goths, et, tant qu'elle vivrait, de ne prendre aucune autre femme.

» Galeswinthe se fit remarquer, durant les fêtes de son mariage, par la bonté gracieuse qu'elle témoignait aux convives ; elle les accueillait comme si elle les eût déjà connus ; aux uns elle offrait des présents, aux autres elle adressait des paroles douces et bienveillantes ; tous l'assuraient de leur dévouement, et lui souhaitaient une longue et heureuse vie.

» Ces vœux, qui ne devaient point se réaliser pour elle, l'accompagnèrent jusqu'à la chambre nuptiale ; et le lendemain, à son lever, elle reçut le présent du matin, avec le cérémonial prescrit par les coutumes germaniques. En présence de témoins choisis, le roi Hilpérik prit dans sa main droite la main de sa nouvelle épouse, et de l'autre il jeta sur elle un brin de paille, en prononçant à haute voix les noms des cinq villes qui devaient, à l'avenir, être la propriété de la reine.

» L'acte de cette donation perpétuelle et irrévocable fut

aussitôt dressé en langue latine ; il ne s'est point conservé jusqu'à nous, mais on peut aisément s'en figurer la teneur, d'après les formules consacrées et le style usité dans les autres monuments de l'époque mérovingienne :

« Puisque Dieu a commandé que l'homme abandonne » père et mère pour s'attacher à sa femme, qu'ils soient » deux en une même chair, et qu'on ne sépare point ceux » que le Seigneur a unis, moi, Hilpérik, roi des Franks, » homme illustre, à toi, Galeswinthe, ma femme bien- » aimée, que j'ai épousée suivant la loi Salique, par le » sou et le denier, je donne aujourd'hui par tendresse » d'amour, sous le nom de dot et de morganeghiba, les » cités de Bordeaux, Cahors, Limoges, Béarn et Bigore, » avec leur territoire et toute leur population. Je veux » qu'à compter de ce jour, tu les tiennes et possèdes en » propriété perpétuelle, et je te les livre, transfère et con- » firme par la présente charte, comme je l'ai fait par le » brin de paille et par le handelang. »

» Les premiers mois de mariage furent, sinon heureux, du moins paisibles pour la nouvelle reine. Douce et patiente, elle supportait avec résignation tout ce qu'il y avait de brusquerie sauvage dans le caractère de son mari. D'ailleurs, Hilpérik eut quelque temps pour elle une véritable affection ; il l'aima d'abord par vanité, joyeux d'avoir en elle une épouse aussi noble que celle de son frère ; puis, lorsqu'il fut un peu blasé sur ce contentement d'amour-propre, il l'aima par avarice, à cause des grandes sommes d'argent et du grand nombre d'objets précieux qu'elle avait apportés. Mais après s'être complu quelque emps dans le calcul de toutes ces richesses, il cessa d'y

trouver du plaisir, et dès lors aucun attrait ne l'attacha plus à Galeswinthe.

» Ce qu'il y avait en elle de beauté morale, son peu d'orgueil, sa charité envers les pauvres, n'étaient pas de nature à le charmer; car il n'avait de sens et d'âme que pour la beauté corporelle. Ainsi le moment arriva bientôt où, en dépit de ses propres résolutions, Hlpérik ne ressentit auprès de sa femme que de la froideur et de l'ennui.

» Ce moment, épié par Frédégonde, fut mis à profit par elle avec son adresse ordinaire; il lui suffit de se montrer comme par hasard sur le passage du roi, pour que la comparaison de sa figure avec celle de Galeswinthe fît revivre, dans le cœur de cet homme sensuel, une passion mal éteinte par quelques bouffées de vanité.

» Frédégonde fut rappelée, et fit éclat de son nouveau triomphe; elle affecta même envers l'épouse dédaignée des airs hautains et méprisants. Doublement blessée comme femme et comme reine, Galeswinthe pleura d'abord en silence, puis elle osa se plaindre et dire au roi qu'il n'y avait plus dans sa maison aucun honneur pour elle, mais des injures et des affronts qu'elle ne pouvait supporter. Elle demanda comme une grâce d'être répudiée, et offrit d'abandonner tout ce qu'elle avait apporté avec elle, pourvu qu'il lui fût permis de retourner dans son pays.

» L'abandon volontaire d'un riche trésor, le désintéressement par fierté d'âme, étaient des choses incompréhensibles pour le roi Hilpérik; et, n'en ayant point la moindre idée, il ne pouvait y croire. Aussi, malgré leur sincérité, les paroles de la triste Galeswinthe ne lui inspirèrent d'autre sentiment qu'une défiance sombre, et la

crainte de perdre, par une rupture ouverte, des richesses qu'il s'estimait heureux d'avoir en sa possession ; maîtrisant ses émotions et dissimulant sa pensée avec la ruse du sauvage, il changea tout d'un coup de manières, prit une voix douce et caressante, fit des protestations de repentir et d'amour qui trompèrent la fille d'Athanagilde. Elle ne parlait plus de séparation, et se flattait d'un retour sincère, lorsqu'une nuit, par l'ordre du roi, un serviteur affidé fut introduit dans sa chambre, et l'étrangla pendant qu'elle dormait. En la trouvant morte dans son lit, Hilpérik joua la surprise et l'affliction ; il fit même semblant de verser des larmes, et, quelques jours après, il rendit à Frédégonde tous les droits d'épouse et de reine.

» Ainsi périt cette jeune femme qu'une sorte de révélation intérieure semblait avertir d'avance du sort qui lui était réservé ; figure mélancolique et douce qui traversa la barbarie mérovingienne, comme une apparition d'un autre siècle. Malgré l'affaiblissement du sens moral au milieu de crimes et de malheurs sans nombre, il y eut des âmes profondément émues d'une infortune si peu méritée, et leurs sympathies prirent, selon l'esprit du temps, une couleur superstitieuse. On disait qu'une lampe de cristal, suspendue près du tombeau de Galeswinthe, le jour de ses funérailles, s'était détachée subitement, sans que personne y portât la main, et qu'elle était tombée sur le pavé de marbre sans se briser et sans s'éteindre. On assurait, pour compléter le miracle, que les assistants avaient vu le marbre pavé céder comme une matière molle, et la lampe s'y enfoncer à demi. »

FRÉDÉGONDE

Née en 543 devenue femme de Chilpéric l'an 568, morte en 597.

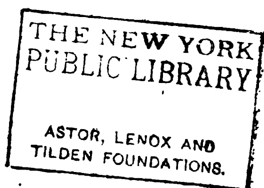
—

Réflexion préliminaire sur Frédégonde. — Sa naissance. — Ses intrigues. — Son élévation au trône. — Elle triomphe de la vengeance de Sigebert et de Brunehaut. — Suite continue de crimes. — Frédégonde régente du roi de Soissons. — Elle met son fils sous la protection de Gontran. — Elle perd cet appui et meurt.

Il serait à souhaiter que nous pussions effacer de nos annales le souvenir d'une femme, dont le nom ne peut être prononcé qu'avec horreur; mais l'impartiale histoire, en nous transmettant cette vie toute souillée de crimes, a voulu nous faire voir jusqu'où peut aller la perversité du cœur humain, même chez une femme, lorsqu'elle s'abandonne sans frein à toute l'impétuosité de ses passions.

On ne connaît ni le nom, ni l'état des parents de Frédégonde; mais on sait qu'elle naquit à Montdidier (département de la Somme), l'an 543, d'une famille obscure. Elle répara le défaut de sa naissance par des qualités éminentes et par un génie supérieur : plût à Dieu qu'elle n'en eût jamais abusé !

Frédégonde était entrée au service d'Audouère, première femme de Chilpéric, dont elle fut d'abord la confidente, mais dont elle devint bientôt la rivale. Chilpéric se laissa subjuguer par les artifices de Frédégonde, et ne dut qu'à sa faiblesse pour elle l'infamie de sa réputation. Audouère


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.





p. 41.

fut répudiée, mais Frédégonde n'atteignit pas encore son but. Chilpéric demanda et obtint en mariage Galsuinde, fille aînée du roi d'Espagne. La nouvelle reine ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle avait, dans Frédégonde, une rivale et une ennemie. Elle osa se plaindre de l'infidélité de son époux, mais qu'en arriva-t-il? Quelques jours après elle fut trouvée morte dans son lit.

Chilpéric, qui avait toujours différé de donner à Frédégonde le titre de reine, n'hésita plus à la faire reconnaître en cette qualité. Il l'épousa peu de temps après la mort de Galsuinde, ce qui acheva de confirmer les soupçons que l'on avait conçus, à cette époque, contre Frédégonde.

Cependant le roi d'Austrasie, excité à la vengeance par la sœur de l'infortunée reine de Soissons, fit une guerre cruelle à Chilpéric, qui, vaincu dans un grand combat, et abandonné de tous les siens, alla s'enfermer dans Tournai, avec ses enfants et la reine. Sigebert s'avançait vers cette place à la tête de son armée victorieuse, et Chilpéric se voyait sans ressources, lorsque Frédégonde, qui prévoyait que si elle et sa famille tombaient entre les mains des ennemis, ceux-ci ne les épargneraient pas, envoya à Sigebert deux scélérats déterminés, qui, ayant obtenu audience sous prétexte d'affaires importantes qu'ils avaient à lui communiquer, lui enfoncèrent chacun en même temps un poignard dans le sein, et le renversèrent mort sur la place. Profitant du trouble où cette mort jetait les assiégeants, Chilpéric fit une sortie, les battit, et les poursuivit jusqu'à Paris, où il s'empara de la reine Brunehaut qu'il relégua à Rouen.

Peu de temps après, Frédégonde fit périr Audouère, première femme de Chilpéric, et poignarder, au pied de

l'autel, Prétextat, évêque de Rouen, qui s'était montré partisan de ses ennemis. Tous les enfants du premier lit de Chilpéric devinrent les victimes de la férocité de Frédégonde. Enfin, cette méchante femme porta la scélératesse jusqu'à attenter aux jours de son époux; elle le fit assassiner par son favori Landry, au moment où il revenait de la chasse.

De tous les enfants de Chilpéric, il ne restait qu'un fils de quatre mois (Clotaire II); mais ce roi enfant trouva dans sa mère une tutrice qui ne montra guère moins d'adresse et de talent que d'audace et de scélératesse.

Childebert II, roi d'Austrasie, entreprit de punir la mort de Chilpéric sur son auteur; mais quelque effort que fit ce prince, soit pour dépouiller le fils, soit pour tirer vengeance de la mère, Gontran, roi de Bourgogne, frère de Sigebert et de Chilpéric, lui ôta toute espérance de succès ayant pris sous sa protection Frédégonde et son fils.

Après la mort de Gontran, Childebert, qu'il avait établi son héritier, prit possession de ses états, et s'abandonna au désir d'opprimer le jeune Clotaire, roi de Soissons. Le courage de Frédégonde augmenta avec le danger. Elle assembla des troupes, se mit à leurs têtes, accompagnée de son fils; trompa l'ennemi par un stratagème (1), et remporta sur lui une victoire complète, laissant partout des traces

(1) On prétend que Frédégonde fit traverser un bois à son armée, et donna l'ordre à chaque cavalier de couper une branche d'arbre; de la porter droite devant soi, et de pendre une clochette au cou de son cheval; que ce corps de cavalerie s'étant avancé vers le camp des Austrasiens à la pointe du jour, la garde fut fort étonnée de voir une forêt (l'armée de Frédégonde en présentait tout l'effet) où, la veille, ils n'avaient vu qu'une campagne; et qu'avant que les troupes de Childebert fussent sorties de

de sa fureur. Childebert étant mort peu d'années après, elle s'empara de Paris, ainsi que de plusieurs autre villes, et battit en personne l'armée de Brunehaut.

Frédégonde mourut enfin (l'an 597), laissant à la postérité un exemple mémorable de tout ce que les passions peuvent enfanter de plus noir, et de tout ce que le génie, l'adresse et l'intrépidité peuvent avoir de force dans les conjonctures les plus critiques.

Frédégonde eut pour enfants :

1° *Clodebert*, mort en 580, âgé de 15 ans.

2° *Samson*, mort en 575, âgé de 4 ans.

3° *Dagobert*, mort très jeune, 580.

4° *Clotaire*, qui succéda à Chilpéric Ier.

5° *Argonte*, accordée à Recarède, roi des Visigoths, d'Espagne ; ce mariage n'eut pas lieu, elle vécut toujours en querelle avec sa mère qui faillit un jour l'étrangler.

cette erreur, elles furent si vivement attaquées, qu'elles n'eurent pas le temps de se reconnaître, et furent taillées en pièces. Cette anecdote nous rappelle la prédiction faite à *Macbeth* (tragédie de Shakespeare) qu'il serait vainqueur jusqu'au jour où la forêt de *Birnam* marcherait vers la plaine de Dunsinane. La forêt se mit en marche : les soldats ennemis, ayant arraché chacun une branche d'arbre, formaient comme une forêt, la prédiction s'accomplit ; Macbeth fut vaincu et tué par Macduff, son rival.



BRUNEHAUT

Épouse Sigebert, premier roi d'Austrasie, morte en 613.

—

Ses premières années. — Son élévation au trône. — Origine de la haine implacable qui anima Brunehaut contre Frédégonde. — La guerre s'allume, et le mari de Brunehaut est assassiné. — Brunehaut épouse Mérovée, fils de Chilpéric. — Elle se retire à la cour de son fils Childebert II. — Gouverne les royaumes d'Austrasie et de Bourgogne au nom de ses deux petits-fils. — Supplice affreux qui termina sa vie. — Comparaison de Frédégonde et de Brunehaut.

Brunehaut, fille cadette d'Athanagilde, roi d'Espagne, naquit à Tolède où ce roi faisait sa résidence, et fut élevée avec autant de succès que de soin.

Ses charmes répondaient à son esprit, et Sigebert, roi d'Austrasie, fils de Clotaire Ier, la préféra à Galsuinde, sa sœur aînée. La jeune reine avait été élevée dans la religion arienne, mais elle abjura ses erreurs peu de temps après son mariage.

Chilpéric, roi de Soissons, jusqu'alors livré à tout ce que la débauche a de plus honteux, touché de l'exemple de son frère Sigebert, prit pour sa femme Galsuinde, sœur de Brunehaut. Mais cette princesse, tout estimable qu'elle était, ne put fixer le cœur volage de son mari. Une dame de la cour, la trop fameuse Frédégonde, s'en empara et maîtrisa entièrement ce prince. Galsuinde se plaignit de l'infidélité de son époux, et nous savons à quoi ses plaintes aboutirent : on la trouva morte quelques



p. 48.

jours après dans son lit. — La mort de la reine fut d'abord imputée à Frédégonde, et les soupçons se confirmèrent lorsqu'on vit asseoir cette femme sur le trône de sa rivale. Telle fut la source de cette haine implacable qui s'éleva entre Frédégonde et Brunehaut, et qui coûta tant de sang à la famille royale.

. Brunehaut, vivement indignée contre Frédégonde, souffla le feu de la vengeance dans le cœur de Sigebert. Le roi d'Austrasie prit les armes contre Chilpéric, mais il fut assassiné par les émissaires de Frédégonde, et Brunehaut tomba entre les mains de ses ennemis.

Cette reine captive fut reléguée à Rouen, où, quelque temps après, elle épousa Mérovée, fils de Chilpéric. Mais ce dernier, indigné de voir son fils disposer de sa personne sans son aveu, et d'une manière si contraire à ses intérêts, accourut à Rouen pour se saisir des époux et les séparer.

Mérovée fut rasé et enfermé dans un couvent. Brunehaut obtint la permission de se retirer à la cour de son fils, Childebert II. Ce prince avait non-seulement hérité des états de son père, mais encore Gontran, son oncle, lui avait, en mourant, assuré la possession de la Bourgogne.

Après la mort de Childebert, qui ne laissa que deux fils en bas âge, Brunehaut se trouva maîtresse des royaumes d'Austrasie et de Bourgogne, sous les noms de ses deux petits-fils, Théodebert II, âgé de dix ans, et Thierri II, âgé de neuf. Les premières années furent tranquilles sous la régence de cette princesse impérieuse; mais aussitôt que les deux princes se virent en âge de gouverner, ils se ressaisirent de l'autorité, et le premier usage qu'ils en firent fut de se brouiller. Leur querelle finit par la mort de Théodebert, qui, vaincu et pris dans une ba-

taille, fut égorgé avec un fils encore enfant. — Thierri s'empara des états de son frère, mais il ne lui survécut pas longtemps. La mort le surprit au moment où il marchait contre Clotaire (fils de Chilpéric), roi de Soissons, pour l'accabler.

Clotaire trouva les seigneurs d'Austrasie et de Bourgogne plus disposés à le soutenir qu'à le combattre. Brunehaut, abandonnée ou trahie par tous les siens, tomba, avec les enfants de Thierri, entre les mains du roi de Soissons. Le fils de Frédégonde rendit sa captive responsable de tous les crimes dont il n'aurait dû accuser que sa propre mère. Après l'avoir abandonnée pendant trois jours aux supplices les plus cruels et les plus ignominieux, il la fit attacher par les cheveux à la queue d'un cheval indompté. Son corps, traîné sur les cailloux, fut déchiré en pièces et jeté au feu.

Telle fut la fin de *Brunehaut*, fille, femme, mère, aïeule et bisaïeule de roi :

1o Fille d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne ;

2o Femme de Sigebert, roi d'Austrasie ;

3o Mère de Childebert ;

4o Aïeule de Théodebert, roi d'Austrasie et de Thierri, roi de Bourgogne ;

5o Bisaïeule de Mérovée et de Clotaire, fils de Théodebert et de Sigebert, Corbut et Mérovée, enfants de Thierri.

On voit à Autun, dans l'abbaye de Saint-Martin, que Brunehaut avait fait bâtir, son tombeau, où l'on a trouvé une urne pleine de cendres avec une mulette d'éperon, ce qui, en prouvant que le corps de Brunehaut fut jeté au feu, prouve aussi que ses cendres furent ramassées avec quelque sorte de respect.

Sur ce tombeau se trouve l'épitaphe suivante :

Ci-gît, la reine Brunehaut,
A qui le saint pape Grégoire,
Donne des éloges de gloire
Qui mettent *sa vertu* bien haut.
Sa piété pour nos mystères,
Lui fit fonder trois monastères
Sous la règle de Saint-Benoît ;
Saint-Martin, Saint-Jean, Saint-Andoche
Sont trois lieux où l'on connoît
Qu'elle est exempte de reproche.
N'écoutez donc pas ces esprits
Qui traitent cette bonne reine
D'ambitieuse, d'inhumaine,
Et d'autres termes de mépris.
On ne doit condamner sa vie
Ni sur ce qu'en dit sa vie,
Ni sur son très-lugubre sort.
Croyez qu'elle est par assurance
Une fleur bénite en sa mort,
Mais fleur d'une rose innocente,
Brunehilde, reine de France.

Comparaison entre Frédégonde et Brunehaut.

« Frédégonde, dit *M. Michelet*, belle et homicide, nous apparaît comme une *walkirie* scandinave, elle supplée par l'audace et le crime à la faiblesse de la Neustrie ; elle fit à ses puissants rivaux une guerre de ruse et d'assassinats, et *sauva peut-être l'occident de la Gaule d'une nouvelle invasion de barbares.* » — « *Brunehaut*, dit le même historien ne régna pas sans gloire et sans grandeur, elle avait suivi en Austrasie les traces de ses ancêtres, les rois goths, en restaurant l'administration impériale. »

Observation.

On voit en Belgique, en Flandre et en Bourgogne, différents ouvrages, notamment de belles chaussées, qui portent encore le nom de Brunehaut, mais la plupart sont plutôt l'œuvre des Romains que de la reine d'Austrasie.







p. 53.

NANTHILDE

Femme de Dagobert 1er ; morte en 642.

Sa voix enchante Dagobert.— Il l'épouse. — Ses conseils. — Sa régence. — Ses fautes politiques. — Sa mort.

Nanthilde, dont le nom signifie *amour du pays,* est la seule des femmes de Dagobert qui mérite quelque mention.

Dagobert, disent les chroniques du temps, fut si touché de la beauté de sa voix, quand il entendit cette jeune religieuse dans l'abbaye de *Romilly,* qu'il quitta, pour l'épouser à *Clichy,* sa première femme nommée *Gomatrude* (*favorite de l'époux*).

En 634, Nanthilde donna le jour à *Clovis II,* ce qui augmenta l'ascendant qu'elle avait déjà sur le roi.

C'est d'après ses conseils qu'il partagea ses états entre ses deux fils : Clovis eut la *Neustrie* et la Bourgogne, et *Sigebert,* fils d'une troisième femme nommée *Raguetrude,* eut l'*Austrasie.*

A la mort de Dagobert, en 638, la France occidentale fut gouvernée par Nanthilde, déclarée *régente* et par *Ega,* maire du palais.

C'est alors que commence véritablement la puissance de ces ministres qui envahirent les trônes des Mérovingiens.

Clovis et *Sigebert* vécurent en bonne intelligence et partagèrent paisiblement les trésors de leur père. Quant à Nanthilde, suivant le droit de la femme dans la commu-

nauté, sous la première race, elle prit le *tiers des biens acquis par Dagobert depuis leur mariage.*

Nanthilde n'était pas à la hauteur des fonctions dont on l'avait revêtue ; tant que vécut Ega, elle eut le bon esprit de laisser les rênes du gouvernement à ce ministre, dont la naissance était distinguée, et dont la vigilante autorité méritait la confiance des grands ; mais à la mort de ce maire (à Clichy, en 641), elle commit des fautes ; la plus impolitique fut la nomination d'un maire de Bourgogne, contre le gré des seigneurs. Ce maire, nommé *Flachoat,* qui n'avait peut-être pas la capacité désirable, fut la cause de graves contestations qui s'élevèrent entre les ministres du palais et les seigneurs.

Nanthilde mourut peu regrettée en 642 ; elle fut inhumée près de Dagobert, à Saint-Denis.







p. 55.

BATHILDE

Femme de Clovis II, mourut l'an 680.

Ses premières années. — Son mariage. — Elle devient veuve et régit le royaume avec beaucoup de sagesse. — Avantages que la France retira de son administration. — Sa retraite au monastère de Chelles. — Sa mort.

Bathilde était issue des princes saxons qui composèrent l'heptarchie d'Angleterre. Elle était encore dans sa première jeunesse lorsqu'elle fut enlevée par des corsaires qui la vendirent en France à un maire du palais, nommé *Archambaud*. Il la donna à sa femme, dont elle gagna le cœur. La jeune captive fut élevée avec soin, et bientôt, à travers l'obscurité des emplois domestiques, on vit se développer en elle les plus brillantes qualités.

Clovis, qui la vit alors, touché de son mérite autant que de sa beauté, voulut l'avoir pour épouse. Le mariage se fit vers l'an 651. Bathilde justifia le choix du monarque, et, en passant de la servitude au rang de souveraine, elle fit voir, par sa conduite, que la vertu peut effacer l'inégalité des conditions.

Clovis était un génie étroit, livré à ses plaisirs, et entretenu dans ce funeste goût par la politique des maires, qui régnaient en son nom. Après sa mort, qui arriva vers l'an 656, Bathilde fut régente et tutrice de ses fils. Il lui en avait laissé trois : *Clotaire III*, âgé de cinq ans ; *Childéric II*, qui en avait quatre, et *Thierri* qui était encore au berceau. Les états de Clovis ne furent partagés qu'entre

les deux premiers. La Bourgogne et la Neustrie furent données à Clotaire III, et l'Austrasie à Childéric. Le règne de ces princes n'eut rien de remarquable que la régence de Bathilde. Son gouvernement fut celui de la douceur, de la prudence et de la justice.

Ce qui signale surtout le gouvernement de Bathilde, c'est l'abolition de l'esclavage qui subsistait encore; c'est la suppression des exactions qui forcaient les particuliers à vendre leurs enfants. Elle réprima les brigues pour l'épiscopat, et fit une guerre salutaire à la simonie.

Tout ce qu'on pourrait reprocher à Bathilde, c'est d'avoir été peut-être trop sensible à quelques chagrins inévitables dans une cour orageuse, et d'avoir préféré son repos au bien public. Elle aima mieux vivre en paix au fond d'un couvent que de sacrifier son bonheur au service de la patrie.

En se retirant au monastère de Chelles, elle laissa la France en proie à Ebroïn, maire du palais, homme arrogant, fougueux et insatiable, qui se fit détester comme un tyran.

BLICHILDE

Femme de Childéric II. — Assassinée en 673.

—

Sa fin malheureuse.

L'histoire des femmes des derniers rois Mérovingiens, ne nous est pas plus connue que celle de leurs époux ; on ne cite que *Blichilde*, dont le nom signifie *amie*, femme de Childéric II.

Cette princesse n'est sauvée de l'oubli que par la sanglante catastrophe où elle périt. *Bodillon*, seigneur français que Childéric II avait fait battre de verges, aidé de quelques amis mécontents, parmi lesquels étaient *Ingolbert* et *Amalbert*, assassina le roi, son fils Dagobert et la reine Blichilde, enceinte de quelques mois.

Ce meurtre eut lieu près de *Chaumont* en Vexin (département de l'Oise).



MAIRES DU PALAIS

PLECTRUDE ET ALPAÏDE

Femmes de Pépin d'Héristal.

—

Plectrude était fille d'*Hugobert*, seigneur français, d'origine illustre, dit-on; elle avait épousé *Pépin d'Héristal* (le forestier), le vainqueur de *Testry* (687).

A la mort de ce prince, arrivée le 16 décembre 714, après 27 ans de gouvernement, elle eut la tutelle de son petit-fils *Théobald*. Plectrude était fière, ambitieuse, d'un caractère impérieux, elle n'avait aucune de ces grandes qualités qu'exige le pouvoir.

Charles-Martel, âgé de 30 ans, fils de Pépin d'Héristal et d'*Alpaïde*, avait été arrêté afin qu'il ne nuisît pas, par son bouillant caractère, aux projets de sa belle-mère. Celle-ci leva une puissante armée, commandée par son petit-fils. Une bataille s'engagea entre les Neustriens et les Austrasiens, aux environs de *Compiègne*, près de la forêt de *Guise*. Le roi de Neustrie et le maire *Rainfroy* furent vainqueurs.

Le pouvoir de Plectrude se ressentit de cette défaite, et par malheur pour elle, Charles-Martel trouva le moyen de rompre ses fers. Il marcha contre le duc des Frisons que Chilpéric, successeur de Dagobert, avait mis dans ses

intérêts; il fut battu, et c'en était fait de l'Austrasie si Plectrude n'eût pas eu la politique d'offrir au roi de Neustrie, déjà sous les murs de Cologne, la plus grande partie de ses immenses trésors s'il voulait se retirer. On ne sait comment Chilpéric, conseillé par Rainfroy, eut la lâcheté d'accepter cette honteuse proposition. Charles en profita, tomba sur l'armée du roi, qui se retirait, et la vainquit à *Vinciac*, le 21 mars 717. Cette journée décida du sort de la Neustrie; le règne de Plectrude était fini; il fallut céder la place au *dieu* tutélaire des Austrasiens.

Elle se retira à *Cologne* dans un monastère de religieuses qu'elle y avait fondé. Elle y fut si complétement oubliée, qu'on ne sait pas même l'année de sa mort.

Quant à la princesse *Alpaïde*, qui ne joua qu'un rôle très secondaire, elle était d'une beauté si remarquable que les écrivains du temps la nomment la *belle Alpaïde*.

Après la mort de Pépin d'Héristal, elle fonda un monastère de religieuses à *Orp-le-Grand*, en Brabant. Elle y mourut.



ROTRUDE et SONICHILDE,

Femmes de Charles-Martel.

—

Rotrude, dont le nom signifie *fort aimée,* fut mère de *Carloman,* duc et prince de France, et de *Pépin-le-Bref;* elle mourut en 724. On ne sait rien de sa vie.

Sonichilde, nièce d'Odilon, roi de Bavière, fut conduite en France par Charles-Martel, lors de son expédition en Bavière; il l'épousa et en eut *Grifon.*

Après la mort de Charles-Martel, elle fit épouser la princesse *Hiltrude*, fille de Rotrude, à Odilon, afin, disent les chroniques, de partager la France entre son fils et le duc de Bavière, au détriment de Carloman et Pépin, les héritiers reconnus de Charles-Martel.

Ces deux princes marchèrent contre Grifon et contre *Sonichilde* et les firent l'un et l'autre prisonniers. Grifon fut envoyé à Neufchalet, près des Ardennes, et la reine fut reléguée à *Chelles* où elle mourut ignorée.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ROIS MÉROVINGIENS,

AVEC LEURS FEMMES ET LEURS ENFANTS.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Pharamond. 418.	**Ymbergide**, fille de Bosogast, l'un des rédacteurs de la loi Salique. **Argotte**, fille d'un roi des Cimbres.	*Clodion* le Chevelu, *Francion*, *Claudius*, *Marcomir*, *Richemer*, *Dagobert*, *Walter*, *Ydonia*, *Gandolphe*, *Herohaus*, *Hydigusner*.
Clodion. 428.	**Bazine**, fille de Guelphe ou Widelphe, roi de Thuringes.	*Ranchaire*, *Alberon*, *Frison*, *Regnault*, *Mérovée*, suivant quelques-uns son gendre.
Mérovée. 448.		*Childéric.*
Childéric. 458.	**Bazine**, veuve de Bazin, roi de Thuringes, dont elle avait eu : 1. Baderic ; 2. Hermenfroy ; 3. Bertaire.	1. *Clovis*, succéda à son père ; 2. *Alboflède* ou *Blanche-Fleur* ; 3. *Lantilde* ; 4. *Audeflède* ou *Anaflède*. — Elle épousa Théodoric, roi des Visigoths, vers 497 ; elle donne le jour à Amalasonthe, mère d'Athalaric, en 534. Quelques auteurs veulent que Théodoric ait épousé Lantilde ; peut-être s'est-il marié aux deux sœurs comme l'autorisaient les mœurs du temps.
Clovis Ier. 481.	**Albione**, fille du Saxon Hingist. **Clotilde**, née en 475, mariée en 493, morte en 543. Fille de Chilpéric, roi de Bourgogne et nièce de Gondebaud, successeur de Chilpéric.	1. *Igomir* ou *Ingomer*, mort au berceau ; 2. *Clodomir*, roi d'Orléans, mort en 524 ; il épouse Gondiuque, dont il a trois fils : Thibaut, Gontaire et Clodoald, honoré, après sa mort, sous le nom de St-Cloud. Gondiuque, devenue veuve, se remarie à Clotaire Ier ; 3. *Childebert*, roi de Paris, en 558 ; 4. *Clotaire*, roi de Soissons, né en 497 ; 5. *Clotilde*, femme d'Amalaric, roi des Visigoths, morte en 531.

ROIS	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Childebert Ier, fils de Clovis. 511.	**Ultrogote,** belle-sœur de Gondiuque.	Deux filles : 1. *Chrotberge*; 2. *Chrotesinde.* — Elles meurent sans postérité et sont envoyées en exil avec leur mère, par Clotaire, après la mort de Childebert, en 558.
	Ingonde.	1. *Gontier,* mort à 15 ou 16 ans; 2. *Childebert,* mort jeune; 3. *Charibert* ou *Cherebert,* né en 521, succéda à son père; 4. *Gontran,* roi d'Orléans et de Bourgogne, mort en 593; il eut pour femme : Marcatude et Austrégilde; cette dernière meurt de la petite-vérole : c'est la première fois qu'on entend parler de cette maladie en France; 5. *Sigebert,* roi d'Austrasie, né en 535, mort en 575; il a pour femme Brunehaut; 6. *Clodosvinthe,* épouse Alboin, roi des Lombards.
Clotaire Ier. 558.	**Arégonde,** sœur d'Ingonde.	1. *Chilpéric,* roi de Soissons, roi de France en 567; 2. *Chunsène,* morte avant son père.
	Gondiuque, mariée à Clotaire, en 524, veuve de Clodomir.	
	Radegonde, fille de Bertaire, roi de Thuringes.	
	Unscine ou **Gonsinde.**	1. *Chramne;* 2. *Blichilde;* 3. *Clotesinde.*
	Waldrade ou **Waldetrude.** Clotaire s'étant bientôt dégoûté de cette femme, la remaria à Garibalot, duc de Bavière.	
Charibert. 561.	**Ingoberge.**	1. *Berthe,* mariée 566 à Ethelbert, roi de Kent, en Angleterre.
	Miroflède, fille d'un ouvrier en laine.	
	Teudegilde, fille, dit-on, d'un berger.	Un fils mort au berceau.
	Marconefve, sœur aînée de Miroflède.	Charibert eut encore deux filles : *Bertoflède,* religieuse à Tours; *Crodielle,* religieuse à Poitiers; on ne connaît pas leur mère.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Chilpéric Ier. 567.	**Audouère.**	1. ***Théodobert***, tué dans une bataille en 575 ; 2. ***Mérovée***, marié secrètement à sa tante Brunehaut ; 3. ***Clovis*** ; 4. ***Basine***, religieuse à Poitiers ; 5. ***Childesinde***, morte avant sa mère qui avait été sa marraine.
	Galsuinte, fille aînée d'Athanalgilde, roi des Visigoths.	
	Frédégonde, paysanne de Picardie.	1. *Clodebert*, mort en 580, âgé de 15 ans ; 2. *Samson*, meurt âgé de 4 ans ; 3. *Dagobert*, meurt jeune ; 4. *Tierri*, mort en 584 ; 5. *Clotaire*, succéda à son père ; 6. Argonte
Clotaire II. 584.	**Haldetrude.**	1. *Mérovée*, tué par ordre de Brunehaut, en 604 ; 2. *Dagobert*, qui succède à son père.
	Béretrude.	*Charibert II*, né en 606, mort en 631.
	Sichilde.	
Dagobert Ier. 628.	**Gomatrude**, sœur de Sichilde.	
	Nanthilde.	*Clovis II*, roi de Neustrie et de Bourgogne.
	Ragnetrude.	*Sigebert II*, roi d'Austrasie, depuis 632, mort en 656 ; il épousa Himnechilde, dont il eut un fils Dagobert et une fille Blichilde, qui épousa Childéric II.
	Wilgonde ou **Wulfegonde.**	
	Berthilde.	
Clovis II. 638.	**Bathilde**, jeune esclave vendue par des Corsaires.	1. *Clotaire III* ; 2. *Childéric II*, 3. *Thierri*. — Ils régnèrent tous les trois.
Clotaire III. 656.	Ignorée.	Pas d'enfants.
Childéric II. 670.	**Blichilde.**	*Chilpéric-Daniel*, qui fut roi en 715.
Thierri III. 673.	**Clotilde.**	1. *Clovis III* ; 2. *Childebert II*. Ils règnent tous les deux.
	Dode.	
Clovis III. 691.		Meurt sans postérité.
Childebert III. 695.	Femme inconnue.	*Dagobert III.*

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Dagobert II. 711.	Femme inconnue.	*Thierri de Chelles*, auquel les français préférèrent le fils de Childéric II, roi d'Austrasie.
Chilpéric-Daniel.	Femme inconnue.	*Childéric III ;* quelques auteurs donnent ce fils à Thierri IV.
Clotaire IV, dont on ignore l'origine ; on le dit fils de Thierri III. 715.		
Thierri IV, fils de Dagobert III. 72J.		
Childeric III, fils, à ce que l'on croit, de Chilpéric-Daniel. 742.	Femme inconnue.	*Thierri*, mort à l'Abbaye de Fontenelle, nommée depuis St-Vandrille, en Normandie.

FIN DE LA RACE MÉROVINGIENNE, QUI DURA 334 ANS.



p 65.

DEUXIÈME RACE CONQUÉRANTE

CARLOVINGIENS

BERTHE OU BERTRADE

Femme de Pépin-le-Bref.

Élévation de Berthe. — Son caractère. — Son influence. — Motif de son voyage en Italie. — Sa mort.

Fille du comte de Laon Herbert, *Berthe* avait épousé Pépin lorsqu'il n'était encore que maire du palais et duc d'Austrasie. Son époux étant parvenu au trône, elle partagea sa nouvelle fortune, et fut couronnée avec lui en 752.

Berthe fut la première reine de France qui jouit des honneurs de la souveraineté.

Le caractère de Berthe était aimable et doux. Compagne fidèle du roi, elle le suivait dans ses voyages, et eut plus d'une fois la gloire d'être consultée par lui. Après la mort de son époux, Berthe, par son esprit conciliateur, maintint la paix dans sa nombreuse famille.

Elle donna le jour à neuf enfants, parmi lesquels on remarque *Charles* et *Carloman*, qui succédèrent à leur père, *Berthe*, ou Rothaïs, femme de *Milon*, comte du

4.

Mans, et *Giselle*, abbesse de la communauté de Notre-Dame de Soissons, mère du fameux paladin *Roland*.

Berthe jouissait d'une grande influence sur ses enfants. Ce fut par ses conseils que Charlemagne répudia Himiltrude pour épouser Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards. Elle fit le voyage d'Italie pour aller chercher cette princesse, et, à son passage à Rome, elle reçut du pape *Etienne III* des honneurs extraordinaires. Eginhard, secrétaire de Charlemagne, nous dit que le grand roi aima tendrement sa mère, qu'elle vieillit près de lui, comblée d'honneurs et qu'il ne s'éleva jamais, entre elle et lui, le moindre nuage, si ce n'est à l'occasion de la répudiation de la fille de Didier, roi des Lombards.

Le nom de *Berthe*, qui signifie *très sage*, était pour nos aïeux le type de la perfection. Les troubadours et les trouvères lui ont, à l'envi, consacré des vers charmants; il existe un *Roman de Berthe au grand pied*; il a été traduit par M. *Paulin Paris*.

Cette reine eut le surnom de Berthe au grand pied, parce qu'elle en avait un plus grand que l'autre.

Elle mourut à *Choisy*, dans un âge avancé, et on l'inhuma à Saint-Denis, près du roi son époux.



GERBERGE

Femme de Carloman, Frère de Charlemagne.

Mariage de Gerberge. — Son veuvage. — Ses revers. — Ses efforts pour recouvrer la couronne. — Leur résultat. — Sa mort.

Cette princesse était française. Elle épousa, en 768, *Carloman*, roi de Bourgogne et d'Austrasie. Trois ans après, restée veuve avec deux enfants, elle fut détrônée par Charlemagne, qui, sans avoir égard aux droits sacrés de ses neveux, se fit reconnaître roi d'Austrasie.

L'infortunée *Gerberge* implora le secours du duc de Bavière; mais ce prince était sans pouvoir, son courage ne put la servir. Elle choisit alors pour asile la cour de Didier. Ce prince la reçut avec d'autant plus de joie qu'il était mécontent de Charlemagne, qui avait répudié sa fille Ermengarde. Il engagea le pape à couronner les deux fils de Gerberge rois d'Austrasie; mais ni les offres de Didier, ni ses prières, ni la justice des droits des enfants de Carloman, ne purent fléchir Adrien Ier. Déjà Charlemagne était puissant. Il se décida pour lui.

Didier prend les armes, et s'empare de plusieurs places; mais Charlemagne vole au secours d'*Adrien*. Le roi des Lombards est vaincu. Gerberge et ses enfants tombent au pouvoir de Charlemagne, qui les traite humainement, mais leur ôte toute puissance, seulement leur mort fut paisible. *Pépin* ne vécut pas longtemps, et *Syagre*, le second fils de Gerberge, devenu évêque de Nice, mourut en odeur de sainteté.

HILMILTRUDE, ERMENGARDE

ET

HILDEGARDE

Trois premières Femmes de Charlemagne.

—

Née française, **Himiltrude** appartenait à une famille distinguée. Sa beauté était remarquable. Elle fut la première femme de Charlemagne, qui successivement en épousa cinq. Elle avait été unie à ce prince du vivant de Pépin, en même temps que Carloman épousait Gerberge.

Deux ans après l'avènement de Charlemagne au trône, elle fut répudiée, quoiqu'elle eut deux enfants : *Pépin-le-Bossu,* qui conspira contre son père, et fut rasé en 792, et une princesse nommée *Rothaïs*. On ignore ce que devint Himiltrude après sa séparation d'avec Charlemagne.

Devenue l'épouse de Charlemagne par les conseils de Berthe, **Ermengarde** ne jouit pas longtemps de ce titre. Elle fut répudiée un an après son mariage. On ne sait ce que devint, après son divorce, cette infortunée princesse. Les malheurs de sa maison ont répandu beaucoup d'obscurité sur sa vie.

Elle avait vu détrôner, par son époux, son père, et *Adalgise*, son frère. Tous deux avaient péri... La cou-

ronne de Lombardie était sur la tête de Charlemagne, et Ermengarde n'avait plus ni titre, ni famille !

Hildegarde, d'origine allemande, fut la troisième femme de Charlemagne. Elle fut mère de neuf enfants, parmi lesquels nous citerons seulement *Louis Ier*, qui succéda à Charlemagne. *Hildegarde* mourut à *Thionville*, en 782 âgée de vingt-six ans. On l'inhuma dans l'abbaye de Saint-Arnould de Metz. La bienfaisance et la douceur de cette reine lui avaient gagné les cœurs des nombreux sujets de Charlemagne; aussi fut-elle universellement regrettée.



FASTRADE ET LEUTGARDE

Quatrième et cinquième femme de Charlemagne.

—

Parmi les différentes femmes de Charlemagne, on distingue *Fastrade*, fille de Raoul, comte de Franconie, dont le caractère pensa devenir fatal à son mari. Elle se maria à Worms, en 773. Elle se trouvait au palais d'Attigny, en Champagne, en 785, lorsque le célèbre Witikind abjura le paganisme, à la cour de Charles, son vainqueur, et s'y fit baptiser. L'empereur tint Witikind sur les fonts baptismaux et Fastrade fut la marraine de la princesse *Guère*.

L'insolence de cette fille des Césars irrita les grands d'Austrasie, que Charlemagne avait accoutumés à des mœurs plus douces ; son humeur chagrine aigrit le caractère de Pépin, dit le Bossu, fils aîné de l'empereur; et l'empereur même devenait, par ses conseils, plus sombre, plus hautain, plus despote. Il était à Ratisbonne peu accompagné, lorsqu'un prêtre lombard, s'étant endormi dans l'église de Saint-Pierre, s'éveilla, au milieu de la nuit, au bruit de plusieurs hommes rassemblés, qui semblaient tenir une espèce de conseil. Surpris, il écoute sans se montrer, et la conversation de ces hommes lui découvre le secret d'une conjuration contre l'empereur et sa femme. Dès qu'il put, sans crainte, sortir de sa retraite, il courut au palais en instruire Charlemagne, et lui nomma les conjurés, au nombre desquels était son fils. Fastrade, en-

flammée de colère, loin de reconnaître ses torts et de les réparer par un acte de clémence, fit les plus grands efforts pour endurcir le cœur de son mari, déjà porté à la vengeance. Elle ne l'engagea que trop à punir d'une manière atroce des hommes coupables seulement d'avoir senti qu'ils n'étaient pas faits pour ramper sous une femme. Elle voulait exiger de lui qu'il sacrifiât son fils ; mais Charles, qui n'avait l'âme féroce que parce qu'il était roi, ne put étouffer la voix de la nature, et se contenta de faire enfermer Pépin dans un monastère. L'impitoyable Fastrade mourut peu de temps après, pour le bonheur de son mari et celui des Français, à Francfort, en 794. Elle fut mère de deux filles : l'une appelée *Théatrade*, abbesse d'Argenteuil ; l'autre *Helrade*, abbesse de Farmoutiers. Le mot *Fastrade* signifie fidèle en ses conseils.

Leutgarde dont le nom signifie *gardienne du peuple*, fut la meilleure des femmes de Charlemagne ; elle était Allemande ; elle était aussi vertueuse que belle. Théodolphe, évêque d'Orléans, dans ses poésies contemporaines, après avoir loué Charlemagne, sa famille et tout ce qui l'environne, s'exprime ainsi :

« Aux aimables sœurs du grand Empereur se joint la
» belle princesse *Leutgarde ;* la piété qui brille en elle
» augmente l'éclat de son esprit. Admirable dans sa pa-
» rure, plus admirable par ses mœurs et par sa conduite,
» elle a su réunir la tendresse qu'elle a pour le peuple à
» son attention pour les grands ; les uns et les autres sont
» également protégés ; généreuse, affable, bienfaisante,

» elle ne s'occupe que du soin d'obliger, et de ne nuire à » personne. Quelle ardeur pour s'instruire; quelle âme » pour l'étude des beaux-arts et de tout ce qui peut polir » et orner l'esprit ! » Ne dirait-on pas que le poëte a voulu opposer les grâces de Leutgarde à la rudesse de Fastrde ?

Femmes illégitimes.

Charlemagne eut de *Régine :* Hugues, l'abbé, mort en 844; Drogo, évêque de Metz, mort en 855; Adalinde; — d'*Adalinde*, Thierri; — de *Gersuinde :* Hadeltrude.

Quelques auteurs donnent encore à ce prince une fille nommée Emma, et prétendent qu'il la fit épouser à *Eginhard*, son secrétaire, dont il avait découvert le dévouement passionné pour la princesse.



LE TALISMAN

OU

Une légende sur une femme inconnue de Charlemagne.

—

Charlemagne aima, cultiva et protégea les lettres et les arts; c'était un esprit droit, un cœur noble; sa foi était vive sans être exagérée : un de ses capitulaires de 790 en est une preuve : « Que personne, » dit l'empereur, « n'ait la témérité de prédire le sort par le psautier ou par l'évangile, » et cependant, voici une légende qui prouve qu'il n'était pas exempt quelquefois de superstition.

Pétrarque raconte cette anecdote dans une de ses lettres familières.

« Etant à Aix, j'y ai vu le tombeau de Charlemagne, monument respecté de toutes les nations et des barbares mêmes. On m'y raconta, ajoute-t-il, un fait dont le récit n'est pas désagréable, et que les prêtres, qui me le contèrent, m'assurèrent avoir lu. Voici ce fait :

» Charles s'étant épris d'une certaine femme, la gloire qu'il aimait, les intérêts de ses états, tout ce qu'il avait de plus cher au monde fut sacrifié par le héros. Il oublia tout pour elle, il s'oublia lui-même; mais elle mourut quelque



temps après. L'empereur n'avait pas de véritables amis qui ne fussent charmés de cette mort. Lui seul en parut au désespoir, rien ne le consolait; chose étrange, il ne pouvait se résoudre à se séparer de l'objet de sa tendresse. Il l'embrassait toute morte qu'elle était, et même dans un état de corruption que personne ne pouvait soutenir. Cette passion excessive, ou plutôt furieuse, inspirait quelque chose de plus que de l'étonnement à toute la cour.

» L'archevêque de Cologne, attaché à Charlemagne, et très saint prélat, employa inutilement tout ce que la nature et la raison offrent de motifs de consolation. Charles obstiné était toujours dans les pleurs, toujours attaché au corps de cette femme. Le bon prélat adressa ses prières à Dieu, qui lui révéla ce qui entretenait la passion désordonnée de l'empereur. Il s'approcha lui-même du corps, et, lui ouvrant la bouche, y trouva une pierre enchâssée dans un anneau. C'était, dit-on, un talisman, le charme qui attachait le prince. L'affection de Charles disparut a l'instant : elle fut inhumée, et l'archevêque de Cologne, par ce même anneau, s'attira toute la tendresse du monarque, qui ne pouvait plus s'éloigner d'auprès de lui. Instruit par son expérience, l'évêque, qui craignit que ce fatal anneau ne passât dans d'autres mains, le jeta dans un lac voisin d'Aix-la-Chapelle. Le talisman ne perdit pas pour cela sa vertu. Charlemagne se prit, pour le lac même où il avait été jeté, d'une si violente passion, qu'il n'avait jamais tant de plaisir que lorsqu'il se promenait sur ses bords. Pour ne pas s'en éloigner, l'empereur y fixa sa résidence, et voulut que le palais qu'il y fit bâtir, fût dans la suite le siége de l'empire et le lieu où ses successeurs fussent couronnés. »

ERMENGARDE

Femme de Louis-le-Débonnaire.

Son mariage avec Louis-le-Débonnaire. — Sa mort. — Son caractère.

Fille d'Ingramme, comte d'Hasbay, au diocèse de Liége, *Ermengarde* fut mariée à Louis Ier, en 796, et couronnée à Reims, avec son mari, en 816. Le pape Etienne IX, en leur plaçant la couronne sur la tête, les qualifia d'Augustes. Deux ans après, la reine mourut à *Angers*, où on l'inhuma.

Ermengarde était aussi belle que bonne; le roi et ses sujets la regrettèrent vivement. Nous n'aurions qu'un seul reproche à lui adresser, c'est celui d'avoir présidé à la sentence prononcée contre Bernard, roi d'Italie, qui, s'étant révolté, fut condamné à avoir les yeux crevés. L'histoire se tait sur la conduite d'Ermengarde; c'est presqu'une condamnation.

Elle eut six enfants; nous nommerons seulement *Lothaire Ier*, empereur; *Pépin Ier*, roi d'Aquitaine; *Louis*, roi de Germanie, et *Gisèle*, mère de Béranger, roi d'Italie.

JUDITH

Deuxième femme de Louis Ier.

Son mariage avec Louis Ier. — Suites de cette union. — Ambition de Judith. — Ses résultats. — Sa captivité. — Son caractère. — Sa mort.

Judith, fille du comte Wolpe de Bavière, ne dut son élévation au trône qu'à sa beauté. Il y avait à peine un an que *Louis Ier* était veuf lorsqu'il l'épousa. Ermengarde avait fait son bonheur; Judith introduisit la division dans sa maison et dans son empire.

Depuis quatre ans Judith était reine, et elle n'avait pas encore été mère. Enfin, elle eut un fils, et elle vit ainsi combler ses vœux et ceux du roi ; mais la naissance de ce prince (Charles-le-Chauve) devint une source de malheurs. On souffrait impatiemment le ton de maître qu'avait pris Bernard, comte de Barcelone et duc de Septimanie, favori de la reine. On se taisait, puisque Louis lui-même gardait le silence; mais l'ambition de Judith pour son fils devint la cause de la chute de l'empire de Charlemagne.

Le comte de Barcelone, devenu premier ministre, Louis créa un royaume d'une partie de ses états d'Allemagne et de Bourgogne pour Charles, à peine âgé de six ans.

Les trois princes, Lothaire, Pépin et Louis, mécontents



p. 76.

de ce démembrement d'une partie de leur héritage, se révoltèrent. Pépin se mit à la tête d'une conjuration, et arrive à l'improviste. Le lâche Bernard se sauve. Le roi est conduit à *Saint-Médard* de Soissons, et Judith est reléguée à Sainte-Radegonde de Poitiers. Ses deux frères furent rasés. L'un était Rodolphe, gouverneur de la Bavière, et l'autre Conrad, gouverneur de l'Italie. On dégrada aussi Eudes, un de ses cousins.

Le parlement de Nimègue ayant rendu le pouvoir à Louis, il rappelle sa femme près de lui, et la justifie de l'imputation d'un commerce criminel avec Bernard; ses ennemis cherchent à accréditer cette accusation.

Louis fait ensuite couronner son jeune fils Charles; tout semblait apaisé, quand la conduite de l'impératrice vint de nouveau soulever les esprits.

Le pape Grégoire IV s'unit aux enfants de Louis, qui, pour la seconde fois, enferment leur père dans l'abbaye de Saint-Médard; Judith est reléguée à *Tortone*, en Italie. Leur captivité peut-être eût été perpétuelle, si la mésintelligence des enfants de Louis n'eût aidé le roi encore une fois à remonter sur le trône.

L'ambition de Judith pour son fils causa encore de nouveaux troubles.

Enfin, Lothaire vint à Worms (839) demander pardon de ses fautes; Louis le lui accorda avec joie. Mais pour satisfaire Judith, il dépouille ses enfants en faveur de Charles, et la guerre recommence.

Pépin meurt, Louis de Germanie s'empare des états de Charles jusqu'au Rhin. Le malheureux empereur, à la prière de sa femme, marche contre son fils, et, pour le combattre, brave les rigueurs de l'hiver; la fatigue lui

occasionne une maladie grave dont il mourut à Ingelheim, en 840, à l'âge de soixante-cinq ans.

Judith fut ainsi cause de la mort déplorable de son trop faible époux. Cette reine, qu'on peut placer entre Isabeau et Catherine, vécut encore assez de temps pour voir la sanglante bataille de *Fontenay*, livrée entre son fils et ses frères.

Elle mourut à Tours, où elle fut inhumée dans l'abbaye de Saint-Martin.



ERMENTRUDE

Femme de Charles-le-Chauve.

—

Son mariage avec Charles-le-Chauve. — Son abandon. — Sa mort.

Cette princesse, fille d'Eudes, comte d'Orléans, fut la première femme de Charles II, dit le Chauve.

La couronne ne fut pour elle qu'un triste fardeau, car à peine en avait-elle orné sa tête, que, totalement délaissée par son époux, cette infortunée princesse se vit préférer Richilde, fille d'un des seigneurs les plus distingués de la cour.

Ce triste abandon dura jusqu'à sa mort, qui arriva en 869. On l'inhuma dans l'abbaye de *Saint-Denis*, où, depuis longtemps, elle s'était retirée. On raconte que Charles ayant appris dans sa maison de *Donzy*, le 9 octobre, que sa femme était morte le 6, envoya aussitôt Boson, fils du feu comte Bouin, en message vers sa mère et sa tante maternelle, veuve du roi Lothaire, afin qu'il amenât sa sœur Richilde ; il se rendit en *toute hâte* au palais d'Aix et y conduisit sa nouvelle femme.

Ermentrude fut mère de sept enfants, entre autres de Louis II, qui succéda à son père.

RICHILDE

Seconde femme de Charles-le-Chauve.

—

Son mariage avec Charles II. — Son caractère. — Sa conduite après son veuvage.

Richilde, seconde femme de Charles-le-Chauve, était fille de Bouin, comte d'Ardennes. Elle avait pour frères Richard, duc de Bourgogne, et Boson Ier, qui fut depuis roi de Provence.

Elle eût été élevée au trône avant la mort d'Ermentrude, si Charles eût osé divorcer avec la reine ; mais les ravages des Normands, joints aux troubles intérieurs, empêchèrent le roi de faire une démarche qui aurait pu lui attirer de nouveaux embarras. Charles ne mit donc le comble à ses vœux que lorsque la mort eut rompu les liens qui l'attachaient à sa première épouse.

Richilde joignait à une naissance distinguée une beauté rare, un esprit délicat et solide. Mariée en 869 à Aix-la-Chapelle, elle fut, sept ans après, couronnée impératrice à Tortone, en Lombardie, par le pape Jean VIII.

Charles II lui donna constamment des marques d'une estime vraie, d'un attachement inviolable; mais Richilde ne paraît pas l'avoir payé de retour.

Après la mort du roi, arrivée en 877, à son retour d'Italie, Richilde tint une conduite blâmable, et y ajouta

encore en se liguant avec Boson, son frère, contre l'héritier de la couronne.

Louis II fut obligé de traiter avec eux. Couronné à *Compiègne*, c'est de la main de Richilde qu'il reçut la couronne et le testament du roi, qui le nommait son successeur.

Elle eut de Charles cinq enfants, mais tous moururent avant leur père.

On ignore le lieu et l'époque de la mort de Richilde.

On peut porter un jugement sur *Richilde*, en lisant ce passage d'une lettre de l'évêque de Reims, Foulques, successeur de *Hincmar*, adressée à la reine elle-même : « Il » semble que l'esprit du mal soit partout où vous êtes, » plutôt que l'esprit de Dieu, puisqu'on ne voit autour de » vous que choses qui sont contre le salut de l'âme, comme » querelles, colères, homicides ; soyez véritablement reine, » que votre veuvage soit orné de vertus. »



ANSEGARDE, RICHARDE ET THÉODORADE

Femmes de Louis II-le-Bègue, de Charles-le-Gros et d'Eudes.

—

Douée d'une beauté céleste, **Ansegarde** dut à elle seule les honneurs de la royauté. Elle devint reine malgré sa basse naissance et malgré Charles-le-Chauve, qui ne voulait pas consentir à son union avec Louis II, dit le Bègue.

Mais si le destin d'Ansegarde fut brillant, son éclat fut de courte durée; car l'inconstant Louis la répudia pour satisfaire une nouvelle passion, quoiqu'Ansegarde l'eût rendu père de *Louis* et de *Carloman*, qui lui succédèrent.

Elle avait eu aussi *Giselle*, femme de Robert, comte de Troyes, et *Adélaïde*, femme de Ranulphe, comte de Poitiers.

On ignore quel fut le sort de cette reine après sa séparation d'avec Louis II, qui mourut peu après, laissant sa nouvelle épouse, *Adélaïde*, enceinte d'un fils qui plus tard régna sous le nom de Charles-le-Simple.

Richarde, fille d'un roi d'Écosse passait pour l'une des plus belles femmes de l'Europe, épousa le faible et difforme Charles dit le Gros ou le Gras, qui la répudia sous de vains prétextes. *Richarde* chercha un asile dans

un monastère qu'elle avait fondé en Alsace ; elle y vivait encore à l'époque de la déposition de son époux (888), par les conseils mêmes de sa sœur *Hildegarde*.

Théodorade, femme d'Eudes, le vainqueur des Normands et roi de France, en 888. On ne sait rien de cette princesse qui laissa cependant quelques enfants dont les noms sont cités dans notre tableau généalogique.



OGIVE OU OGINE ET EMME

Femmes de Charles-le-Simple et de Raoul.

Ogine était fille d'Edouard Ier, roi d'Angleterre, petite-fille d'Alfred-le-Grand, et sœur d'Athelstan, qui succéda à Édouard.

Elle épousa Charles-le-Simple après la mort de Frédérune, sa première femme, dont il avait eu quatre filles. De son union avec lui naquit un fils qui régna sous le nom de *Louis* IV.

En 922, Ogine se retira avec son fils à la cour de son frère, pendant que l'infortuné Charles était retenu prisonnier au château de Péronne par Herbert, comte de Vermandois. Elle ne revint en France qu'en 936, à la mort de Raoul, qui avait usurpé la couronne, sept ans auparavant, après la mort de Charles-le-Simple.

Raoul n'ayant point laissé de postérité, *Ogine* crut la circonstance favorable. Aidée de Guillaume, duc de Normandie, et de Hugues-le-Grand, duc des Français, elle revint en France avec Louis, qui y fut reçu avec joie. Ce prince dut en grande partie son rétablissement aux soins et au courage de sa mère.

Ogine était douée d'un esprit supérieur et d'une grande fermeté. Elle forma dans Louis d'Outre-mer un prince vraiment distingué, et qui, s'il eût vécu en d'autre temps, eût été un grand roi.

Cependant. la gloire d'Ogine fut ternie par son mariage avec *Herbert de Vermandois*, fils de cet Herbert qui avait si cruellement traité son premier époux. Louis, pour la punir de cette union peu honorable, lui retira le revenu de l'abbaye de Laon, dont elle jouissait.

Ogine eut de ce second mariage un fils, Etienne de Vermandois, comte de Troyes, et Agnès, qui fut la seconde femme de Charles de Lorraine, fils du roi Louis IV.

On ne sait à quelle époque mourut Ogine, ni quel fut le lieu de sa sépulture.

Fille de Robert II, duc de France, qui fut tué par Charles-le-Simple, **Emme** avait épousé Raoul, duc de Bourgogne, puis roi de France.

Elle fut couronnée avec son mari, à Reims, par l'archevêque de cette ville. On raconte que *Hugues-le-Grand* qui aimait mieux faire des rois que de l'être lui-même, demanda à sa sœur Emme quel était celui qu'elle préférait voir couronner, de lui ou de Raoul; elle dit, en baissant son voile : « J'aime mieux baiser les genoux de mon mari que ceux de mon frère. »

Souvent Raoul se reposa sur *Emme* des plus importantes affaires, s'en rapportant à son courage et à sa capacité. C'est elle qui se jeta dans la ville de Laon, lorsque cette place était assiégée par le comte de Vermandois, et qui, par cet acte de courage, força le traître Herbert d'en lever le siége.

Cette princesse mourut sans laisser de postérité ; sa perte causa des regrets universels.

GERBERGE

Femme de Louis IV.

—

Son mariage avec Louis IV. — Son courage. — Ses vertus. — Sa mort.

Gerberge de Saxe, fille de Henri Ier, dit l'Oiseleur, empereur d'Allemagne et duc de Saxe, était veuve de Gilbert, duc de Lorraine, lorsqu'elle épousa Louis IV d'Outremer.

La naissance de Gerberge, sa beauté, et surtout son génie élevé, rendirent cette union avantageuse.

Louis ayant été fait prisonnier par *Aigrold*, chef des Normands, qu'il voulait chasser du royaume, la reine s'enferma dans le château de Laon, et son époux dut sa liberté à l'habileté de ses négociations.

Deux fois elle obtint de son frère Othon Ier, empereur d'Allemagne, de puissants secours contre plusieurs grands seigneurs qui s'étaient révoltés, et elle contribua, par son courage, à reprendre sur les rebelles plusieurs places importantes, entre autres Reims et Laon. C'est dans la forteresse de cette dernière ville, qu'elle mit au monde deux jumeaux, *Charles* et *Henri*.

A la mort du roi, qui arriva un an après, Gerberge, esant tous ses efforts pour conserver le trône dans sa maison, engagea Hugues-le-Grand, qui avait épousé

Edwige, sa sœur, à protéger ses enfants. Ce seigneur, aussi vertueux que puissant, fit couronner Lothaire, fils aîné de la reine, et il le servit fidèlement jusqu'à sa mort.

Gerberge vécut longtemps ; elle aida son fils à supporter le poids de la couronne, et retarda, par son activité, la chute de la seconde race.

Cette reine fut l'honneur de son siècle, et ses services importants doivent rendre son nom cher aux Français. Elle mourut, comme Louis IV, à Reims, et y fut inhumée dans le chœur de l'abbaye de Saint-Rémi, en 980.



EMME ET BLANCHE

Femmes de Lothaire et de Louis V.

—

Emme épousa Lothaire en 966. Elle était fille de Lothaire II, roi d'Italie, et d'Adélaïde de Bourgogne, qui avait épousé en secondes noces le roi de Germanie.

Cette alliance, qui présentait quelques avantages, ne fit pas le bonheur de Lothaire.

Jeune et d'une conduite irrégulière, Emme montra peu de tendresse pour son époux, et se laissa gouverner par Ancelin ou *Adalbéron*, évêque de Laon ; c'était un courtisan rusé, un homme intrigant et déloyal.

Emme fut accusée d'avoir hâté la mort de Lothaire par le poison ; mais cette accusation odieuse fut peut-être due à la haine. Quoi qu'il en soit, Emme chercha à se sauver avec son fils, afin d'éviter les persécutions de son beau-frère, Charles de Lorraine, qui lui portait une vive inimitié, et craignant, d'un autre côté, l'immense pouvoir de Hugues-Capet.

Elle voulait se réfugier avec Louis V auprès de sa mère Adélaïde, lorsque Charles l'enleva, avec l'évêque de Laon, et les confina l'un et l'autre dans une étroite prison.

Louis, qui croyait sa mère coupable de la mort du roi, ne s'opposa aucunement à la sévérité de son oncle. Il mourut, après un an de règne, sans laisser de postérité.

Alors la reine, mal observée, s'échappa ; mais elle ne jouit de sa liberté qu'au milieu d'une grante détresse.

L'avènement de Hugues-Capet au trône n'améliora point sa position. Emme vécut pauvre, oubliée, et on ne sait ce qu'elle devint.

Une ancienne chronique apprend cependant qu'elle existait encore en 1017.

Fille d'un riche seigneur d'Aquitaine, **Blanche** fut femme de Louis V, dernier roi de la race carlovingienne. Quelques auteurs la font descendre de Pothibaud, premier comte d'Arles.

Blanche ne fut pas plus fidèle à Louis qu'Emme ne l'avait été à Lothaire. Comme se belle-mère, elle fut accusée d'avoir empoisonné son époux ; mais cette accusation n'est pas mieux prouvée que la première. Elle avait quitté le roi, et s'était retirée chez son frère.

L'éclat dont s'environnait la race nouvelle éclipsait totalement tout ce qui avait rapport aux derniers évènements de la race qui s'éteignait. Le voile qui cache la vérité de ces temps ne fut pas même levé par les historiens du siècle. On ne peut donc donner ces assertions que comme autant de suppositions qu'il est impossible d'éclaircir.





TABLEAU CHRONOLOGIQUE,

DES ROIS CARLOVINGIENS,

AVEC LEURS FEMMES ET LEURS ENFANTS.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Pépin. 752.	**Berthe,** fille de Caribert, comte de Laon, morte en 783.	1. *Charles* nommé depuis *Charlemagne*; 2. *Carloman*; 3. *Pépin*, mort à 3 ans; 4. *Giselle*, morte en 810; 5. *Rothais*; 6. *Adélaïde*.
Charlemagne. 768.	**Himiltrude,** répudiée en 770.	1. *Pépin* le bâtard; 2. *Rothais*.
	Hermengarde, était fille de Didier, roi des Lombards, répudiée en 771.	
	Hildegarde, née en 756, fille du duc de Suabe, mariée en 752, eut 9 enfants.	1. *Charles*, roi de France orientale; 2. *Pépin*, roi d'Italie; 3. *Louis-le-Débonnaire*, empereur et roi de France; 4. *Lothaire*, mort jeune; 5. *Rotrude*; 6. *Berthe*; 7. *Hildegarde*; 8. *Adélaïde*, mortes jeunes; 9. *Giselle*, qui se fit religieuse.
	Frastrade, fille de Rodolphe, comte de Franconie.	1. *Théodrade*, abesse d'Argenteuil; 2. *Hiltrude*, abesse de Farmoutier.
	Leutgarde.	
Louis Ier. 814.	**Hermengarde,** fille d'Enguerand, comte d'Hesbai, mariée en 796, morte à Angers, le 3 octobre 818.	1. *Lothaire*, roi d'Italie et empereur, mort en 856; 2. *Pépin*, roi d'Aquitaine; 3. *Louis de Bavière*; 4. *Gisèle*, mariée au comte Evrard, mère de Béranger, roi d'Italie; *Alpaïde*, mariée à Begon, comte de Paris; 6. *Hildegarde*, femme du comte Thierri; 7. *Adélaïde*, mariée au comte Conrad; 8. *Rotrude*, morte sans alliance.
	Judith, fille de Welphe, comte de Bavière. Des auteurs disent qu'elle était fille d'un comte d'Altorf, de la maison des ducs de Suabe, qui n'avait aucun rapport avec celle de Tassillon, duc de Bavière.	*Charles-le-Chauve*, roi de France, 840 à 877.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Charles-le-Chauve. 840.	**Ermentrude**, fille d'Eudes, comte d'Orléans, mariée le 14 décembre 842, morte le 6 octobre 869.	1. *Louis-le-Bègue; Charles*, roi d'Aquitaine; 2. *Lothaire*, abbé de Moutier-en-Der; 3. *Carloman*, que son père fit aveugler; 5. *Judith*, femme : 1° d'Ethelwolphe, roi d'Angleterre; 2° d'Ethelred, fils de ce premier mari; 3° de Beaudouin, comte de Flandre, qui l'enleva; 6. *Rotrude*, abbesse; 7. *Ermentrude*, abbesse.
	Richilde, sœur de Bosson Ier, roi de Provence et de Richard, roi de Bourgogne.	*Pépin.* *Dreux.* *Louis.* *Charles.* qui moururent jeunes.
Louis II. 877.	**Ansgarde**, femme de basse condition, que Charles-le-Chauve força Louis-le-Bègue de répudier; mais dont il eut quatre enfants.	1. *Louis* et *Carloman*, qui régnèrent ensemble; 2. *Giselle*, femme de Robert comte de Troyes; 3. *Adélaïde*, femme de Ranulphe, comte de Poitiers, duc de Guyenne.
	Adélaïde, Alix ou Judith, dont on ignore la naissance.	*Charles-le-Simple.*
Louis III Carloman. 879.		
Charles-le-Gros. 884	**N.....**, fille du comte Erkanger, mariée en 862, morte en 874.	
	Richarde, princesse d'Écosse, mariée vers 875, répudiée par soupçon d'infidélité. Il n'est résulté de ce mariage aucun enfant. On donne à Charles un fils nommé *Bernard*, d'une mère anonyme.	

ROIS.	REINES. Leur origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Eudes. 888.	**Théoderade.**	1. *Arnoul,* lequel prit le titre de roi d'Aquitaine, après la mort de son père, auquel il survécut peu de jours; 2. *Oda,* mariée dit-on, à Zuintibold, roi de Lorraine, fils d'Arnould.
Charles IV, le Simple. 898.	**N......,**	*Giselle,* mariée à Roblon Ier (912) duc de Normandie.
	Frédérune.	1. *Ermentrude;* 2. *Frédérune;* 3. *Hilledegarde;* 4. *Rotrude,* dont on ignore le sort.
	Odgive ou **Ogive**, fille d'Édouard le vieux roi d'Angleterre.	Cette reine eut de Charles un fils *Louis IV.*
Robert.	**Béatrix,** fille d'Herbert, comte de Vermandois	1. *Hugues-le-Grand;* 2. *Emme,* femme de Raoul ou Rodolphe.
Raoul. 923.	**Emme,** fille de Robert.	Une fille morte en 934.
Louis IV, d'Outremer. 936.	**Gerberge**, fille de Henri Ier, dit l'Oiseleur, et veuve de Gilbert, duc de Lorraine : Cette veuve épousa Louis en 940; elle était sœur d'Adélaïde, femme de Hugues-le-Grand. Gerberge mourut après 968.	1. *Lothaire,* qui succède à son père; 2. *Carloman,* donné en ôtage pour la liberté de son père, pris par les Normands en 945; il meurt à Rouen; 3 *Louis,* né en 947 et mort en 954; 4. *Charles,* né en 953 mort en 992, à Orléans; 5. *Henri,* mort au berceau; 6. *Gerberge*, femme d'Albert, comte de Vermandois; 7. *Mathilde,* femme de Conrad, roi d'Arles; 8. *Alberade*, femme de Renaud, comte de Couci.
Lothaire. 954.	**Emme,** fille de Lothaire II, roi d'Italie.	*Louis V.*
Louis V. 986.	**Blandine**, fille de Rothbaud Ier, comte d'Arles.	

FIN DE LA RACE CARLOVINGIENNE QUI RÉGNA 235 ANS.

RACE NATIONALE

CAPÉTIENS.

BRANCHE DIRECTE.

ADÉLAÏDE

Femme de Hugues-Capet.

—

Origine de cette princesse. — Son mariage avec Hugues Capet. — Sa mort.

L'origine de cette princesse n'est pas positivement connue : quelques historiens la croient italienne ; d'autres, et c'est le plus grand nombre, la disent fille du comte de Poitou, Guillaume III, surnommé Tête d'Étoupes.

Adélaïde est la tige maternelle des rois de la maison régnante, comme mère de *Robert* qui succéda à son père Hugues Capet. Elle donna aussi le jour à trois filles.

L'histoire ne fait pas mention de l'époque de sa mort.

BERTHE

Femme de Robert.

—

Son mariage avec Robert. — Son excommunication. — Sa séparation d'avec son époux. — Son voyage en Italie. — Son entrevue avec Robert. — Leurs communes tentatives auprès de la cour de Rome. — Sa mort.

Cette princesse était fille de Conrad Ier, et de Mathilde de France, petite-fille de Louis d'Outre-mer et de Gerberge de Saxe. Elle était donc cousine issue germaine de Robert, puisque ce prince était petit-fils de Hugues-le-Grand qui avait épousé Edwige, sœur de Gerberge.

Outre cette parenté, Robert, avait contracté une alliance spirituelle avec Berthe, ayant tenu sur les fonts baptismaux un des enfants de cette princesse, et d'Eudes, comte de Blois, son premier mari. Ces raisons étaient à cette époque des motifs de rupture ou de répudiation ; aussi cette union, qui aurait pu faire le bonheur des deux époux, devint-elle pour eux une cause de chagrins, et pour l'état, une source de malheurs et de scandales.

Pour la première fois on vit le royaume en interdit. Cette décision hardie du pape *Grégoire V* prouvait assez l'influence qu'exerçait le clergé, et la soumission du peuple qui respectait aveuglément toutes les décisions du chef de



p. 194.

l'Église, lors même qu'elles étaient injustes. Si Robert se fût adressé au pape pour obtenir la dispense dont il avait besoin, il est présumable qu'il la lui aurait accordée sans opposition; mais l'ayant demandée aux évêques du royaume qui avaient le droit d'accorder ces dispenses, sans l'intermédiaire de la cour de Rome, ce manque de déférence lui attira le ressentiment du fier Grégoire. Ce pontif orgueilleux, voulant étendre sa puissance, excommunia celui dont le seul tort était de n'avoir point flatté son ambition. *Abbon*, abbé de Fleury, homme assez estimé, mais scrupuleux, ou mécontent, excitait encore le pape à la sévérité par un entêtement irraisonnable, car seul, il s'était déclaré contre tous les prélats assemblés, et dans son zèle aveugle s'était adressé à la cour de Rome pour faire casser le mariage de Robert.

Robert et Berthe surent braver d'abord une excommunication injuste : mais telle était la superstition des peuples que les ordres de Grégoire furent regardés comme sacrés. L'infortuné couple put à peine conserver, pour le servir, quelques domestiques que la seule pitié lui attacha ; encore donnaient-ils aux chiens ou jetaient-ils au feu, tout ce qu'on desservait de la table du roi; l'horreur qu'inspiraient les excommuniés était si grande que, les croyant impurs, ils brisaient les vases mêmes qui avaient servi à leurs malheureux maitres.

La tendresse du roi pour Berthe le faisait résister à tant d'outrages; mais enfin, craignant une révolte, car le peuple murmurait — il fut forcé de la répudier ; néanmoins elle conserva le titre de reine.

Confiante en la droiture du cœur de son époux, elle ne perdit pas l'espoir de remonter sur le trône, et lorsque

Robert (marié alors avec Constance) fit, en 1016, un voyage en Italie, Berthe l'y rejoignit, et tous deux, après vingt-et-un ans de séparation, firent de communs efforts pour obtenir du pontife la confirmation du mariage ; mais ce fut vainement !

Victime de l'ambition des papes, cette infortunée princesse mourut quelques années après, occupée de fondations et d'œuvres pieuses.

Berthe avait eu de Robert un fils, *Eudes de Champagne*, qui devint son premier ministre. Il jouissait d'un crédit très étendu, et la faveur constante dont l'entoura son père, est une preuve sensible de l'affection qu'il avait gardée à l'infortunée Berthe.



CONSTANCE D'ARLES

Deuxième Femme de Robert.

Son mariage avec Robert. — Son caractère. — Ses crimes. — Sa préférence pour l'un de ses fils. — Troubles qu'elle occasionne.— Fondation du monastère de Poissy. — Sa mort.

Constance, qu'à cause de la blancheur de son teint on nomme aussi *Blanche*, était fille de Guillaume V, comte d'Arles. Elle épousa Robert peu de temps après sa séparation forcée d'avec Berthe, en 998.

La beauté de Constance était remarquable; mais malheureusement son caractère était loin d'avoir la même perfection. Fière, impérieuse, aimant à dominer, ses caprices étaient le mobile de ses actions : aussi leur sacrifiait-elle sans scrupule et la raison et l'équité !...

A son avènement au trône, la cour changea de face, le luxe prit la place de la simplicité aimable qui y régnait, et les mœurs s'altérèrent. Nous devons cependant à cette reine les premiers troubadours. Pour plaire à Robert qui aimait la poésie, elle en avait amené avec elle de la Provence; mais ce léger avantage ne peut compenser les troubles qu'elle excita dans le pays et parmi les siens.

Robert fut obligé de combattre l'esprit dominateur de sa compagne. Constance voulait avoir connaissance de toutes

les affaires, et si le roi accordait une grâce, sans qu'elle y eût participé, il avait soin de dire : « Faites en sorte que Constance n'en sache rien. »

Hugues de Beauvais, qu'on croit le premier comte de ce nom, et ministre de Robert, était aussi son ami, son confident. Constance, jalouse de sa faveur, et craignant d'ailleurs qu'il ne soutînt son époux pour s'opposer à ses volontés, fit assassiner ce seigneur aux yeux mêmes de Robert.

La cruauté est fille de la superstition, et Constance en donna une preuve. Etienne, son confesseur, ayant été accusé d'hérésie, fut condamné à être brûlé vif avec dix autres hérétiques. La reine assista au supplice de ces malheureux, les accabla d'injures, et, s'avançant vers son confesseur, elle lui creva un œil avec sa baguette d'ivoire.

Constance avait eu de Robert quatre fils : Hugues, Henri, Robert et Eudes. Hugues fut sacré en 1017, du vivant de son père ; mais il éprouva tant d'affronts de la part de sa mère, qui n'aimait que Robert, son troisième fils, qu'il quitta la cour, vivant plutôt en aventurier qu'en prince héritier du trône. Hugues, d'un caractère doux et loyal, mourut en 1026, regretté de tous les Français.

Alors Constance tourmenta Henri, successeur des droits de son frère. Elle s'efforça même de détruire les prérogatives du droit d'aînesse pour la succession à la couronne, afin de favoriser Robert; mais ce dernier, naturellement pacifique, seconda peu les efforts de la reine; cependant les deux princes en vinrent aux mains. Henri marcha contre son frère; mais le respect filial lui fit bientôt poser les

armes. Cependant la mort du roi, arrivée en 1031, et sa déclaration qui nommait Henri son successeur, ne purent mettre un frein à l'ambition de Constance ni à ses projets! elle s'empara de Soissons, de Sens et d'autres places. Henri, sans doute, eût succombé, si Robert avait suivi les intentions de sa mère, mais il renonça aux avantages qu'elle lui avait ménagés, et se contenta du duché de Bourgogne que son père lui avait destiné. Il est le chef de la première maison de Bourgogne.

Constance mourut en 1032, à *Melun*. Sa maladie pro vint en grande partie du chagrin de n'avoir pu réussir. On l'inhuma à Saint-Denis, près de Robert, qu'elle avait, pendant sa vie, abreuvé de peines et de regrets.

Constance fonda le monastère de *Poissy*. Outre les quatre princes qu'elle eut de Robert, elle donna naissance à deux filles, Adélaïde et Adèle. La première épousa Renaud, premier comte de Nevèrs, tige de la maison de ce nom, et la seconde, Richard III, duc de Normandie, père de Guillaume-le-Conquérant, et en secondes noces, Baudouin V, comte de Flandres.



AGNÈS OU ANNE DE RUSSIE

Femme de Henri 1er.

Son mariage avec Henri Ier. — Son caractère. — Sa retraite après son veuvage. — Son mariage avec Raoul II, le Grand.— Sa séparation d'avec ce nouvel époux. — Sa mort.

Cette princesse, qu'on croit communément fille du czar *Ladislas,* épousa Henri en 1044. La réputation de beauté qu'avait *Anne* engagea le roi à former cette union, peut-être aussi afin d'éviter toute contestation avec la cour de Rome, n'ayant point à craindre par cette alliance des liens de parenté.

Sensible aux malheurs des infortunés, libérale envers eux, Anne remplissait, autant en chrétienne qu'en reine, les devoirs de la royauté. Ses bonnes qualités la faisaient jouir d'un grand crédit auprès de son époux que lui avait attaché son mérite.

A la mort de Henri (1060), Anne se retira à *Senlis,* dans l'abbaye de Saint-Vincent, qu'elle avait rétablie; mais la retraite lui déplut, et quelques années après elle épousa Raoul II, comte de Crépi en Valois, quoique le divorce de ce seigneur avec sa première femme n'eût point été autorisé. Anne et Raoul, excommuniés, ne lais-

sèrent point de demeurer ensemble jusqu'en 1066, qu'ils se séparèrent d'un commun accord, sans doute.

On ne sait rien de positif sur l'époque de la mort de cette reine ; cependant on présume, d'apres la découverte d'une tombe, qu'elle termina ses jours à l'abbaye de *Villiers*, près de la Ferté-Alais en Gâtinais.

Elle eut trois fils : *Philippe* Ier, *Robert* qui mourut en 1060, et *Hugues-le-Grand*, tige de la seconde branche des comtes de Vermandois.

Henri Ier, avant son mariage avec Anne avait été fiancé à *Mathilde*, fille de Conrad, empereur d'Allemagne, un des plus grands princes qui aient gouverné l'empire depuis Charlemagne.



BERTHE DE HOLLANDE

Femme de Philippe 1er.

Son mariage avec Philippe I. — Son divorce. — Son exil. — Sa mort.

Fille de Florent Ier, comte de Hollande, et de Gertrude de Saxe, *Berthe* épousa Philippe en 1071.

Son caractère, plein de douceur, la fit vivre en bonne intelligence avec son époux pendant vingt ans, et c'est après la continuité d'un lien qu'avait cimenté la naissance de quatre enfants, entre autres de Louis VI (le Gros), que Philippe voulut le dissoudre.... Tout entier aux plaisirs dont il faisait son unique occupation, le roi aurait pu, retiré au fond de son palais, se livrer sans inquiétude à ses goûts dépravés; mais Berthe avait perdu son cœur..., et le prétexte d'une parenté, qui n'avait mis aucun obstacle à leur union, fut celui du divorce. Philippe le sollicita avec d'autant plus d'acharnement qu'il était égaré par la passion naissante que lui avait inspirée l'épouse de Foulques d'Anjou, *Bertrade de Montfort*.

L'infortunée Berthe, victime de l'inconstance du roi, fut reléguée à *Montreuil-sur-Mer*, où elle mourut en 1093 trois ans après la sentence de son divorce, à laquelle elle opposa inutilement tous ses efforts.

Cette reine, abandonnée cruellement par Philippe, vécut à Montreuil dans une sorte d'indigence indigne du rang qu'elle avait occupé. On inhuma même sans la moindre distinction celle à laquelle la France est redevable d'un de ses meilleurs rois.

Berthe eut quatre enfants : *Louis VI*, dit le Gros ; *Henri*, mort jeune ; *Constance*, mariée à Hugues, comte de Troyes, puis à Bohémond I, prince d'Antioche.



BERTRADE DE MONTFORT

Deuxième Femme de Philippe 1er.

—

Quoiqu'il devienne inutile de parler de Bertrade, deuxième femme de Philippe Ier, puisque ce n'est point d'elle que naquit l'héritier du trône, nous la citerons néanmoins, tant pour rétablir l'erreur dans laquelle on est communément de ne la considérer que liée illégitimement avec le roi, que pour donner en même temps une idée des troubles scandaleux qu'excitait, à cette époque, l'esprit de scrupule pour cause de parenté, scrupule qui, comme il a été dit déjà, n'était souvent qu'un prétexte pour légitimer de honteuses passions, ou permettre un abandon coupable !

Son mariage avec Foulques d'Anjou. — Caractère de Bertrade. — Son mariage avec Philippe I. — Opposition d'Yves de Chartres. — Preuves de la légitimité de l'union de Bertrade avec Philippe. — Retraite courageuse de cette princesse.— Sa mort.

Bertrade de Montfort, fille de Simon, premier seigneur de Montfort, et d'Agnès d'Évreux, descendait, par sa mère, de Roger de Thoëni, l'un des plus grands seigneurs de la Normandie.

Mariée d'abord à *Foulques d'Anjou*, dit le Rechin ou Querelleur, Bertrade languissait dans des liens que l'in-

térêt seul avait formés; et quoiqu'ils l'eussent rendue mère d'un fils qui, plus tard, hérita du comté d'Anjou, elle ne laissa pas de chercher à les rompre. Tout réclamait contre cette union disproportionnée, car le comte d'Anjou, non-seulement avait vieilli dans la débauche, et était accablé des infirmités qui en sont la suite, mais il avait été marié trois fois, sans que le divorce, qui le séparait de sa dernière femme encore existante, eût été prononcé. Bertrade chercha donc à s'affranchir d'un joug qu'elle supportait depuis deux ans.

Belle, remplie d'esprit, d'enjouement et d'amabilité, Bertrade était une de ces personnes heureuses qui savent régner sur les cœurs sans faire sentir leur empire. Ces avantages étaient trop marqués pour qu'elle les ignorât. Dégoûtée d'un hymen forcé, peut-être flattée d'attirer les regards d'un roi de France, et désirant en secret le fixer, Bertrade fit tous ses efforts pour s'attacher Philippe, que peut-être déjà l'indifférence éloignait de Berthe... Bientôt la passion l'emporta... Foulques fut abandonné, et Berthe sacrifiée !

Nous avons vu la dissolution du premier mariage de Philippe : celui qu'il contracta avec Bertrade lui suscita bien des tourments.

Yves, évêque de Chartres, fut le seul de tous les prélats de France qui s'opposa à cette union ; son opposition fut poursuivie avec un acharnement que la passion seule pouvait guider. C'est par ses instigaitons que, pendant douze ans, la France fut troublée par ses querelles avec Rome. Philippe excommunié, absous ensuite en se séparant de Bertrade, excommunié de nouveau dès qu'il se réunissait à elle, enfin gardant en paix celle pour laquelle

il avait supporté tant de persécutions, telle est l'histoire de ces douze années.

Yves, qui était peut-être l'instrument dont se servait la cour de Rome pour porter atteinte aux libertés de l'Église gallicane, après avoir pendant si longtemps soutenu le pape Urbain II contre Philippe, finit enfin par engager Pascal II, son successeur, à s'accorder avec le roi. Cette concession de la part de l'évêque de Chartres ne provient que de la perte d'un crédit qui avait disparu avec Urbain II.

Philippe laissa le soin de gouverner à Guy de Rochefort, son favori : mais c'est moins son amour pour Bertrade qui l'y engagea que son caractère indolent, qui le portait à ses plaisirs au détriment de sa gloire.

On ne peut douter de la légitimité du mariage de Bertrade avec Philippe, quand l'abbé Suger, qui a écrit le vie de Louis VI, fait appeler Bertrade par ce prince, sa belle-mère, titre que lui donne aussi le pape Calixte II. Les enfants de Bertrade et de Philippe étaient regardés par Suger comme légitimement appelés au trône, si Louis VI n'eût vécu.

A la mort de Philippe (1108), Bertrade, encore dans l'âge de la beauté alla pleurer dans la retraite celui qu'elle avait seul aimé. Elle se rendit à *Hautes-Bruyères*, au diocèse de Chartres dans une maison qu'elle avait fondée, et qui suivait l'ordre nouveau, mais austère, de Fontevrault, dont Robert d'Arbrisselles était fondateur. Elle y prit le voile en 1115, en s'assujétissant à toute l'austérité de l'ordre.

Si Bertrade avait donné quelque scandale à la France, ne lui offrit-elle pas aussi le modèle d'une humilité tou-

chante jointe à beaucoup de patience et de courage? Elle ne vécut que deux ans après son entrée au couvent, étant morte en 1117. Une tombe de marbre noir, fut élevée à sa mémoire, au milieu du chœur de Hautes-Bruyères où elle fut inhumée.

Bertrade avait eu de Foulques, son premier mari, mort en 1107, un fils, Foulques dit le Jeune, comte d'Anjou, roi de Jérusalem, mort en 1142.

Elle eut de Philippe *deux fils* et *une fille* : Philippe, comte de Mantes et seigneur de Montlhéry, Flerus ou Fleury qui épousa l'héritière de Nangis, et une princesse, nommée Cécile, mariée à Tancrède, neveu de Bohémond, puis à Pons de Toulouse, comte de Tripoli.



ADÉLAÏDE OU ALIX DE SAVOIE

Femme de Louis VI.

—

Son mariage avec Louis VI. — Son veuvage. — Son alliance avec le connétable de Montmorency. — Sa retraite. — Sa mort.

Fille de Humbert II, comte de Maurienne ou de Savoie, *Adélaïde* qu'on nomme aussi Alix, épousa Louis VI en 1115, après la séparation de ce prince avec *Luciane de Rochefort*, qui n'avait encore que treize ans à cette époque, et à laquelle, du vivant de son père, il avait seulement été fiancé. L'ambition du comte de Rochefort, déjà premier ministre sous Philippe, fit perdre la couronne à sa fille, qui, plus tard, épousa Guichard, seigneur de Beaujeu, tige de l'illustre maison de ce nom.

Le roi, en écartant les flatteurs, savait faire respecter son autorité; la cour fut tranquille, aucune intrigue ne vint la troubler.

Adélaïde donna le jour à une fille et à sept princes, parmi lesquels se trouvent Louis VII, Robert de *Dreux* et Pierre de *Courtenay;* ces deux derniers princes furent les chefs de ces deux maisons.

Après vingt-deux ans d'une heureuse union, Adélaïde devint veuve, et quelque temps après donna sa main au connétable *Mathieu de Montmorency*, qui lui-même était

veuf. Cette alliance, qui aujourd'hui paraîtrait disproportionnée, ne fit rien perdre alors à Adélaïde de la considération que lui avaient acquise la pureté de ses mœurs et une piété sincère.

De ce second mariage naquit une fille. Adélaïde, après avoir vécu quinze ans avec le connétable, obtint la permission de se retirer à l'abbaye de *Montmartre*, qu'elle avait fondée en 1133. Elle y mourut l'année qui suivit celle de sa retraite, et elle y fut inhumée en 1134.

Adélaïde descendait par les femmes de la maison de Charlemagne; aussi les Français virent-ils avec une extrême joie l'union de cette princesse avec Louis VI, tant le souvenir que laisse un grand prince peut exercer d'empire !



ÉLÉONORE DE GUYENNE

Première femme de Louis VII.

—

Son mariage avec Louis VII. — Son voyage en Palestine. — Sa conduite. — Son divorce. — Son mariage avec Henri, duc de Normandie (plus tard Henri II, roi d'Angleterre). — Ses intrigues. — Son crime. — Sa captivité. — Sa mise en liberté. — Son influence. — Sa cruelle politique. — Sa retraite. — Sa mort.

Eléonore était fille de Guillaume X, duc de Guyenne, comte de Poitou, et d'Eléonore de Châtellerault, belle-sœur de Raoul de Vermandois, prince du sang, dernier de la branche de ce nom. Guillaume déclara héritier de ses biens Louis, fils aîné de Louis VI, roi de France, à condition qu'il épouserait Eléonore, sa fille unique. Ce testament de Guillaume qui donnait à la France deux de ses plus belles provinces, fut porté à Louis VI qui fit aussitôt partir le jeune prince pour Bordeaux, où il épousa Eléonore, en 1137.

Il resta dans l'Aquitaine jusqu'à la mort du roi, qui arriva quelques mois après son mariage avec l'héritière de la Guyenne.

Louis VII vécut en bonne intelligence avec son épouse jusqu'en 1147, époque de leur départ pour la Palestine;



p 110.

où Eléonore suivit le roi. Elle avait pris la croix a *Vezelay* (Bourgogne), dans l'assemblée des Etats, où *saint Bernard*, abbé de Clairvaux, prêcha la croisade avec cette éloquence qui sait entraîner les esprits. Ce voyage servit mal les deux époux.

Raymond de Poitiers, prince d'Antioche et oncle d'Eléonore, reçut le roi et sa compagne avec magnificence; mais ayant en vain sollicité l'appui de Louis VII contre ses ennemis, il subjugua tellement sa nièce qu'elle refusa de suivre le roi, et que Louis se vit obligé d'employer la ruse pour l'arracher de la cour d'Antioche. C'est là, dit-on, qu'Eléonore perdit ce qu'une femme vertueuse aime le plus à posséder, l'estime de son époux !...

En 1150, Louis revint en France, et son premier soin fut de faire les démarches nécessaires pour se séparer d'Éléonore. Le bonheur de son peuple n'était pas étranger à sa résolution, mais en cette circonstance, Louis l'oublia, ou il ne vit pas les suites que cette séparation devait lui faire craindre.

Les torts d'Eléonore, qu'une très grande légèreté avait peut-être aggravés, aigrirent vivement Louis VII; et l'assemblée tenue à *Beaugency* (Orléanais) prononça le divorce (1152). Cette sentence devint la source des guerres cruelles qui déchirèrent la France et l'Angleterre pendant plusieurs siècles !

La plus grande faute de Louis fut, en répudiant Eléonore, de lui rendre une dot qu'il avait légitimement acquise en l'épousant; aussi toute la France murmura-t-elle. Eléonore déposa la couronne, mais en se retirant elle reprit la Guyenne, le Poitou, l'Auvergne, le Limousin, le Périgord, la Saintonge, et deux mois après l'assemblée

de Beaugency, elle porta cette riche dot à *Henri Plantagenet*, duc de Normandie, petit-fils de Henri Ier, roi d'Angleterre.

C'était l'union la plus désavantageuse pour la France, car Henri possédait la Normandie, la Touraine, le Maine et l'Anjou. Ce mariage fut célébré à Poitiers où Eléonore s'était retirée, et Louis VII l'apprit au moment où la mort du brave comte de Vermandois et celle de l'abbé Suger le laissaient livré à lui-même.

Le vertueux *Suger* s'opposa tant qu'il vécut au projet que Louis avait formé en Palestine, de divorcer avec Eléonore. Ce sage ministre, dont le caractère n'a pas été cependant à l'abri de la critique, retarda, du moins jusqu'à sa mort, les malheurs dont il prévoyait que son roi serait victime.

En 1154, la mort d'Etienne ayant mis la couronne sur la tête de Henri, Eléonore passa en Angleterre avec son époux; mais plus âgée que lui, elle eut la douleur de le voir se détacher d'elle. N'écoutant alors que sa jalousie, il n'est rien qu'elle n'entreprît pour la satisfaire en le tourmentant. Aveuglée par cette passion, elle ne craignit point de descendre au crime. Henri aimait la jeune Clifford que sa rare beauté avait fait surnommer Rosemonde. En vain il chercha tous les moyens de la dérober à la haine d'Eléonore... Rosemonde périt sa victime, forcée de boire, devant la reine, le poison qu'elle-même lui offrit, portant la cruauté jusqu'à vouloir repaître ses yeux de la mort de sa rivale... Eléonore cependant ne fut pas satisfaite; elle poussa sa vengeance contre le roi qu'elle ne pouvait fixer, au point d'exciter ses propres enfants à la révolte.

Elle avait eu de Henri, six princes et trois princesses.

En 1170, quatre de ces princes vivaient encore. Henri *le jeune*, ou *au court-mantel*, né en 1155, couronné roi d'Angleterre du vivant de son père, en 1170, avait été accordé à Marguerite de France, fille de Louis VII et de Constance de Castille, sa deuxième femme. Présomptueux, fier, Henri avait les défauts, l'ambition de sa mère. Eléonore cabala pour son fils contre son époux, son roi... Et l'on vit le faible Louis VII servir une haine dont elle était la première cause.

Henri ne connut pas d'abord la main qui l'accablait; mais, dès qu'il en fut assuré, il fit enfermer Eléonore. Sa captivité, qui commença en 1173, ne finit qu'à la mort de Henri II, seize ans après. Eléonore ne pouvant semer de nouveaux troubles pendant sa captivité, les esprits s'apaisèrent, et Henri, naturellement bon, pardonna à ses enfants à la médiation de Louis, auquel les intrigues d'Éléonore avaient fait commettre tant de fautes.

Par le traité de 1174, Richard, second fils de Henri. fut fiancé à Alix de France, fille de Louis et d'Alix de Champagne, sa troisième femme.

Henri au court-mantel étant mort six ans avant son père, Richard, d'abord comte de Poitou, hérita de la couronne d'Angleterre. Son mariage avec Alix fut aussitôt rompu par les instigations d'Eléonore, à laquelle il avait fait rendre la liberté. Alix fut renvoyée en France (où elle épousa Guillaume, comte de Ponthieu), et Richard s'unit à Bérangère, fille de Sanche, roi de Navarre.

La célébration du mariage eut lieu en Sicile, où Eléonore conduisit la princesse ; aussitôt après, Richard mit à la voile pour la Terre-Sainte, emmenant avec lui sa jeune épouse.

Eléonore retourna en Angleterre. Les rênes du gouvernement étaient entre les mains du chancelier Guillaume, évêque d'Éli, homme sans mœurs, sans génie. Jean, frère du roi, profita des désordres qu'une telle régence occasionnait, pour servir son ambition en la colorant d'un faux zèle pour les intérêts de Richard. Cette fois, Eléonore, par sa prudence, dissipa l'orage qui grondait sur la tête de son fils aîné, et hâta même sa mise en liberté, en se rendant, malgré son âge avancé (70 ans), en Allemagne, pour traiter de la rançon du roi d'Angleterre, que Léopold, duc d'Autriche, retenait prisonnier par les ordres injustes de l'empereur Henri VI.

Richard revint dans ses états; mais en guerre contre Philippe-Auguste, il mourut au siége de Chalus, en 1199, sans laisser de postérité. L'ambition d'Eléonore trouva un nouvel aliment, et pour le saisir, elle outragea et la nature et l'humanité.

Le trône devait être occupé par *Arthur*, fils de Geoffroy, troisième fils d'Eléonore; mais comme ce jeune prince avait pour mère *Constance de Bretagne*, princesse d'un esprit solide, Eléonore aima mieux soutenir les projets de son dernier fils, *Jean Sans-Terre*, comte de Mortaing, contre son petit-fils, qu'appuyait le roi de France, Philippe-Auguste.

Jean, que ses vices rendaient odieux, justifia encore par un crime la haine qu'il inspirait. Le jeune prince de Bretagne fut inhumainement assassiné en 1202.

Enfin la France fit un traité de paix avec l'Angleterre, et Blanche de Castille, nièce de Jean, fut accordée à Louis (depuis Louis VIII), fils de Philippe-Auguste. Jean donna au jeune prince le comté d'Evreux. Eléonore fit elle-

même la demande de sa petite-fille à Alphonse VIII, roi de Castille, son gendre, qui avait épousé Eléonore d'Angleterre, sa fille. Ce fut le dernier acte politique d'Eléonore, qui se retira au monastère de *Fontevrault*, enrichi par ses dons; elle y prit le voile, et y mourut en 1204, à l'âge de quatre-vingt-un ans. On l'inhuma, selon son désir, dans l'église des religieuses.

Douée d'une beauté remarquable et de beaucoup d'esprit, Eléonore réunissait tout ce qui peut charmer et le cœur et les yeux; mais cette affabilité qui lui gagnait tous les suffrages n'était qu'une vertu apparente; dominée par l'ambition, en proie à la jalousie, et ne connaissant d'autres règles que ses passions, Eléonore fit non-seulement le malheur de ses deux époux, mais encore celui des deux royaumes.

« De son divorce avec Louis VII, vinrent ces guerres » qui ravagèrent la France pendant trois cents ans. Il » y périt plus de trois millions de Français et presque autant d'Anglais. »

Le roi d'Angleterre, un des princes les plus estimables de son temps, réunissait tout ce qui peut rendre un souverain heureux et puissant; mais le caractère jaloux d'Eléonore vint troubler son repos, lorsque son ambition l'abreuvait du chagrin le plus cuisant... il fallut qu'il combattît ses fils !... Richard, son successeur, lui fesait encore une guerre à outrance, quand la mort vint mettre un terme aux maux qu'avait appelés sur lui la fureur insensée d'une coupable épouse.

Eléonore avait eu de Louis VII deux princesses; de Henri II, trois filles et six princes : Henri, Richard, Geoffroy et Jean, et deux autres, morts jeunes. — Les trois

princesses : Mathilde, Jeanne et Eléonore, femme d'Alphonse VIII, roi de Castille, et mère de Blanche, qui épousa Louis VIII, père de saint Louis.

Comparaison de Bertrade de Montfort et d'Éléonore de Guyenne.

Dreux du Radier fait ainsi le parallèle entre Bertrade, femme de Philippe Ier, et Eléonore de Guyenne.

« Sans être, ni l'une ni l'autre, nées à l'ombre du trône, » elles eurent toutes les deux la naissance la plus illustre, » et pouvaient faire voir des rois dans leurs maisons. La » parenté de Bertrade avec Philippe Ier, et celle d'Éléo- » nore avec Louis-le-Jeune prouvent qu'à moins de porter » la couronne, on ne pouvait être d'un rang plus élevé, » et qu'il n'y a qu'un degré de celui où elles étaient nées » à celui où elles montèrent. La nature fut aussi indul- » gente pour l'une que pour l'autre ; et l'histoire ne donne » pas moins d'éloges à la beauté et à l'esprit de Bertrade, » qu'aux charmes, aux talents acquis et à la politesse » d'Eléonore. Mais, à en juger d'après les faits, qui peu- » vent être aujourd'hui notre seule règle, il y avait plus » de délicatesse, plus d'enjouement, plus d'art dans Ber- » trade ; l'impression qu'elle fesait était plus douce et » plus durable que celle de la beauté d'Eléonore. Un avan- » tage apparent d'Eléonore sur Bertrade est sa postérité. » Elle vit, aussi bien que Catherine de Médicis l'a vu de- » puis elle, trois de ses fils (Henri-le-Jeune, Richard Cœur- » de-Lion et Jean Sans-Terre), élevés sur le trône, et deux » de ses filles (Eléonore et Jeanne), l'une reine de Cas- » tille, et l'autre reine d'Aragon. La postérité de Bertrade » disparut presque avec elle. »

CONSTANCE DE CASTILLE,

Deuxième femme de Louis VII.

Son mariage avec Louis VII. — Sa mort. — Destinée de sa fille.

Cette princesse épousa Louis VII en 1154, trois ans après le divorce de ce prince avec Eléonore. Le mariage eut lieu à *Orléans*, où la nouvelle reine fut couronnée.

Constance était fille d'Alphonse VIII, roi de Castille, et de Bérangère de Barcelone, sa première femme.

Alphonse n'acquiesça à la demande de Louis que par crainte de son ressentiment, peu touché qu'il était de se lier avec un monarque qui protégeait ouvertement Sanche, roi de Navarre, son ennemi déclaré. Cette union fut effectivement plus utile à Sanche qu'à la France, car Louis déclara à son beau-père qu'il voulait qu'on laissât le roi de Navarre en repos.

Constance mourut en couches en 1160, ne laissant au roi qu'une fille, *Marguerite de France*. Ce fut cette princesse qui devint l'épouse d'Henri au court-mantel, fils de Henri II et d'Eléonore de Guyenne, et qui, veuve en secondes noces de Bela II, roi de Hongrie, se retira à Acre, dans la Palestine, où elle mourut en 1196.

Constance fut inhumée à Saint-Denis.

ALIX DE CHAMPAGNE,

Troisième femme de Louis VII.

—

Son mariage avec Louis VII. — Son caractère. — Son veuvage. — Ses prétentions. — Ses démarches. — Sa régence. — Sa mort.

Troisième femme de Louis VII, *Alix* était fille de Thibault IV le Grand, comte de Champagne. C'était une princesse aimable, qui, par son esprit, ses talents et ses grâces, fesait l'ornement de la cour de son père, une des plus magnifiques de ce temps.

Peu après la mort de Constance, Louis, n'ayant pas d'héritier, songea à former encore un nouvel hymen, et comme la maison de Champagne s'était trouvée liée avec l'Angleterre par l'avènement au trône d'Etienne de Blois, Louis voulut contrebalancer, par une alliance, la puissance excessive des rois d'Angleterre en France. Il épousa donc Alix, qui fut couronnée à Paris, et donna en même temps les deux filles, qu'il avait eues d'Eléonore de Guyenne, aux deux frères d'Alix.

La reine fut stérile pendant quatre ans; enfin, en 1165, elle donna le jour à un fils qui fut nommé Dieudonné, car toute la France l'avait désiré : ce fut *Philippe-Auguste*.

Louis n'avait alors que quarante-cinq ans; mais, ac-

cablé de bonne heure par des infirmités, qui ne semblent devoir être que le partage de la vieillesse, il fit couronner son fils en 1179. Ce fut l'archevêque de Reims, Guillaume de Champagne, frère de la reine, qui fit la cérémonie du couronnement.

Alix, qui, depuis plusieurs années, avait eu quelque part au gouvernement, vit avec peine le mariage de son fils avec *Isabelle de Hainault*, nièce de Philippe, comte de Flandres, dont la puissance surpassait encore celle des comtes de Champagne. Par ce mariage, l'Artois fut réuni à la France.

Louis eut la consolation de voir ce mariage avant sa mort, qui arriva en 1180. Alix lui fit élever un tombeau de marbre blanc dans l'abbaye de *Barbeau* (près de Melun), fondée par le roi, et où il avait demandé qu'on l'inhumât.

Philippe n'ayant que quinze ans lors de la mort de son père, Alix réclama la régence; mais Philippe, voulant gouverner par lui-même, s'appuya de la protection du comte de Flandres, son tuteur. Alix, mécontente, appela à son secours Henri II, roi d'Angleterre, grand vassal de la couronne de France, et une réconciliation entre le roi, Alix et ses frères, vint rétablir le calme.

Lorsqu'en 1190 Philippe-Auguste eut formé le projet d'aller en Palestine, il nomma Alix régente du royaume et tutrice du jeune Louis, héritier du trône, les confiant tous deux à la garde du cardinal Guillaume de Champagne.

Alix gouverna avec sagesse, et montra une fermeté digne d'éloges contre les prétentions du pape Alexandre III. Mais Philippe, ayant été atteint, en Palestine, d'une ma-

ladie très dangereuse, revint en France deux ans après son départ.

Alix mourut à Paris en 1206, regrettée universellement. On l'inhuma dans l'abbaye de *Pontigny* (Bourgogne), fondée par son père. On y voyait encore son tombeau avant la révolution.

Outre Philippe-Auguste, Alix eut deux filles: Agnès et Alix, qui, fiancée d'abord à Richard Cœur-de-Lion, épousa Guillaume de Ponthieu.



ISABELLE DE HAINAULT,

Première femme de Philippe-Auguste.

—

Son mariage avec Philippe-Auguste. — Son exil. — Son retour. — Son caractère. — Sa mort.

Isabelle était fille de Baudouin V, comte de Hainault, et de *Marguerite d'Alsace*, sœur de Philippe, comte de Flandres, parrain et gouverneur de Philippe-Auguste. C'est aux soins du comte de Flandres que cette princesse dut la couronne; son mariage avec Philippe-Auguste fut célébré à Bapaume, et le couronnement eut lieu un mois après, le 29 mai 1180, à Saint-Denis. Quoique Philippe eût été couronné, il le fut néanmoins encore avec Isabelle.

L'Artois, donné en dot à Isabelle, devint, dès qu'il passa à la France, l'origine des guerres qui s'élevèrent entre les Français et les Flamands. Peu de temps après son mariage, le roi se brouilla avec le comte de Flandres pour le comté de Vermandois. Cette rupture fut suivie d'une guerre fomentée par les comtes de Champagne; mais les choses se terminèrent en faveur du roi de France, qui ne laissa du Vermandois au comte, que Péronne et Saint-Quentin, pour en jouir de son vivant seulement.

La reine avait beaucoup souffert de cette brouille. Exilée de la cour, elle resta à Senlis pendant deux ans; le roi allait même, par le conseil de sa mère et de ses oncles, commettre la même faute que Louis VII; il était sur le point de se séparer d'Isabelle, lorsque la sage opposition qu'apporta à ce divorce l'archevêque de Senlis, vint enfin l'éclairer; il rappela près de lui Isabelle, et un an après elle donna un prince à la France. Sa naissance causa une joie universelle, et ce ne fut à Paris, où il naquit, que fêtes et réjouissances pendant sept jours (ce fut Louis VIII).

La maison de Flandres descendait de Pépin, roi d'Italie, second fils de Charlemagne. Cette origine augmentait l'estime du peuple pour Isabelle, et exaltait encore le bonheur qu'il éprouvait de voir un rejeton du grand roi.

Isabelle, qui possédait toute l'affection de Philippe-Auguste, lui fut enlevée en 1190. Elle mourut en donnant le jour à deux fils jumeaux. On l'inhuma avec beaucoup de pompe dans le chœur de l'église cathédrale de Paris.

Isabelle, douce et sage, emporta dans la tombe les regrets du roi et ceux de la nation.



INGELBURGE DE DANEMARCK,

Deuxième femme de Philippe-Auguste.

Son mariage avec Philippe-Auguste. — Son exil. — Sa séparation d'avec le roi. — Sa réunion. — Sa mort.

Fille de Valdémar Ier et sœur de Canut IV, roi de Danemarck, Ingelburge épousa Philippe-Auguste deux ans après son veuvage. Ce prince n'avait encore que vingt-six ans. Ingelburge était aussi vertueuse que belle, et, sans qu'on en ait jamais su la raison, il conçut pour elle une antipathie qui se déclara le jour même de son mariage.

Cette union avait été célébrée en 1193, à Amiens, avec une magnificence extraordinaire. Canut, sensible à l'honneur que lui faisait le roi de France, avait promis d'armer en sa faveur une flotte considérable, pour faire une descente en Angleterre; mais l'indifférence du roi pour sa nouvelle épouse changea la face des affaires.

Ingelburge fut éloignée de la cour, et reléguée à l'abbaye de Cisoin, en Flandre, à trois lieues de Lille. Le divorce, demandé par Philippe-Auguste, fut prononcé par l'archevêque de Reims, légat du Saint-Siége; mais ni l'exil, ni le plus complet abandon (car elle était privée du

nécessaire), ne purent fléchir la reine; elle ne donna jamais son consentement.

Canut se plaignit à Célestin III de l'injure faite à sa sœur, et le pape déclara irrégulière et nulle la sentence de séparation prononcée par son légat. Philippe, auquel on donna authentiquement connaissance de cette déclaration, n'en épousa pas moins Agnès de Méranie en 1196. Deux ans après, Innocent III, successeur de Célestin, continua la procédure avec beaucoup de chaleur. Il écrivit donc à Philippe-Auguste, lui ordonnant d'éloigner Agnès et de reprendre Ingelburge.

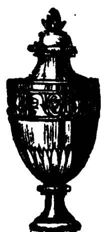
Philippe espérait que les évêques de France, et surtout l'archevêque de Reims, son oncle, qui avait prononcé le divorce, soutiendraient leur ouvrage; mais tous l'abandonnèrent pour embrasser le parti d'Ingelburge.

Le roi n'ayant pas cédé aux instances de la cour de Rome, l'interdit fut jeté sur le royaume. Philippe, pour s'en venger, chassa les évêques de leurs siéges, les chanoines de leurs églises, les curés de leurs paroisses, et fit ensuite enfermer Ingelburge dans le château d'*Étampes*. Cependant, après avoir duré sept mois, l'interdit fut levé, à la sollicitation de Philippe, obligé d'en venir là, le clergé et la noblesse s'étant réunis contre lui.

Ingelburge choisit *Soissons* pour le lieu de l'assemblée. L'affaire était sur le point d'être jugée en faveur de la princesse de Danemarck, quand Philippe, qui s'attendait à ce dénoûment, ne voulant point paraître céder, alla prendre un matin le reine chez elle, et l'emmena; il fit dire au légat qu'il ne se donnât pas la peine d'examiner si le divorce était irrégulier, qu'il reprenait Ingelburge pour sa femme.

Mais si la politique engagea Philippe à reprendre cette princesse, son antipathie marquée l'empêcha de lui donner son cœur ; elle fut traitée avec égards, mais non avec amitié.

Ingelburge survécut à Philippe, et mourut, à l'âge de soixante ans, à *Corbeil*, où elle s'était retirée. Elle fut inhumée au prieuré de Saint-Jean-de-l'Ile, près Corbeil, en 1236.



AGNÈS DE MÉRANIE,

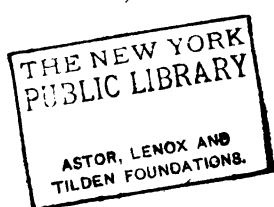
Troisième femme de Philippe-Auguste.

Son mariage avec Philippe-Auguste. — Sa retraite forcée. — Sa mort.

Fille du duc de ce nom, *Agnès de Méranie* épousa *Philippe-Auguste*, en 1196, lors de la séparation de ce monarque avec Ingelburge.

Les démarches du prince danois auprès de la cour de Rome ayant troublé l'hymen de Philippe et d'Agnès, le roi de France employa toute sa politique pour gagner du temps, car les qualités d'Agnès avaient touché son cœur. Mais obligé (en 1201) par l'assemblée de *Soissons*, à reprendre Ingelburge, la triste Agnès fut forcée de renoncer au titre de reine de France, d'épouse de Philippe-Auguste !... Elle s'était retirée à *Senlis*, et la douleur qu'elle éprouva de se voir séparée du roi, la fit mourir la même année, au château de *Poissy*.

Les deux enfants qu'elle avait eus de Philippe-Auguste, *Philippe* et *Marie*, furent néanmoins légitimés par le pape *Innocent III*, puisque son mariage avec le roi avait été contracté sur la foi d'un jugement prononcé par le légat du Saint-Siége, et que d'ailleurs, Philippe-Auguste ayant un fils de sa première épouse, ces enfants ne pouvaient avoir aucune prétention politique.





p. 127

BLANCHE DE CASTILLE,

Femme de Louis VIII.

Son mariage avec Louis VIII. — Son caractère. — Confiance qu'elle inspire au roi.— Son veuvage.— Sa régence.— Ligue des seigneurs contre Blanche. — Fermeté de cette princesse. — Son influence sur Louis IX. — Sa régence en l'absence du roi. — Sa conduite.— Sa mort.— Idée du caractère de Blanche.

Fille d'*Alphonse IX*, roi de Castille, et d'*Eléonore d'Angleterre*, *Blanche* avait été amenée en France par Éléonore de Guyenne, son aïeule. Née à *Burgos* en 1187, cette princesse n'avait pas quinze ans lorsqu'elle fut mariée à l'héritier du trône, Louis, fils de Philippe-Auguste et d'Isabelle de Hainault. Cette alliance fut le lien de la paix entre la France et l'Angleterre. Blanche épousa Louis VIII le 23 mai 1202, et ne fut couronnée à *Reims*, avec son époux, qu'en 1223, à la mort de Philippe-Auguste ; car ce grand roi avait cru sa puissance assez établie pour négliger la précaution qu'avaient prise ses prédécesseurs, de faire sacrer de leur vivant le prince qui devait leur succéder.

Une beauté remarquable était un des moindres avantages de Blanche : son esprit, sa fermeté, sa politique et la sagesse qui guidait ses actions, en ont fait, à juste titre, une reine célèbre. Ces qualités, si rarement réunies, étaient

encore rehaussées par une grande vertu. — Un mérite aussi éclatant ne pouvait échapper aux yeux d'un époux. Aussi Blanche jouit-elle constamment, auprès de Louis, d'un ascendant qui fesait également honneur à tous deux ; mais Louis, après vingt-trois ans d'union, étant parvenu au trône, et ne l'ayant occupé que peu d'années, ne put reconnaître qu'imparfaitement l'éminente capacité de Blanche. Cependant ce qui prouverait qu'il l'avait appréciée, c'est que lors de son expédition contre les Albigeois, il laissa à la reine une espèce de régence, et qu'à sa mort il la nomma de vive voix régente et tutrice de leur fils aîné *Louis IX*, alors âgé de douze ans. Louis VIII, d'un tempérament délicat, mourut à *Montpensier*, en 1226, de la suite des fatigues du siége d'Avignon.

La reine se fit un conseil des seigneurs les plus considérables, afin de s'assurer de leur fidélité. Parmi eux se trouvaient Pierre de Dreux, dit *Mauclerc*, duc de Bretagne, prince ou alors seigneur du sang; *Mathieu de Montmorency*, connétable de France, et le cardinal *Saint-Ange*, légat du pape.

La reine, il est vrai, était régente par la volonté du roi; mais cette volonté n'avait point été authentiquement reconnue. Les évêques, qui s'étaient trouvés à la mort de ce prince, pouvaient seuls attester les droits de Blanche. Elle était étrangère, et la troisième race n'avait point encore offert l'exemple d'une reine régente.

Les grands vassaux ne se firent donc aucun scrupule de faire paraître leur mécontentement, et d'énoncer hautement leurs prétentions.

On vit alors s'établir contre la régente une ligue, d'autant plus dangereuse que, formée par les seigneurs les

plus puissants du royaume, elle ne tarda pas à entraîner la révolte des autres. Un des principaux rebelles fut le comte de Champagne, *Thibault*, qui aimait la reine depuis longtemps sans que cette princesse lui eût donné jamais le moindre encouragement. Il avait espéré, en la voyant veuve et chargée du gouvernement, qu'elle le traiterait plus favorablement; mais, offensé de voir qu'elle ne l'avait pas même appelé à son conseil particulier, il se mit du côté des rebelles. Le comte était pour eux un soutien puissant. Blanche, en politique habile, profita de la passion du comte pour détourner l'orage qui grondait sur sa tête : elle détacha Thibault de la ligue. Ce seigneur, d'un esprit agréable et enjoué, s'était adonné à la poésie avec succès; il est compté au nombre de nos premiers chansonniers.

Son imagination était vive et exaltée; mais son caractère était d'une légèreté reconnue. Flatté de la confiance, touché peut-être des prières de la reine, il l'écouta, et la servit sans paraître cependant détaché de la ligue. Un avis salutaire empêcha que le jeune roi ne fût enlevé par les ligueurs, lorsqu'il se rendait avec sa mère à *Vendôme*, où, pour la troisième fois, les seigneurs révoltés étaient assignés. Les Parisiens, avertis par la régente, formèrent spontanément un corps de troupes considérable, et sauvèrent leur roi du péril.

La fureur des ligueurs se porta toute sur le Champenois; on alla même jusqu'à l'accuser d'avoir empoisonné Louis VIII. Dans cette extrémité, il eut recours à la reine; le jeune roi marcha à son secours.

Le duc de Bretagne, chef de la ligue, appela le roi d'Angleterre en France; mais le courage de Blanche, qui, au

milieu d'un hiver rigoureux, fit le siége de *Bellonne* (Pas-de-Calais), et prit cette place, regardée comme imprenable, sauva la France d'une invasion étrangère. Les Anglais se rembarquèrent ; la ligue s'apaisa ; et *Jean*, un des fils de Blanche, fut accordé avec la fille du duc de Bretagne, la jeune *Isabelle*, qui avait été fiancée à Thibault ; mais le comte, aux sollicitations de Blanche, avait renoncé à cet hymen.

La reine avait des obligations essentielles au comte de Champagne ; mais redoutant son inconstance, elle voulut affaiblir sa puissance, et fit un coup d'éclat en prenant le parti de ses ennemis. Thibault fut donc obligé, pour satisfaire aux prétentions de sa nièce *Alix*, soutenue par la reine, de lui payer quarante mille marcs d'argent (deux millions). Pour subvenir au paiement d'une somme si considérable pour le temps, il vendit au roi les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre, et la vicomté de Châteaudun.

Blanche, qui par sa fermeté avait contenu dans le respect les ennemis du dehors, fit encore un coup de politique aussi heureux que hardi. *Raymond VII*, comte de Toulouse, protecteur de l'hérésie des Albigeois, fut obligé de s'assujétir aux clauses que lui dicta la politique de la reine ; *Jeanne*, fille unique du comte, fut fiancée à Alphonse, un des frères du roi ; et en cas de décès de la future sans enfant, l'héritage du comte devait revenir à la France. Il n'en fut excepté qu'*Avignon* et le *comtat Venaissin*, que le légat romain eut l'adresse, en cette occasion, d'acquérir au Saint-Siége. Abusant de la trop grande confiance dont l'honorait la régente, le cardinal, qui accompagnait Raymond en Languedoc, chercha à y établir

ce tribunal sanguinaire qui, sous le nnom d'inquisition, étendit un voile de mort sur toute la chrétienté!...

Après six années de troubles, le royaume fut enfin tranquille. Blanche mit tous ses soins à élever le jeune roi dans les principes de la vertu, de la piété; elle chercha à lui inspirer le courage qui sait braver les revers et résister à l'orgueil des grands.

La minorité de Louis allait cesser. Blanche songea à donner à son fils une épouse digne de lui, digne du trône; elle jeta les yeux sur *Marguerite de Provence*, princesse accomplie, et dont l'alliance promettait à la France une des plus belles provinces.

Louis prit le timon des affaires; mais si Blanche cessa de gouverner comme régente, elle régna effectivement par son influence. Ses succès lui avaient mérité cette déférence du roi; cependant on doit lui faire un reproche. L'envie de dominer la porta à ne faire accorder à la jeune reine aucun crédit, craignant qu'il ne vînt balancer le sien.... Elle tourmenta Marguerite et Louis, qui à peine avait le loisir de voir sa femme.

Les comtés vendus par le comte de Champagne furent assurés au roi après un démêlé assez vif entre lui et ce seigneur, qui, en 1234, étant monté sur le trône de Navarre, prétendait n'avoir point contracté d'engagement formel. Thibault, s'adonnant toujours à la poésie, fut surnommé le *chansonnier*; et ses productions sont connues sous le nom de Chansons du roi de Navarre.

En 1244, Louis tomba dangereusement malade; c'est alors qu'il fit le vœu d'aller en Palestine : rien ne put changer sa résolution; en vain sa mère lui opposa les remontrances les plus sages; ni ses prières, ni ses larmes

ne purent l'engager à se rétracter. Il laissa la régence à Blanche, qui gouverna en princesse prudente et éclairée. Elle s'opposa à l'empiètement du clergé sur le temporel, et fit admirer sa conduite dans l'affaire de *Chastenaye*. Les habitants de cette paroisse (du diocèse de Paris) ayant refusé de payer les droits accordés aux chanoines du chapitre, furent impitoyablement jetés dans les prisons du chapitre, y manquant du nécessaire.

Loin de se rendre aux remontrances de la régente, les chanoines répondirent qu'ils pouvaient, si bon leur semblait, faire mourir leurs prisonniers, et ils firent enfermer encore les femmes et les enfants de ces malheureux.

Blanche alors se transporta à main-forte aux prisons; ordonna qu'on enfonçât les portes, et donna elle-même le premier coup avec le bâton qu'elle tenait à la main. Bientôt on vit sortir de ces prisons infectes une foule de malheureux qui, se jetant à ses pieds, la supplièrent de les protéger. La régente força le chapitre à affranchir les habitants qui ne payèrent plus qu'une légère redevance en faveur de laquelle les chanoines furent conservés dans leurs biens.

Louis, trompé par la fortune, est victime de son courage; il est fait prisonnier en Égypte, et la rançon de l'armée, élevée à cinq millions, est payée par la régente, dont la sage administration maintint toujours les finances dans un état prospère.

Ce fut pendant la captivité de Louis que les habitants des campagnes, sous le nom de *Pastoureaux*, s'assemblèrent, commandés par un moine qui, disait-il, était appelé par le ciel a délivrer saint Louis. *Blanche* crut d'abord à leur zèle; mais dès que ce ramas d'hommes

sans aveu eut signalé son brigandage, ils furent poursuivis par la régente avec une vigueur digne d'éloges.

La longue absence de saint Louis et la mort de *Robert*, comte d'Artois, un de ses fils tué en Egypte à la bataille de la *Massoure*, accablèrent Blanche d'une vive douleur. Elle mourut à *Melun* le 1er décembre 1252, à l'âge de soixante-cinq ans. Elle fut vivement regrettée et par le peuple et par son fils.

Cinq ou six jours avant sa mort, elle avait pris l'habit de l'ordre de *Citeaux*, à l'abbaye de *Maubuisson* (près Pontoise), qu'elle avait fondée en 1242. C'est là qu'elle fut inhumée (1).

Blanche eut onze enfants de Louis VIII, neuf princes et deux princesses. Cinq moururent avant leur père ; je ne citerai que ceux qui lui survécurent : *saint Louis*, roi de France ; — *Robert*, tige des comtes d'Artois ; — *Jean*, mort jeune ; — *Alphonse*, comte de Poitou, de Provence et d'Auvergne ; — *Charles*, duc d'Anjou et du Maine, et ensuite roi de Naples et de Sicile ; — *Isabelle* qui fonda l'abbaye de Longchamps, près Paris, elle y mourut en 1269, âgée aussi de soixante-cinq ans.

La tendresse de saint Louis pour sa mère semblait une juste récompense de celle que cette princesse lui portait ; elle l'avait elle-même allaité. Un jour qu'après un accès de fièvre assez violent, elle demanda son fils, et

(1) C'était une piété du temps que de s'agréger à un ordre et de se faire inhumer avec l'habit ; on croyait ainsi acquérir des droits à la béatitude éternelle. Cette bizarrerie durait encore vers le milieu du XVIe siècle. On raconte à ce sujet, qu'un vassal qui avait été dépouillé par son seigneur, le voyant à son enterrement revêtu de l'habit de Saint-François s'écria : *Tu as beau te déguiser, Dieu te reconnaîtra bien.*

qu'en lui présentant le sein elle vit le jeune prince refuser, elle s'informa qui l'avait remplacée dans ses fonctions maternelles.

Une jeune dame qui, à l'exemple de la reine, nourrissait aussi son enfant, avoua que c'était elle : Blanche, jalouse de cette douce prérogative d'une mère, mit aussitôt le doigt dans la bouche de son fils, et lui fit rejeter le lait étranger qu'il avait pris.





p 135.

MARGUERITE DE PROVENCE,

Femme de saint Louis.

—

Son mariage avec Louis IX.—Son caractère.—Ses chagrins.—Son voyage en Égypte. — Son courage. — Son retour. — Sa conduite. — Son veuvage. — Sa retraite. — Ses prétentions sur l'héritage de Raymond. — Mérite de cette princesse. — Sa mort.

Fille de *Raymond-Béranger III*, comte de Provence et de Forcalquier, et de *Béatrix de Savoie*, *Marguerite* épousa Louis, par les soins de Blanche, vers la fin de sa régence, et fut unie à ce prince, à *Sens*, en 1234.

Pour faire allusion à son nom et à celui de Marguerite, Louis prit pour devise une bague entrelacée d'une guirlande de lis et de marguerites, et sur le chaton de l'anneau, il fit mettre l'image d'un crucifix, gravée sur un saphir, et accompagnée de ces mots : « *Hors cet annel, pourrions trouver amour !* »

Cette devise fut attachée sur le manteau de Louis le jour de son mariage, et l'agrafe sur laquelle elle était, fut conservée au monastère de *Poissy*.

L'affection constante des deux époux justifia cette devise. A peu près du même âge que Louis, qui alors avait dix-neuf ans, Marguerite réunissait tout ce qui peut

faire le bonheur d'un époux. Spirituelle, aimable, tous ses soins eurent pour but de plaire à celui qu'elle chérissait ; toute sa vie est un exemple touchant de l'entière déférence qu'elle avait pour saint Louis, n'osant même faire l'action la plus louable sans sa participation.

Les mêmes goûts resserraient encore ce mutuel attachement : même piété, même douceur ; car quel prince autre que saint Louis eût supporté sans murmure l'exigence de sa mère ? Les rênes de l'état avaient été remises à saint Louis ; mais confiante en ses succès, mais guidée par un penchant trop vif pour la domination, Blanche régnait effectivement. La sagesse de ses vues, le respect du roi pour elle, pouvaient lui donner cet empire ; mais pour ne point le perdre, elle en abusa. On la vit tourmenter cruellement Marguerite, qui ne pouvait voir son mari qu'en secret, et Louis souvent fut obligé d'employer la ruse pour se rendre auprès de sa compagne, craignant de braver ouvertement les ordres injustes de Blanche à cet égard.

Aussi Marguerite suivit-elle avec empressement saint Louis dans son expédition d'Égypte. Lorsqu'il fut fait prisonnier par les Sarrazins (1250), elle était enceinte. Cette terrible nouvelle lui parvint trois jours avant ses couches. Elle était alors enfermée dans *Damiette* que les infidèles assiégeaient. Faisant appeler un respectable vieillard de quatre-vingts ans, dans lequel elle avait beaucoup de confiance, elle se jeta à ses genoux en le suppliant de lui *octroyer un don*. Le vieillard le lui accorda. « Seigneur chevalier, lui dit la reine, promettez-moi que si la ville est prise par les Sarrasins, vous me couperez la tête, et ne me laisserez pas vivante en leur pouvoir ! » — « Oui, ma-

dame, dit le chevalier, vous serez obéie ; j'y ai déjà pensé, et la résolution en était prise. »

La reine accoucha d'un prince qu'on nomma *Jean*, et auquel elle voulut qu'on donnât le surnom de *Tristan*, à cause des circonstances difficiles au milieu desquelles il recevait le jour. Elle était à peine délivrée, lorsqu'on vint lui dire que les Pisans, les Génois et les habitants de Damiette voulaient abandonner le roi. Envoyant alors chercher les plus déterminés, elle les détourna, à force de prières et de promesses, d'une résolution si funeste au parti des chrétiens ; et leur faisant donner tous les vivres qu'on put trouver, elle sauva peut-être par sa conduite, et le roi, et les débris de l'armée.

Le traité fut conclu avec les Sarrasins, la rançon de l'armée fut réglée ; mais la reddition de Damiette fut la seule rançon du roi, dont les Sarrasins admirèrent le courage, en avouant hautement que Louis était le plus fier chrétien qu'ils eussent jamais connu.

Avant de remettre Damiettre, la reine se retira sur la flotte chrétienne, et fit voile pour *Saint-Jean-d'Acre*, où, six jours après, le roi la rejoignit. Louis ne se laissa point abattre par ce revers, et Marguerite, digne épouse d'un tel prince, le suivit partout avec une rare constance.

Les affaires prenaient une face plus heureuse, Louis se fortifiait dans *Césarée*, quand la nouvelle de la mort de sa mère vint l'arracher de la Palestine. Cette perte lui causa une douleur bien vive ; il pleura sincèrement sa mère, et prit toutes ses mesures pour retourner en France.

La traversée, qui dura trois mois, fut très périlleuse, et Marguerite donna encore, en cette occasion, une plus

haute idée de son courage et de toutes les vertus qui la distinguaient.

Louis débarqua à *Marseille*, le 11 juillet 1254. Il fut reçu avec allégresse, et s'occupa du soin de gouverner son royaume, de donner des lois, et de réformer les mœurs ; la reine le seconda, en se livrant à la piété, et en fondant des monastères.

Lorsque le roi partit pour une nouvelle croisade (en juin 1270), pour éviter sans doute les troubles que les seigneurs pourraient exciter en son absence, il ne remit point les rênes de l'État à Marguerite, mais il les confia à *Mathieu de Vendôme*, abbé de Saint-Denis, et à *Simon de Clermont*, sire de Nesle.

Deux de ses fils l'avaient accompagné, Philippe et Jean, mais à peine était-il arrivé à *Tunis*, que la peste se déclara dans le camp, Louis y mourut le 25 août 1270 ; Tristan périt aussi, et ce fut dans ces tristes circonstances que Philippe hérita du trône.

Marguerite fut très sensible à la mort d'un époux qui l'avait si fidèlement aimée, et au retour de son fils elle se retira au faubourg Saint-Marcel, dans le couvent des religieuses cordelières de *Sainte-Claire*, qu'elle avait fondé à condition que sa fille *Blanche* (née à Jaffa, en 1252), et fondatrice avec elle, en aurait la jouissance pendant sa vie. Un hôpital, situé dans le même faubourg, fut aussi fondé par cette reine.

Quelques années après la mort de Louis, elle s'occupa de ses prétentions sur la Provence, comme fille aînée de Raymond ; mais une de ses sœurs, *Béatrix*, ayant épousé Charles d'Anjou, frère de saint Louis, avait possédé avec son mari les états du comte de Provence, et quoique

Charles fût devenu roi de Sicile et de Naples, il conservait tranquillement ce comté. Le pape *Jean* avait fait tous ses efforts pour perdre Charles ; mais lorsqu'il vit que la Provence pouvait passer à la France, il le soutint et fit faire à Marguerite un traité par lequel il fut arrêté que cette province demeurerait à Charles.

Aux plus aimables vertus Marguerite joignait des qualités rares, qu'avait développées l'excellente éducation qu'elle avait reçue à la cour de Raymond, son père, et si elle ne se mêla point du gouvernement, on peut présumer du moins qu'elle en concevait les obligations, car c'est à ses instances que la France dut la conservation de saint Louis, qu'un zèle excessif porta un instant à vouloir descendre du trône pour embrasser l'état monastique.

Marguerite mourut au couvent de *Sainte-Claire*, le 21 décembre 1295. Elle emporta avec elle les regrets que la perte d'une princesse aussi accomplie avait si justement excités.

Des onze enfants auxquels Marguerite donna le jour, quatre moururent avant saint Louis (trois fils et une fille). Nous ne citerons que *Pierre d'Alençon*, mort à Salerne en 1283, et inhumé aux Cordeliers de Paris ; les deux princes qu'il avait eus de sa femme *Jeanne de Châtillon* étaient morts avant lui ; et *Tristan*, mort de la peste devant Tunis. Ceux qui survécurent à saint Louis sont : 1° *Philippe-le-Hardi*, qui lui succéda ; 2° *Robert* de France (son sixième fils), comte de Clermont en Beauvoisis, tige de la maison de Bourbon, maison déjà célèbre, et de laquelle Robert épousa *Béatrix de Bourbon*, fille de Jean de Bourgogne et d'Agnès de Bourbon ; 3° *Isabelle*, mariée à Thibault II le jeune, roi de Navarre : cette prin-

cesse mourut sans postérité en 1271 ; 4° *Blanche*, morte au couvent de Sainte-Claire en 1320 ; 5° *Marguerite*, femme de Jean Ier, duc de Brabant, morte vers l'an 1271 ; 6° *Agnès*, mariée, en 1279, à Robert II, duc de Bourgogne, et morte en 1327.



ISABELLE D'ARAGON,

Première femme de Philippe-le-Hardi.

Son mariage avec Philippe-le-Hardi. — Son voyage. — Sa mort. — Cortége funèbre.

Isabelle, fille de Jacques Ier, roi d'Aragon, et de Yolande de Hongrie, sa seconde femme, épousa Philippe en 1262. Ce mariage fut célébré à Clermont en Auvergne. Jacques donna à Isabelle les comtés de Carcassonne et de Béziers; et Louis céda en retour son droit de souveraineté sur la Catalogne et le comté de Barcelone.

Lors de l'expédition de Tunis, Isabelle suivit son époux, et supporta courageusement les fatigues du voyage; mais à son retour, elle mourut d'une chute de cheval à Cosenza, en Calabre, n'étant âgée que de vingt-quatre ans. Son corps fut rapporté en France et déposé à Saint-Denis avec ceux de saint Louis, d'*Alphonse*, frère de saint Louis, mort à *Sienne* (1371); d'*Isabelle de Toulouse*, femme d'Alphonse, morte douze jours après lui; de *Jean-Tristan*, frère de Philippe, mort à *Tunis*, et de *Thibault-le-Jeune*, roi de Navarre.

Quel plus lugubre cortége pouvait accompagner l'entrée du nouveau roi dans ses états!

Isabelle avait donné le jour à quatre princes : *Louis*, mort en 1276 ; *Philippe*, qui succéda à son père ; *Charles de Valois*, tige de la maison de ce nom et *Robert*, qui mourut jeune.



MARIE DE BRABANT,

Deuxième femme de Philippe-le-Hardi.

—

Son mariage avec Philippe-le-Hardi.—Son caractère.—Ses occupations.—Sa mésintelligence avec le chambellan Labrosse. — Accusation dirigée contre cette princesse. — Elle en sort victorieuse.—Supplice du favori. — Veuvage de Marie. — Sa retraite. — Sa mort.

Cette princesse était fille de *Henri III*, duc de Brabant, et d'*Alix de Bourgogne*, et sœur de Jean, déjà duc de Brabant. Elle épousa Philippe fort jeune encore, trois ans après la mort d'Isabelle. Le mariage fut célébré à *Vincennes* en 1274; et l'année suivante, la reine fut sacrée à Paris, à la Sainte-Chapelle.

Aux charmes les plus touchants, Marie joignait un esprit délicat et orné. Le père de la jeune reine s'était, comme *Thibault de Champagne*, illustré dans la poésie. Protecteur des poëtes, sa cour était le séjour des Muses; aussi Marie accorda-t-elle une grande considération à tous ceux qui se livraient aux belles-lettres. Elle-même était douée de beaucoup de goût et de talent. Elle aida, de concert avec une dame de qualité, nommée Blanche, son amie, un des meilleurs auteurs de ce temps, *Adenez*, qui fit, entre autres ouvrages, *Ogier le Danois*



et le *Roman de Cléomade*, auxquels Marie et Blanche travaillèrent.

Marie prit un grand empire sur l'esprit de son époux; mais Philippe, d'un caractère faible, d'un génie étroit, se laissa captiver entièrement par un nommé *Labrosse*, né en Touraine, d'abord chirurgien du roi, et ensuite son chambellan et son favori. Pierre Labrosse n'était point un de ces hommes qui cimentent leur crédit par les malheurs publics; mais jaloux de l'empire qu'il exerçait sur l'esprit du roi, il obsédait sans cesse ce prince : rien ne se faisait que par lui. Satisfait de sa faveur, il craignait que la reine ne la lui fît perdre; et de son côté, Marie, lasse de voir le roi ne se conduire que par les avis de son chambellan, ne cachait point la mésintelligence qui régnait entre elle et lui.

Louis, fils aîné du roi et d'Isabelle d'Aragon, meurt : soudain on n'entend plus parler à la cour que de l'empoisonnement du jeune prince; on accuse Marie, qui, dit-on, veut aussi faire périr les autres, pour assurer la succession du trône à ses enfants; et c'est Labrosse qui est l'accusateur!

Le faible Philippe ose employer un moyen qui semble seul le partage d'une ignorance aveugle. Deux fois il envoie auprès d'une béguine ou religieuse de *Nivelle* (en Brabant), qui se mêlait de prédire l'avenir. La première fois elle n'ose parler, car Labrosse était tout-puissant, et un des envoyés de l'évêque de Bayeux était un de ses parents. A la seconde, elle avoua l'innocence de la reine.

Quoi qu'il en soit, Philippe fut enchanté de conserver sans défiance une épouse qu'il aimait. Labrosse perdait sa faveur; mais il tenait encore le roi sous le charme.

Les grands résolurent de profiter de cette occasion pour se débarrasser d'un homme dont les immenses richesses les offusquaient autant que le pouvoir. On l'accusa d'intelligence avec le roi d'Espagne, contre lequel Philippe était en guerre. *Jean*, frère de Marie, et *Robert*, comte d'Artois, cousin du roi, étaient ceux qui détestaient le plus le favori. Labrosse fut arrêté à *Vincennes*, puis enfermé dans la tour de *Janville* en Beauce. Peu de temps après on le ramena à Paris, où il fut condamné par les barons à être pendu au gibet public, et ses biens acquis au roi. Le jugement fut exécuté le jour même de l'arrêt.

Le peuple murmura à la nouvelle de la mort du chambellan, car on ignorait la cause de sa condamnation.

Ce fut ainsi que la reine se vengea du malheureux Labrosse, dont le crime le plus véritable fut de s'être emparé exclusivement de l'esprit du roi.

Ce favori peut être regardé comme la première victime du pouvoir absolu que les rois de la troisième race s'était arrogé depuis Philippe-Auguste.

Marie, maîtresse du cœur de Philippe, jouit de toute l'autorité.

Devenue veuve en 1285, elle vécut longtemps après Philippe, et on ne parla plus d'elle que pour rappeler ses bienfaits et les dons qu'elle répandit dans les maisons religieuses qu'elle aimait. Elle mourut à *Murel*, près de Meulan, le 10 janvier 1321. Elle s'occupa beaucoup, dans cette retraite, de l'éducation de *Jeanne de France*, sa petite-fille, reine de Navarre, mariée à Philippe, comte d'Évreux.

Marie avait eu trois enfants de Philippe : *Louis*, comte d'Évreux, tige de la branche des rois de Navarre; *Mar-*

guerite, femme d'Édouard Ier, roi d'Angleterre, et *Blanche*, femme de Rodophe, duc d'Aûtriche et de Bohême. Tous les trois la précédérent au tombeau.

LECTURE :

POÈME DE MARIE DE BRABANT,

par Ancelot.

FRAGMENT DU POÈME :

MARIE A SES JUGES.

Au beau pays où j'ai reçu le jour,
Un frère m'entourait de son pieux amour;
Il était tout pour moi ! dans les murs de Maline,
Près de lui s'écoula mon enfance orpheline.
Je ne demandais point un sort plus glorieux :
Tout à coup des Français le roi victorieux,
Des combats allumés sur nos tristes rivages,
Souhaita que l'hymen arrêtât les ravages.
Mon frère confia ma jeunesse à sa foi,
Et la paix sur vos bords descendit avec moi.
J'arrivai dans Vincenne heureuse, mais craintive,
Et bientôt je chéris ma patrie adoptive.
J'ai sur ce trône auguste, où Dieu m'a fait asseoir,
Sollicité l'amour et non pas le pouvoir;
J'ai cru me dérober aux fureur de l'envie,
J'ai fait un peu de bien : voilà toute ma vie.



JEANNE DE NAVARRE,

Femme de Philippe-le-Bel.

Séjour de Jeanne à la Cour de France. — Son mariage avec Philippe-le-Bel. — Son caractère. — Erreur dans laquelle on est à son sujet. — Établissements fondés par cette princesse. — Sa mort.

Jeanne était fille de *Henri Ier*, roi de Navarre, comte de Champagne et de Brie, et de *Blanche*, dite aussi Jeanne d'Artois. La mort de son jeune frère *Thibault* la rendit héritière des riches domaines de son père. Elle avait à peine deux ans lorsque son père la fit reconnaître reine de Navarre, malgré l'opposition des états du royaume, qui prétendaient que la Navarre était assujétie à la loi Salique. En mourant, Henri institua Jeanne son héritière universelle, la laissant sous la tutelle de Blanche. Cette tutelle lui fut disputée par Alphonse, roi de Castille, et par Jacques, roi d'Aragon. Ce dernier était soutenu par *Armingol*, évêque de Pampelune, qui s'était mis à la tête du parti. Le conseil de la reine-mère l'engagea donc à se réfugier en France. Philippe-le-Hardi la reçut généreusement, et fit élever la jeune reine avec le plus grand soin.

La valeur française ramena bientôt le calme dans la Navarre, et l'autorité de Jeanne y fut reconnue.

Cette jeune reine n'avait encore que treize ans lorsqu'elle fut mariée à Philippe, depuis *Philippe-le-Bel*, en 1284. Le prince, qui n'en avait que quinze, prit le titre de roi de Navarre, de comte palatin de Champagne, de Brie. Le mariage se fit à *Paris*, et quelques mois après, Philippe parvint au trône. Jeanne, quoique tendrement aimée de son époux, ne prit aucune part au gouvernement, et, malgré sa piété, laissa au roi tout son pouvoir en ne mettant aucun obstacle à sa conduite envers l'ambitieux *Boniface VIII*.

Jeanne était fort belle, d'un maintien noble et agréable, et remplie des meilleures qualités.

C'est par une erreur bien coupable pour la mémoire de cette princesse, qu'on lui attribue une licence de mœurs condamnable, et que les crimes qui, dit-on, se commirent dans la tour de l'hôtel de *Nesle*, lui sont attribués.

La conduite irrégulière de ses trois brus a pu donner naissance à cette méprise.

Jeanne disposa de ses biens en grande reine. Elle bâtit dans la Navarre la ville de *Cares*, appelée Pont-la-Reine ; fonda à *Château-Thierry* un hôpital pour les pauvres, et donna une idée de son goût pour les lettres et de sa bienveillance pour les savants, en fondant, le 25 mars 1304, le *collége de Navarre*, nommé d'abord collége de Champagne, une des premières écoles de l'Europe. Elle assigna à la maison un revenu suffisant pour l'entretien de soixante-dix écoliers pauvres, et l'enrichit d'une bibliothèque précieuse par les manuscrits qu'elle renfermait. Jusqu'à la révolution on voyait, au-dessus du grand por-

tail d'entrée du collége, la statue de Jeanne de Navarre à côté de celle de Philippe le-Bel (1).

Jeanne mourut à *Vincennes*, après la fondation de ce collége, en avril 1305. On l'inhuma dans le chœur de l'église des Cordeliers de Paris : elle n'avait encore que trente-trois ans.

Cette princesse, en vingt années d'une union parfaite avec Philippe-le-Bel, devint mère de sept enfants, quatre princes et trois princesses : *Louis X*, successeur de son père ; *Philippe V* et *Charles IV le Bel*, tous trois morts sans postérité masculine ; et *Robert*, qui mourut à douze ans. Les trois princesses sont : *Blanche*, morte en bas âge ; *Marguerite*, promise à Ferdinand IV, roi de Castille, et morte non mariée ; et *Isabelle*, femme d'Edouard II, roi d'Angleterre. Cette princesse fut la honte de son sexe ; elle se dégrada, et ajouta encore le crime à ses débauches, en détrônant son mari qu'elle fit périr cruellement. Son fils, Édouard III, déchira la France par ses prétentions au trône, après la mort de ses trois oncles.

(1) Ce *Collége de Navarre* devint l'école où étudièrent la plupart des princes du sang, les plus illustres seigneurs du royaume, et les hommes les plus éminents par l'intelligence. Parmi ces écoliers on cite *François I*, *Henri III*, *Henri IV*, *Ramus*, *Richelieu*, *Bossuet*, etc. Mezerai appelle ce collége, l'école de la noblesse française et l'honneur de l'Université.

Sur les ruines du collége de Navarre s'éleva l'École Polytechnique ; les sciences vinrent remplacer les lettres ; ce sol semble destiné aux illustrations de tous genres.

MARGUERITE DE BOURGOGNE,

Femme de Louis X.

Son mariage avec Louis X. — Ses désordres. — Sa prison. — Son supplice et celui des deux frères Philippe et Gauthier d'Aunay. — Mariage de la fille de cette princesse avec Philippe d'Évreux.

Marguerite était fille de *Robert II*, duc de Bourgogne et de Thessalonique, et d'*Agnès de France*, fille de saint Louis. Trop jeune encore lorsqu'elle fut fiancée à *Louis*, fils aîné de Philippe-le Bel, son mariage ne fut célébré qu'en 1305. Elle avait à peine quatorze ans, et son époux quinze.

Belle, d'un esprit vif, mais trop passionné, *Marguerite*, maîtresse de ses actions dans un âge si tendre et au milieu d'une cour dont la licence, depuis saint Louis, augmentait tous les jours, se livra bientôt aux plus honteux désordres. C'était à l'abbaye de *Maubuisson* qu'avec ses deux belles-sœurs, Marguerite oubliait ce qu'elle devait à son époux, à elle-même.

Louis venait de monter sur le trône lorsqu'il fut informé des intrigues de Marguerite. Les princesses furent arrêtées, et on enferma la reine au *Château-Gaillard* près les Andelys, où elle fut étranglée en 1315, âgée de vingt-six ans environ : on l'inhuma à *Vernon*.

Cette aventure scandaleuse donne, par ce châtiment et par celui des deux frères *Philippe* et *Gauthier d'Aunay*, complices de Marguerite et de Blanche, femme de Charles, frère du roi, une idée de la barbarie du temps. Ces deux gentilshommes furent mutilés, écorchés vifs, puis traînés sur un pré nouvellement fauché. Après avoir ainsi deshonoré la majesté royale par ce rafinement de cruauté, on trancha la tête aux coupables.

Cette horrible exécution eut lieu à *Pontoise*. Beaucoup de personnes, accusées d'avoir favorisé les désordres des princesses, furent condamnées à mort.

Marguerite avait donné le jour à une princesse nommée *Jeanne*, en 1311. Elle fut confiée aux soins de son aïeule maternelle, *Agnès de France*, veuve de Robert II, duc de Bourgogne, et mariée en 1327 à Philippe, comte d'Evreux, petit-fils de Philippe-le-Hardi et de Marie de Brabant.

Par ce mariage, elle porta la *Navarre* à son époux. On croit que Marguerite exprima son repentir dans une lettre écrite au roi ; cependant on n'en a pas eu connaissance.



CLÉMENCE DE HONGRIE,

Deuxième femme de Louis X.

Son mariage avec Louis X. — Son veuvage. — Mort de son fils. — Sa retraite.—Sa conduite.—Sa mort.

Clémence épousa *Louis X*, peu de temps après le procès fait à Marguerite. Cette princesse était fille de *Charles-Robert*, dit Martel, roi de Hongrie, et de *Clémence de Hapsbourg*. C'était une des plus belles femmes de son temps. Mais le roi étant mort presque subitement, soit empoisonné, soit par l'imprudence qu'il commit en buvant du vin très frais après s'être exercé à la paume, Clémence ne fut reine qu'un an, et le roi la laissait enceinte.

La régence fut confiée à *Philippe*, comte de Poitiers, frère de Louis X, jusqu'à la délivrance de la reine, qui donna le jour à un fils qu'on nomma *Jean;* mais ce prince ne vécut que huit jours.

Clémence, affectée de la double perte de son époux et de son fils, se retira à l'hôtel du *Temple*, vivant étrangère aux intérêts politiques et distribuant ses revenus aux pauvres. Elle y vécut douze ans, jouissant de l'estime universelle et entourée des égards des rois Philippe V et Charles IV. Elle mourut en 1328, et fut inhumée à Paris, dans l'église des Jacobins. Elle institua héritier de ses biens *Humbert*, dauphin, son neveu.

JEANNE DE BOURGOGNE,

Femme de Philippe-le-Long.

Son mariage avec Philippe V.—Sa captivité.— Son retour auprès du Roi. —Son veuvage.— Sa mort.

Cette princesse, femme de Philippe-le-Long lorsqu'il n'était encore que comte de Poitiers, était fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, et de *Mahaut,* comtesse d'Artois. A peu près de l'âge de Marguerite de Bourgogne, elle épousa Philippe à Corbeil, en 1306.

Nous l'avons vue figurer dans l'affaire scandaleuse de cette reine; mais son époux plus sensé et moins fougueux que Louis X, se contenta de la reléguer à Dourdan. Après une année de détention il lui pardonna, la fit revenir, et vécut avec elle dans une parfaite intelligence.

Philippe mourut en 1322, regretté de ses sujets dont il fesait le bonheur. Doux, bon, instruit, son règne donnait des espérances que sa mort fit évanouir.

Jeanne vécut huit ans après son époux, et mourut à *Roye,* en Picardie. Elle avait eu quatre princesses et un fils; mais ce dernier mourut au berceau. *Jeanne*, une de ses filles, épousa Eudes IV, comte de Bourgogne; *Marguerite*, Louis II, comte de Flandres; *Isabelle,* Gui-

gnes VIII, dauphin Viennois; et *Blanche*, qui prit le voile à *Longchamps*.

Jeanne protégea les savants et fonda le *collége de Bourgogne*.

S'il était vrai que cette princesse eût oublié le pardon généreux d'un époux offensé, en retombant dans les mêmes erreurs, on serait fondé à croire que la veuve de Philippe fut la Jeanne de la tour de Nesle. Mais cette tradition ne doit sans doute sa source qu'aux désordres de la première jeunesse de Jeanne, désordres qu'a pu effacer la tranquille union qui a régné ensuite entre elle et son époux.

Philippe, en prenant le titre de roi de Navarre, n'a point, comme quelques historiens l'en accusent, commis une injustice envers Jeanne de France, fille de Louis X et de Marguerite de Bourgogne, mais bien joui d'un privilége que lui donnaient des conventions solennelles faites entre lui et Eudes IV, comte de Bourgogne, oncle de Jeanne.

La Champagne et la Brie restèrent à la France, moyennant une rente que le roi fit à Jeanne.

Philippe étant mort sans laisser d'héritier mâle, la Navarre fut remise, par Charles IV, comme il en était convenu, à Jeanne et à son époux Philippe d'Évreux.

Le royaume de Navarre resta donc dans la maison d'Évreux.

BLANCHE DE BOURGOGNE,

Première femme de Charles IV.

—

Son mariage avec Charles IV.—Sa captivité.—Son divorce.—Sa retraite. —Sa mort.

Blanche était sœur de *Jeanne*, dont nous venons de parler. Epouse de Charles, alors comte de la Marche elle fut enfermée avec Marguerite au *Château-Gaillard*, près des Andelys. Elle resta prisonnière jusqu'en 1325. Trois ans avant, Charles avait fait casser son mariage avec elle, sous prétexte de parenté, et cependant elle ne recouvra pas sa liberté; mais ayant obtenu la permission de prendre le voile, elle se retira à l'abbaye de *Maubuisson*, où elle acheva d'expier, par une austère pénitence, les fautes de sa vie. Elle y mourut en 1326, et y fut inhumée.

Blanche avait eu de Charles-le-Bel deux enfants, un fils et une fille : ils moururent avant elle.

D'une beauté parfaite et d'une extrême jeunesse, *Blanche* aussi est accusée d'être cette reine dont la cruauté allait jusqu'à faire jeter, de la tour de *Nesle* dans la Seine, ceux qu'elle rendait victimes de ses honteux désordres. Cependant rien ne le peut prouver. Il faut donc s'en référer à ce qui a été dit déjà, et croire que cette horrible accusation, due à la conduite coupable des trois princesses, ne peut être en particulier applicable à aucune d'entre elles.

MARIE DE LUXEMBOURG,

Deuxième femme de Charles IV.

Son mariage avec Charles IV.—Son voyage.—Sa mort.

Fille aînée de *Henri VII*, empereur, comte de Luxembourg, et de *Marguerite de Brabant*, cette princesse qui avait aussi pour frère Jean, roi de Bohême, épousa Charles IV (en 1322) après sa séparation d'avec Blanche de Bourgogne. Elevée chez les religieuses de l'ordre de Saint-Dominique, elle en avait porté l'habit.

Cette princesse mourut après deux ans de mariage, à *Issoudun*, en se rendant à Montargis, où nos rois avaient alors un palais, qui fut, plus tard, rebâti par Charles V. Marie tomba de son chariot, et comme elle était enceinte, elle se blessa dangereusement, et mourut en donnant le jour à un fils qui ne lui survécut pas.

Marie, douce et sage, n'avait encore que dix-huit ans. On l'inhuma avec son enfant dans l'église des religieuses de Saint-Dominique de Montargis



JEANNE D'ÉVREUX,

Troisième femme de Charles IV.

Son mariage avec Charles IV. — Son veuvage. — Naissance d'une fille posthume. — La couronne passe aux Valois. — Conduite de Jeanne d'Évreux. — Sa mort.

Jeanne était cousine-germaine de Charles IV, puisqu'elle était fille de *Louis*, comte d'Evreux, fils de Philippe-le-Hardi et de *Marie de Brabant*, sa deuxième femme, et ainsi que lui, descendait de Philippe-le-Bel, fils de Philippe-le Hardi et d'Isabelle d'Aragon, sa première femme.

Le pape *Jean XXII*, accorda la dispense demandée, et le roi épousa Jeanne, en 1325.

Charles IV n'avait encore que trente-un ans, et outre le désir d'avoir un héritier, son mariage avec Jeanne lui donnait des droits au royaume de Navarre, passé, comme nous l'avons vu, dans la maison d'Évreux.

Mais, comme ses frères Charles mourut sans laisser un successeur au trône. La reine était enceinte, et la régence fut donnée à Philippe, fils aîné de Charles, comte de Valois, premier prince du sang, comme elle l'avait été à Philippe V après la mort de Louis X.

Deux mois après, la reine ayant donné le jour à un

fille, Philippe fut proclamé sous le nom de Philippe VI, d'après l'antique loi Salique, loi fondamentale du royaume qui ne permet pas qu'il tombe de *lance en guenouille*.

La reine se retira sur les terres qui lui furent assignées pour douaire, et mourut à *Brie-Comte-Robert*, en 1360, sous le règne de Jean II. La prudence et la sagesse de sa conduite lui méritèrent l'estime des princes successeurs de son époux, qui se plurent à lui rendre hommage. Jeanne fut inhumée à *Saint-Denis*, à côté de Charles IV.

Cette princesse avait donné le jour à trois filles, dont deux moururent jeunes. La troisième (posthume), *Blanche*, née le 1er avril 1328, fut mariée, en 1345, à Philippe, duc d'Orléans, fils puîné de Philippe de Valois.

Jeanne avait doté les *Chartreux* de Paris, alors appelés les bons pères de l'hôtel de *Vauvert*, d'une chapelle et d'une infirmerie; elle les visitait souvent, consolait les malades, et préparait elle-même les remèdes qui leur étaient nécessaires. Elle donna *Yerre*, une de ses terres, pour l'entretien de cette charitable fondation.



TABLEAU CHRONOLOGIQUE,

DES ROIS CAPÉTIENS-DIRECTS,

AVEC LEURS FEMMES ET LEURS ENFANTS.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Hugues-Capet. 987.	**Adelaïde**, fille de Guillaume III, dit *Tête-d'Etoupes*, duc de Guyenne, et comte de Poitou.	1. *Robert-Adwige;* femme de Régnier IV, comte de Hainault, puis de Hugues, comte de Strasbourg; 2. *Giselle*, femme de Hugues Ier, comte de Ponthieu.
Robert. 996.	**Berthe**, fille de Conrad, roi de Bourgogne, veuve d'Eudes, comte de Chartres et de Blois.	
	Constance, seconde fille de Guillaume Taillefer, comte d'Arles, couronnée à Orléans en 1019.	1. *Hugues*, mort avant son père; 2. *Henri Ier;* 3. *Robert*, duc de Bourgogne; 4. *Eudes;* 5. *Adélaïde*, femme de Renaud Ier, comte de Nevers; 6. *Adèle*, mariée d'abord à Richard III, duc de Normandie, puis ensuite à Beaudouin, comte de Flandre.
Henri Ier. 1031.	**Mathilde**, fille de Conrad-le-Salique; elle mourut avant son mariage.	
	Anne, fille de Jaroslaw, duc de Russie.	1. *Philippe*, son successeur; 2. *Robert*, mort en 1060; 3. *Hugues*, qui épousa Adélaïde, fille du comte Hébert et fut par ce mariage comte de Vermandois.
Philippe Ier. 1060.	**Berthe**, belle-fille de Robert-le-Frison, comte de Hollande, née d'un premier mariage de Gertrude avec Florent I.	1. *Louis VI*, dit le Gros, 2. *Henri*, mort jeune; 3. *Charles;* 4. *Constance*, mariée à Hugues, comte de Troyes, puis à Bohémond Ier, prince d'Antioche.
Louis VI. 1108.	**Adelaïde**, fille de Humbert, comte de Maurienne et de Savoie.	1. *Philippe*, qui mourut six ans avant son père; 2. *Louis-le-Jeune;* 3. *Hugues*, mort jeune; 4. *Robert*, tige de la maison de Dreux; 5. *Philippe*, archidiacre de l'église de Paris; 6. *Pierre*, qui épousa Isabelle, fille et héritière de Courtenay; 7. *Constance*, mariée à Eustache de Blois, roi d'Angleterre.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Louis VII. 1137.	**Eléonore,** duchesse de Guyenne et comtesse de Poitou, fille et héritière de Guillaume X, duc d'Aquitaine.	1. *Marie,* qui épousa Henri Ier, comte de Champagne, morte en 1198, à l'âge de 60 ans, de chagrin de la perte de son fils aîné; 2. *Alix;* mariée en 1174, à Thibaut-le-bon, comte de Blois, sénéchal de France; elle existait encore en 1183.
	Constance, fille d'Alphonse VIII, roi de Castille.	1. *Marguerite,* comtesse du Vexin, mariée : 1° au jeune Henri, dit Court-mantel, fils de Henri II, roi d'Angleterre; 2° à Bela III, roi de Hongrie. Elle mourut en 1197.
	Alix, fille de Thibaut, comte de Champagne.	1. *Philippe-Auguste;* 2. *Alix,* fiancée à Richard, roi d'Angleterre.
Philippe II, dit Auguste. 1180.	**Isabelle,** fille de Baudoin, comte de Hainaut.	*Louis VIII.*
	Ingelburge, fille de Waldemar et sœur de Canut, roi d'Angleterre. Philippe la répudia, mais Innocent III le força de la reprendre.	
	Agnès de Méranie, fille du duc de Dalmatie.	1. *Philippe* dit Huxpel, comte de Clermont. en Beauvoisis; 2. *Marie,* fiancée d'abord en 1202 au jeune Arthur, duc de Bretagne, puis mariée : 1° à Philippe, comte de Namur; 2° à Henri Ier, duc de Brabant.
Louis VIII. 1223.	**Blanche de Castille,** fille d'Alphonse IX, roi de Castille; mariée en 1200.	1. *Philippe,* mort jeune; 2. *Saint Louis;* 3. *Robert,* comte d'Artois; 4. *Philippe,* mort jeune; 5. *Jean,* comte d'Anjou et du Maine, mort jeune; 6. *Alphonse,* comte de Poitiers et de Toulouse, mort en 1271; 7. *Philippe,* surnommé le Dagobert, mort jeune; 8. *Etienne,* mort jeune; 9. *Charles,* comte d'Anjou et de Provence, roi de Naples, mort en 1205; 10. *Une fille* morte jeune; 11. *Isabelle,* fondatrice du monastère de Longchamp, elle y mourut en 1269.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Louis IX, ou saint Louis. **1226.**	**Marguerite**, fille aînée de Raimond II, comte de Provence ; mariée en 1234, morte en 1295.	1. *Louis*, mort jeune ; 2. *Philippe-le-Hardi ;* 3. *Jean*, dit Tristan, né à Damiette en 1250, mort à Tunis en 1270 ; 4. *Pierre* comte d'Alençon, mort sans postérité en 1283 ; 5. *Robert*, comte de Clermont, en Beauvoisis ; 6. *Jean*, mort jeune ; 7. *Blanche*, morte en 1243 ; 8. *Isabelle*, mariée à Thibaut le jeune, roi de Navarre, le 6 avril 1255 ; 9. *Blanche*, née en 1252, à Joppé en Palestine, mariée à La Cerda, fils d'Alphonse X ; *Marguerite*, femme de Jean Ier, duc de Brabant en 1268 ; 11. *Agnès*, mariée en 1279, à Robert II, duc de Bourgogne, morte en 1327.
Philippe III, dit le Hardi. **1270.**	**Isabelle**, fille de Jacques I, roi d'Aragon, morte à Cosenza, en Calabre, à 24 ans.	1. *Louis*, mort empoisonné ; 2. *Philippe-le-Bel ;* 3. *Charles*, comte de Valois et d'Alençon, par qui la race des Valois monta sur le trône ; 4. *Robert*, mort en bas-âge.
	Marie de Brabant, fille de Henri III, duc de Brabant ; mourut le 13 janvier 1321.	1. *Louis*, comte d'Évreux ; 2. *Marguerite*, mariée à Édouard Ier, roi d'Angleterre ; 3. *Blanche*, mariée à Rodolphe, duc d'Autriche, fils aîné de l'empereur Albert I ; elle mourut en 130[illegible].
Philippe IV, Le-Bel. **1285.**	**Jeanne**, fille du comte Henri I, roi de Navarre, comte de Champagne et de Brie.	1. *Louis-le-Hutin ;* 2. *Philippe-le Long ;* 3. *Charles-le-Bel ;* 4. *Robert*, mort jeune ; 5. *Marguerite ;* 6. *Isabelle*, mariée à Édouard II, roi d'Angleterre ; elle mourut 1357 ; 7. *Blanche*, morte jeune.
Louis X, le Hutin. **1314.**	**Marguerite**, fille de Robert II duc de Bourgogne.	1. *Jeanne*, qui fut reine de Navarre.
	Clémence, fille de Charles - Martel, roi de Hongrie ; elle mourut en 1328, du chagrin de la mort de son mari.	1. *Jean*, enfant posthume qui n'a vécu que 4 jours.
Jean Ier. **1316.**		

ROIS.	REINES. Leur origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Philippe V, dit le Long. 1316.	**Jeanne**, fille d'Othon, comte Palatin de Bourgogne et de Mahaut, comtesse d'Artois; mariée en 1306, morte en 1329.	1. *Louis*, mort à sept mois; 2. *Jeanne*, comtesse de Bourgogne et d'Artois, mariée à Eudes IV, duc de Bourgogne; 3. *Marguerite*, femme de Louis, comte de Flandre; 4. *Isabelle*, mariée: 1° à Guignes VIII, dauphin de Viennois, 2° à Jean, baron de Faucigny, en Franche-Comté; 5. *Blanche*, religieuse de Lonchamps en 1327.
Charles IV, dit le Bel. 1322.	**Blanche**, fille d'Othon IV, comte de Bourgogne, se sépara pour cause de parenté de son mari; morte en 1326.	1. *Philippe*, né en 1313, mort jeune; 2. *Jeanne*, morte jeune.
	Marie de Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII; morte à Issoudun.	
	Jeanne, fille de Louis de France, comte d'Evreux.	1. *Jeanne*, qui ne vécut qu'un an; 2. *Marie*, décédée sans alliance; 3. *Blanche*, mariée à Philippe-de-France, duc d'Orléans le 18 janvier 1345, morte le 8 février de la même année.

FIN DE LA BRANCHE DIRECTE QUI RÉGNA 341 ANS.

VALOIS-DIRECTS.

JEANNE DE BOURGOGNE,

Première femme de Philippe VI.

Fêtes du mariage. — Sagesse et bonté de Jeanne.

Cette princesse, sœur de l'infortunée Marguerite, fille de *Robert*, duc de Bourgogne, fut couronnée reine de France en 1328, à *Reims*, au milieu des fêtes les plus splendides; elle transmit à son fils *Jean* ses droits sur la *Bourgogne*, à la mort de *Philippe de Rouvres*, dernier duc de la branche aînée.

Le roi nomma Jeanne régente pendant sa courte absence lorsque commencèrent les guerres si longues et si désastreuses entre la France et l'Angleterre.

Les vertus et la piété de Jeanne brillèrent lors de la *Peste Noire*; elle envoya ses médecins secourir les malades, et les soigna elle-même dans son hôtel.

Cette princesse mourut à Paris, à l'hôtel de Nesles en 1348, et fut inhumée à Saint-Denis auprès de son mari.

Elle laissa cinq princes et une princesse; parmi eux on remarque *Jean*, qui succéda à son père; *Philippe de France*, duc d'Orléans, mort sans enfant; et *Marie*, qui épousa le duc de Brabant.

BLANCHE DE NAVARRE,

Deuxième femme de Philippe VI, née en 1331, reine de France en 1349; veuve en 1350, morte en 1398.

Son mariage. — Mort de Philippe VI. — Retraite de Blanche. — Sa mort.

Après la mort de *Bonne de Luxembourg*, le duc de Normandie, depuis Jean II, voulut se remarier; il jeta les yeux sur *Blanche de Navarre*, princesse d'une beauté rare et d'un esprit vif et éclairé. Elle était déjà accordée à Jean de Castille; mais dès que Philippe VI en eut fait la demande pour son fils, le traité fut rompu avec la Castille, et l'alliance de la France acceptée.

Avant que la princesse arrivât à la cour, Philippe perdit sa femme, et il n'eut pas plutôt vu Blanche, qu'oubliant qu'elle était promise à son fils, il l'épousa à *Brie-Comte-Robert*, le 29 janvier 1349, malgré la distance d'âge qui existait entre eux : Philippe avait cinquante-six ans et Blanche dix-huit.

Le roi mourut l'année suivante, et la reine se retira dans un château à la campagne, où elle passa le reste de sa vie dans les œuvres de piété et de bienfaisance, refusant, malgré sa jeunesse et sa beauté, la recherche de *Pierre de Castille*, et disant aux ambassadeurs castillans que les reines de France ne se remariaient point.

Elle eut une seule fille posthume, appelée comme elle *Blanche*, et morte sans postérité, le 16 septembre 1371.

BONNE DE LUXEMBOURG,

Première femme de Jean II, morte en 1349.

Son mariage. — Sa mort. — Ses enfants

Bonne de Luxembourg, fille de *Jean*, roi de Bohême, épousa, en 1332, à *Melun*, Jean, duc de Normandie ; on déploya une pompe extraordinaire aux noces, où se trouvèrent réunis les rois de Navarre et de Bohême, les ducs de Bourgogne, de Brètagne, de Lorraine et de Brabant. Tous jurèrent de se secourir mutuellement. Ce mariage fut cause de l'animosité d'Édouard III, roi d'Angleterre, qui avait proposé sa sœur avec la Guyenne pour dot.

Bonne n'eut jamais le titre de reine, car elle mourut en 1349, avant que son époux parvînt au trône. On l'inhuma dans l'abbaye de *Maubuisson*, où l'on voit encore sa tombe.

Elle fut mère de quatre princes et de cinq princesses : *Charles V le Sage*, *Louis de France*, tige de la seconde branche d'Anjou-Sicile ; *Jean*, duc de Berry, mort en 1416 ; *Philippe-le-Hardi*, premier duc de Bourgogne de le seconde famille ; *Jeanne*, mariée à Charles-le-Mauvais, roi de Navarre ; *Marie*, mariée au duc de Bar ; *Agnès*, morte en 1349 ; *Marguerite de France*, religieuse à Poissy ; *Isabelle*, mariée à Galéas Visconti, qui donna 6,000 écus d'or à Jean II pour obtenir l'honneur de cette alliance.

JEANNE D'AUVERGNE,

Deuxième femme de Jean II, mariée en 1350, morte en 1361.

—

Son mariage.— Captivité du Roi.— Sa mort.

Seconde femme de Jean II, *Jeanne d'Auvergne* était veuve de Philippe de Bourgogne et mère de *Philippe de Rouvres*, lorsqu'elle épousa ce prince près de *Saint-Germain* ; son couronnement eut lieu quelque temps après, à Reims, et depuis, son règne ne fut qu'un enchaînement de plaisirs ; mais les beaux jours s'écoulèrent rapidement, et la défaite de Poitiers vint jeter en deuil cette cour si gaie.

Pendant la captivité du roi Jean, l'anarchie dans laquelle était plongée la France, ne lui laissa de tout son pouvoir que le titre de reine, car elle aussi était obligée de plier sous les différents partis qui gouvernaient l'état.

Elle fut inhumée à Saint-Denis, et l'on prétend qu'elle eut deux filles mortes enfants.

JEANNE DE BOURBON,

Femme de Charles V, née en 1337, mariée en 1349, morte en 1377.

—

Elle fut bonne mère.— Elle eut neuf enfants.

Jeanne de Bourbon, fille de *Pierre Ier* de Bourbon, naquit à Vincennes, le 3 février 1337. Elle était encore bien jeune lorsqu'elle fut mariée à *Charles V*; ils n'avaient l'un et l'autre que douze ans; néanmoins ils vécurent toujours dans le plus parfait accord. Charles V eut en son épouse une confiance parfaite, et une estime dont elle était digne. Il ne faisait rien sans lui demander avis; mais il n'eut pas lieu de s'en repentir, puisque la mémoire de ce prince est toujours restée chère à la France.

Jeanne de Bourbon eut neuf enfants, trois garçons et six filles. Les princes furent *Charles*, qui succéda à son père; *Louis*, duc d'Orléans, aïeul de Louis XII, et bisaïeul de François Ier; *Jean*, mort au berceau.

Cette reine mourut en couches, le 6 février 1377, à l'âge de quarante ans.

ISABEAU OU ISABELLE DE BAVIÈRE,

Femme de Charles VI.

Son mariage avec Charles VI.—Caractère des deux époux.—Souvenir que l'histoire nous a laissé d'Isabeau.— Coup-d'œil sur l'état du royaume sous la minorité de Charles VI.— Conduite de la reine pendant ce temps orageux. —Assassinat du duc d'Orléans.— Factions des Bourguignons et des Armagnacs. — La reine abandonne le parti des Orléanais et prend celui des Bourguignons. — Guerre entre la France et l'Angleterre. — Assassinat de Jean-sans-Peur. — Traité de Troyes, par lequel Henri V, roi d'Angleterre, est reconnu héritier de la couronne de France. — Isabelle perd successivement tous ses partisans et meurt abandonnée.— Ses principaux enfants.

Isabeau de Bavière, fille d'*Étienne II*, duc de Bavière, épousa Charles VI, le 17 juillet 1385, et les noces se célébrèrent à *Amiens* avec beaucoup de magnificence.

Un mari de dix-sept ans, faible et prodigue, tel était Charles VI, et quoique Isabeau n'eût que quatorze ans, déjà elle ne respirait que le faste et le plaisir.

Cette reine fut une des plus méchantes de celles que nous offrent les annales de notre histoire : elle égala Frédégonde et surpassa Catherine de Médicis.

Tout le monde sait combien fut orageuse la minorité de Charles VI, les malheurs qu'elle produisit, et auxquels la maladie de ce prince vint encore mettre le comble.



p. 108.

La reine s'était liée d'une manière criminelle avec *Louis d'Orléans*, frère du roi. Lorsque ce prince tomba malade, sa personne fut confiée à Isabeau, et son royaume à Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Le duc d'Orléans, irrité de ces dispositions, fit passer dans le cœur de la reine son dépit et sa haine, et ses projets de vengeance.

Peu de temps après, le duc d'Orléans fut assassiné (rue *Barbette*), et le duc de Bourgogne, auteur de cet attentat, se croyait dès lors possesseur irrévocable du pouvoir souverain qui lui avait été confié ; mais il n'était pas possible qu'il jouît paisiblement du fruit de son crime.

Déjà le comte d'*Armagnac*, que la reine avait fait venir à la cour pour soutenir le parti des Orléanais, avait pris les armes contre le duc de Bourgogne. Néanmoins, il détestait Isabeau : créé connétable, il chercha même et parvint à détacher le dauphin du parti de la reine.

Une telle circonstance excita un dépit furieux dans le cœur d'Isabeau, qui, dès lors, jura une haine implacable à son fils et au connétable, et prit ouvertement le parti du duc de Bourgogne. Celui-ci devenu plus fort devint aussi plus terrible ; il ne garda plus de mesures : tous les Armagnacs furent massacrés et les honnêtes gens proscrits.

Au milieu de ces troubles intérieurs, la France avait encore à soutenir une guerre étrangère. Henri V profitait de la guerre civile pour agrandir ses possessions. Il avait déjà gagné la bataille d'*Azincourt*, et s'avançait vers Paris. A son approche, Jean et Isabelle quittent la capitale et se retirent à *Troyes*.

Alors un danger commun porte le dauphin et le duc de Bourgogne à se réconcilier. Ils ont une entrevue à *Montereau*, mais Jean-sans-Peur y est assassiné. Les soupçons

tombent sur le dauphin, et tous les projets de conciliation s'évanouissent.

Cette mort ralluma avec plus de fureur que jamais la haine qui existait entre les *Bourguignons* et les *Armagnacs*. *Philippe-le-Bon*, fils et successeur de Jean-sans-Peur, se réunit à Isabelle pour venger son père. Tous les deux traitent avec les Anglais, et signent, l'an 1420, le fameux traité de *Troyes*, par lequel *Henri V*, roi d'Angleterre, fut reconnu héritier de la couronne de France, à condition qu'il épouserait *Catherine*, fille de Charles VI et d'Isabelle, et que, jusqu'à la mort de Charles VI, Henri V gouvernerait en qualité de régent.

La nouvelle de ce traité fut pour tous les bons Français un motif d'exécrer Isabelle. La haine de ses sujets et le mépris des Anglais mêmes, tel fut le résultat du sacrifice que cette méchante femme fit de tout un peuple aux intérêts de ses passions. — Henri V mourut deux ans après le traité de Troyes; Charles VI mourut la même année. Le duc de Bourgogne se réconcilia avec Charles VII, et Isabelle resta seule avec ses remords. Elle mourut de chagrin, l'an 1435. Son corps fut mis, de son hôtel, dans un petit bateau sur la Seine, et fut ainsi porté à Saint-Denis, sans aucune sorte de pompe, ni de cérémonie.

Cette reine eut douze enfants de Charles VI, entre autres *Charles VII*; *Isabelle*, mariée en premières noces a Richard II, roi d'Angleterre, et en secondes à Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII; et *Catherine*, mariée à Henri V, et depuis la mort de Henri V, à *Owen Tudor*, chevalier du pays de Galles.

Isabelle, la Reine enfantine.

La gentille Isabelle était fille de Charles VI, roi de France, et d'Isabeau de Bavière, cette reine si célèbre par sa méchanceté ; mais qui, à l'époque à laquelle notre récit s'applique, n'était encore réputée que pour sa grande beauté et le luxe admirable de ses costumes.

Froissard nous raconte comment elle fut demandée en mariage par le roi d'Angleterre Richard II :

« Le roi, dit-il, d'après un de ses correspondants, a reçu le conseil de se marier ; mais il cherche en vain une femme accomplie. On lui a parlé des filles et des sœurs du roi de Navarre ; il n'en veut pas entendre parler. Le duc de Glocester a également une fille bonne à marier, et il serait enchanté que son royal neveu la voulût prendre ; mais le roi dit qu'ils sont trop proches parents. Toutes les pensées du roi Richard sont tournées vers la fille aînée du roi de France. On lui a répondu que *la dame* était beaucoup trop jeune, et que, même dans cinq ou six ans, elle n'aurait pas l'âge de se marier.

— Chaque jour, a répondu plaisamment le roi, remédiera à cet inconvénient, et sa jeunesse est une des raisons pour lesquelles je la préfère.

Quelque temps après, l'archevêque de Dublin, Pearl de Ruttanel, à la tête de vingt chevaliers et de quarante écuyers, partirent pour proposer au roi de France un mariage entre Richard et la princesse Isabelle.

Dès que l'ambassade fut arrivée à Paris, Charles VI la fit loger près de la *Croix du Tivoir*. Le monarque demeu-

rait au Louvre, et la reine, avec ses enfants, à l'hôtel Saint-Pol, sur les rives de la Seine. — Afin de payer gracieusement l'attention des chevaliers anglais, on leur permit de voir la reine et la petite princesse qu'ils venaient demander.

Le maréchal anglais s'agenouilla devant l'enfant et lui dit :

— Madame, s'il plaît à Dieu, vous serez notre dame et reine.

A quoi Isabelle répondit sans hésiter et sans obéir à aucune instruction préalable :

— Messire, s'il plaît à Dieu et au seigneur mon père que je sois reine d'Angleterre, je serai enchantée, car il m'a été dit que je serais une bien grande dame.

En achevant ces paroles, la princesse de huit ans leva le maréchal et le conduisit à la reine Isabeau, ébahie de la sagesse de sa fille.

Quand les conditions du mariage furent fixées, le roi Richard d'Angleterre traversa la mer avec une grande suite, et s'arrêta à Calais jusqu'à la signature définitive du traité de paix qui devait précéder son arrivée. Ce fut dans un camp dressé entre Calais et Saint-Omer que les deux souverains se rencontrèrent. Les ducs de Lancastre et de Glocester assistaient le roi de France ; les ducs de Berri et de Bourgogne étaient chevaliers du roi d'Angleterre. Richard et Charles s'accostèrent tête nue, au milieu de huit cents chevaliers, et se retirèrent dans la tente royale de France.

De magnifiques fêtes eurent lieu ; de splendides festins furent donnés ; ils étaient égayés par le duc de Bourbon, l'homme le plus spirituel de l'aristocratie française.

— Monseigneur, roi d'Angleterre, dit le malin gentilhomme, vous devez me faire raison au banquet, car vos vœux sont exaucés. Vous allez voir votre femme.

— Bourbonnais, dit gravement Charles VI, nous souhaiterions que notre fille fût aussi âgée que notre belle cousine de Saint-Pol, dussions-nous donner sa dot, car alors elle aimerait davantage notre fils d'Angleterre.

Ce à quoi le roi d'Angleterre, qui parlait et comprenait parfaitement la langue française, répliqua en s'inclinant :

— Très-honoré beau-père, l'âge de notre épouse nous plaît infiniment, car c'est elle qui, nous réunissant, nous rendra plus forts que tous les rois de la chrétienté.

Après le repas, quand le vin et les épices eurent largement circulé, la jeune fille entra. Charles VI la prit par les mains et la donna à Richard ; elle fut placée dans une magnifique litière, où l'on ne conserva de toutes les dames françaises que madame de Courcy. Les dames anglaises venues pour former sa suite, étaient les dames de Lancastre, d'York, de Glocester et d'Irlande, les dames de Namur, de Poinsings et beaucoup d'autres, qu'Isabelle reçut avec une grande joie.

Son mariage eut lieu le jour de la Toussaint, dans l'église Saint-Nicolas, à Calais ; l'archevêque de Cantorbéry donna la bénédiction nuptiale. »

On cite dans les documents historiques son trousseau. Il y avait parmi les robes un costume de velours rouge parsemé d'oiseaux en or ciselé, perchés sur des branches de perles et d'émeraudes ! Elle avait des diadèmes, des colliers, des bagues pour une valeur de 500,000 couronnes. Les draperies de son alcôve étaient en satin rouge et

bleu, ornés de dessins de bergers et de bergères.

Richard traita la jeune reine avec une bonté toute paternelle. Il la fit loger à Windsor, au milieu des plaines les plus charmantes; elle eut pour surintendante la fille puinée d'Ingelran de Courcy. Là, il venait souvent jouer avec la jeune souveraine, comme s'il eût été lui-même un enfant.

Ce devait être un curieux spectacle que celui offert par un roi, époux d'une fille de huit ans, se faisant enfant pour lui plaire, et jouant avec elle à la poupée dans les heures de loisir que lui laissait sa grandeur. Richard était excellent musicien, et ses talents le rendaient encore plus cher à l'innocente Isabelle.

Le temps, qui amène avec lui ses ravages, obligea Richard de défendre sa couronne contre un audacieux prétendant. Avant de partir, il se rendit à Windsor, chez Isabelle.

— Venez, lui dit-il, entendre la messe.

— Vous me quittez ? dit Isabelle.

— Oui ; mais je vais prier Dieu que ce ne soit pas pour longtemps.

Et le monarque, après avoir chanté de sa voix puissante les louanges du Seigneur, se fit servir la collation du départ. Après quoi il dit à Isabelle :

— Venez, venez, chère épouse, que je vous dise adieu.

— Déjà, monseigneur ? dit l'enfant en pleurs.

Il prit alors la jeune femme dans ses bras, et, la soulevant avec une tendresse toute paternelle, il l'embrassa en disant :

— Au revoir, madame, jusqu'à mon retour.

Et il partit pour l'Irlande.

Cette expédition d'Irlande prend sa place dans l'histoire. Le roi, dénué de tout, vagabond, exposé à tous les dangers, trouva encore le moyen de penser à l'aimable fille qu'il adorait. La lettre suivante du roi est un petit poème de sentiment.

« Ma maîtresse et ma femme,

» Maudit soit l'homme qui nous sépare : je meurs de chagrin à cause de cela. Ma charmante sœur, ma dame, et mon seul désir, depuis qu'on m'a volé du plaisir de vous voir, j'ai tant de chagrin au cœur, que j'en suis presque au désespoir... Hélas ! Isabelle, loyale fille de France, vous devez être ma joie, mon espérance, ma consolation, et la fortune me force d'être privé de vous, et je suis si morose que jour et nuit je suis en danger de mort, ce qui n'a rien d'étonnant; n'ai-je pas perdu, tombant de si haut, ma félicité, mon bonheur, ma compagne. »

Richard, fait prisonnier par Henri le prétendant, perdit sa couronne et fut mis dans la Tour; il demanda en vain sa femme. Cette prière fut rejetée ! On fit courir le bruit qu'il s'était échappé; on habilla un compère de ses habits, afin d'envelopper d'un seul coup de filet tous ses partisans, et la jeune reine, qui adorait son époux, s'y laissa prendre et tomba sans force, quand elle aperçut l'imposteur qui se faisait passer pour Richard II.

Le monarque détrôné gênait Henri devenu roi. Il fut transféré de la Tour au château de Pontefract, et voici comment Fabien raconte sa mort :

Le roi Henri était un jour à table et seul. — « N'aurais-je pas, dit-il, un seul ami qui me délivrera de celui dont *la vie est ma mort, et dont la mort serait ma vie ?* »

Sir Piers d'Exton entendit ces paroles; il quitta la cour,

et escorté de huit cavaliers, il se rendit au château de Pontefract.

— Où est l'écuyer qui sert le roi Richard ? dit sir Piers à son arrivée.

— Me voici, dit le dignitaire.

— Jusqu'à ce jour des ordres ont été donnés pour que la table du captif fût très-maigrement servie.

— Oui, messire.

— Eh bien ! aujourd'hui que le roi ait à manger tant et comme il voudra... car il ne mangera plus longtemps.

Or, le roi Richard voyant qu'on le servait sans réticence, dit : Monsieur l'écuyer, d'où vient ce changement ?

— Ce sont, répondit l'écuyer servant, les ordres nouveaux du roi Henri.

A ces mots, Richard entra dans la plus grande colère, et, saisissant un couteau : — « Le diable confonde Henri de Lancastre, et toi avec lui ! » dit-il en frappant l'écuyer.

Au même instant sir Piers se précipita sur lui avec ses huit hommes armés. Richard lutta et tua quatre d'entre eux ; mais il tomba enfin frappé de vingt blessures.

Ainsi périt Richard dans le château de Pontefract.

La reine Isabelle avait douze ans alors qu'elle fut laissée veuve et sans appui, dans un pays étranger, en guerre avec la France. Longtemps on lui cacha cette mort ; elle l'apprit d'une façon terrible par l'indiscrétion d'une fille de chambre.

— J'ai assisté, disait cette créature, à l'exposition du mort.

— Vraiment, répondit sa compagne.

— Oui, c'était bien beau. Le mort, couvert de somptueux habits, était couché dans une litière en drap noir,

pour que le sang ne parût pas. Il était entouré de quatre chevaliers en grand deuil et suivi d'une foule immense.

— Qui donc? dit la reine.

— Richard de Bourdeaux, l'ancien roi d'Angleterre!

La pauvre enfant à ces mots s'évanouit.

Chose singulière! Isabelle fut, à plusieurs reprises, vivement suppliée d'épouser le fils de Henri, le successeur au trône d'Angleterre. Elle opposa à ces propositions des refus qui honorent son droit caractère. Elle resta si fidèle à la mémoire du défunt, que les bardes anglais lui composèrent plusieurs touchantes ballades devenues populaires.

A cette époque, Charles VI, devenu fou, eut un éclair de raison. Il en profita pour s'enquérir des destinées de sa fille, et il envoya le comte d'Albret à Henri d'Angleterre.

— Je viens, dit l'ambassadeur, pour voir la fille de mon maître.

— Nous ne voulons, répondit l'Anglais, nullement vous empêcher de la voir; mais il vous est interdit de prononcer devant elle le nom du feu roi. Une infraction à cette défense mettrait votre vie en péril.

D'Albret vit la reine captive à Haweringate-Bower; elle était accompagnée des duchesses d'Irlande et de Glocester. Elle parla de la France, qu'elle voulait revoir, de ses parents; mais il ne fut pas dit un mot de Richard. Elle portait toujours son deuil.

— Messieurs, dit Henri aux envoyés qui le quittaient quelques jours après, dites à ceux qui vous envoient que la reine ne souffrira jamais d'aucune injure, qu'elle sera toujours maintenue dans une position digne de son rang et de sa naissance; mais qu'à son âge il est malséant de 'inquiéter par les vicissitudes de ce monde.



A la fin, le conseil privé déclara qu'Isabelle de Valois serait rendue à la France.

Avant son embarquement, elle fut encore sollicitée d'épouser le prince royal.

« Ces refus obstinés, dit Monstrelet, historien consciencieux, étonnèrent dans un enfant sans conseil, sans expérience. »

Sir Thomas Percy, qui l'accompagnait, pleurait à chaudes larmes en la reconduisant. Elle fut rendue par lui au comte de Saint-Pol à Leulenghen, bourg entre Boulogne et Calais, et reçue avec acclamation par le peuple français.

Tant de vertus, unies à tant de jeunesse, enflammèrent le cœur du fils du duc d'Orléans. Le duc lui-même envoya un cartel au roi d'Angleterre, et se posa le défenseur de la veuve de Richard, dépouillée de sa dot et de ses bijoux.

— Je ne connais pas d'exemple, répondit dédaigneusement Henri, qui autorise un roi à se mesurer avec un sujet.

Les fiançailles de la princesse avec le duc d'Angoulême, fils du duc d'Orléans, eurent lieu à Compiègne au milieu des fêtes.

— Pourquoi pleurez-vous? lui dit son fiancé, beaucoup plus jeune qu'elle; regrettez-vous le trône d'Angleterre?

— Non, dit Isabelle.

C'était le roi Richard qu'elle pleurait.

Son beau-père, le duc d'Orléans, ayant été massacré en 1407 par le duc de Bourgogne, dans la rue Barbette, la pauvre reine d'Angleterre, accompagnée de sa belle-mère, Valentine de Milan, se couvrit de crêpes funèbres. Elle ar-

riva sous les murs de Paris dans une charette tendue en deuil, attelée de six chevaux blancs harnachés de noir... Elle traversa ainsi les lieux teints du sang du duc. Les princes du sang venaient à sa rencontre. Cette procession lugubre ameuta le peuple contre Jean de Bourgogne, l'assassin.

Arrivée aux portes de l'hôtel Saint-Pol, Isabelle s'arrêta :

— Le roi, dit-elle, le roi, je veux le roi !

Charles VI, pâle et mourant, apparut.

— Justice ! s'écria la sublime femme.

— De qui ? dit Charles.

— Du duc de Bourgogne, le meurtrier.

A ces mots Charles VI fut atteint d'une crise nerveuse et emporté par ses médecins.

Isabelle de Valois, reine d'Angleterre, mourut au château de Blois dans sa vingt-deuxième année, le 13 septembre 1409, en donnant le jour à un enfant. Son mari, devenu duc d'Orléans, faillit en mourir de chagrin ; mais Dieu, qui avait rappelé à lui cet ange, voulut qu'il vécût, lui le poëte charmant, afin que ses vers, qui ont été transmis par la postérité, comme des chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment, fussent un impérissable monument élevé à sa mémoire.





MARIE D'ANJOU,

Femme de Charles VII.

—

Sa naissance. — Sa douceur envers Charles VII. — Reconnaissance de ce prince. — Sa mort et celle de Marie. — Leur postérité.

Fille de *Louis II*, roi de Sicile, et d'*Yolande d'Aragon*, *Marie* fut fiancée à Charles VII dès l'âge de onze ans, mais le mariage ne fut célébré que l'année de la mort de Charles VI, en 1422.

Belle, douce et pieuse, Marie sut s'attirer l'estime de son époux et la considération de la cour. Jamais d'amers reproches de sa part ne vinrent contrarier Charles VII dans ses plaisirs, elle supporta même avec patience et résignation le crédit de ses favoris et de ses maîtresses.

Le roi reconnut tant de complaisance ; il se montra empressé à la satisfaire dans toutes les occasions, l'accompagna deux fois en Anjou, et y laissa, pour monument de sa libéralité, de magnifiques tapisseries qui décorent l'église d'Angers.

Marie ne survécut que dix-huit mois à son mari ; elle mourut au retour d'un pèlerinage à saint *Jacques de Compostelle*, où l'avait conduite sa piété. Quel que fût le caractère dur et cruel de Louis XI, il sut se ployer aux

leçons de sa mère, et les Français pleurèrent la mort d'une princesse dont l'autorité aurait pu tempérer la sévérité du nouveau roi (1463).

Parmi les douze enfants qu'elle eut, nous distinguerons *Louis XI*, successeur de son père ; et *Yolande de France*, mariée à Amédée IX, duc de Savoie, et mère de Philibert.



MARGUERITE D'ÉCOSSE,

Première femme de Louis XI.

Elle est poursuivie par les Anglais. — Son mariage. — Sa protection aux savants. — Sa mort.

Marguerite était fille de Jacques Ier, roi d'Écosse, et de *Jeanne de Sommerset;* elle épousa à *Tours*, en 1436, le dauphin, depuis Louis XI. Les Anglais s'opposèrent tellement à cette union, que, lors du départ de la princesse pour la France, ils la poursuivirent; mais, attaqués par des vaisseaux espagnols, ils se défendirent, et Marguerite leur échappa et débarqua à *Rochefort*.

Ce mariage, célébré avec une grande pompe, fut loin d'être heureux; les deux époux vécurent toujours séparés, Marguerite à la cour et Louis en expédition ou en exil.

Ce qui fait honneur à la mémoire de cette princesse, c'est la protection qu'elle accorda aux gens de lettres et aux savants; mais ce qui surtout l'a immortalisée, c'est le baiser qu'elle donna à *Alain Chartier* un jour qu'il s'était endormi; elle répondit aux dames de sa suite, étonnées de cette action : « Je n'ai pas embrassé l'homme, mais la » bouche d'où sont sorties tant de jolies choses. »

Elle mourut à *Châlon-sur-Marne*, à l'âge de vingt-six ans, sans postérité. Le caractère de Louis XI, sa conduite envers sa seconde femme n'annoncent pas de grands regrets pour la mort prématurée de sa première épouse (1444).

On donnait à Marguerite d'Écosse le titre de *Madame la Dauphine*.



CHARLOTTE DE SAVOIE,

Deuxième femme de Louis XI.

Sa vie malheureuse. — Naissance de son fils. — Ses enfants.

Charlotte de Savoie, fille puînée de *Louis*, duc de Savoie, et d'*Anne de Chypre*, épousa le dauphin en 1457, malgré la mauvaise intelligence qui régnait entre Charles VII et son fils; ce dernier n'informa même pas la cour de son mariage.

Fils ingrat, frère cruel, perfide allié, Louis fut mauvais époux, et Charlotte ne trouva pas plus de bonheur dans cette union que n'en avait trouvé Marguerite d'Écosse.

Elle n'était pas remarquablement belle, mais elle avait de la grâce dans les manières, de la douceur dans le caractère, et de l'enjouement dans la conversation. Ces qualités ne touchèrent pas le cœur froid de Louis XI; jamais il n'éprouva pour elle de véritable tendresse, et souvent même il la reléguait au château d'*Amboise*, où elle tenait une petite cour, près de laquelle n'aborda jamais l'ennui : la poésie, la musique, la peinture occupèrent ses instants.

Cependant Louis la fesait venir quelquefois à Paris, où

l'accueillaient des fêtes magnifiques ; il lui donna même des marques d'estime lors de la naissance d'un fils.

Le reste de la vie de Charlotte ne fut qu'une longue captivité; la mort du roi la délivra, mais elle ne jouit pas longtemps de sa liberté; elle mourut trois mois après, à Amboise, à l'âge de trente-huit ans. Elle eut six enfants : *Joachim* de France, mort enfant; *Charles VIII*; *François*, duc de Berry, mort à un an; *Louise* de France, morte enfant; *Anne* de France, mariée au sire de Beaujeu; *Jeanne* de France, première femme de Louis XII.

Les enfants illégitimes de Louis XI, sont : *Guyette*, qu'il eut de Phélisse Regnard ; *Jeanne*, mariée à Louis de Bourbon; il eut de Marguerite de Sassenage : *Marie*, mariée à Aymard de Poitiers et grand'mère de Diane de Poitiers; et *Isabeau*, de mère inconnue, mariée à Louis de Saint-Priest.



ANNE DE BEAUJEU,

Régente de 1483 jusqu'en 1485, pendant la minorité de Charles VIII.

—

Régence d'Anne de Beaujeu. — Elle se brouille avec Charles VIII, et s'éloigne entièrement des affaires. — Le roi rend au duc d'Orléans la liberté dont la régente l'avait privé. — Anne est comblée de bienfaits par le duc d'Orléans parvenu au trône.

Anne de Beaujeu, fille de Louis XI, fut régente pendant la minorité de Charles VIII, son frère, et tint les rênes du gouvernement avec beaucoup de prudence et de fermeté.

Mais cette princesse, naturellement impérieuse, fesait trop sentir au jeune prince et ses services et son autorité : il conçut pour elle une antipathie violente, et le premier usage qu'il fit de son pouvoir, lorsqu'il fut devenu majeur, fut de se brouiller avec la régente, et de l'exclure des affaires.

Un des principaux actes qui firent connaître le dépit avec lequel le jeune roi s'était vu trop longtemps sous la dépendance forcée de sa sœur, fut de chercher à l'humilier, en allant lui-même délivrer le duc d'*Orléans*, captif depuis sa défaite à Saint-Aubin-du-Cormier, 1488.

En oubliant les intérêts de l'état pour satisfaire une

vengeance personnelle, Charles s'exposait beaucoup ; néanmoins, le duc d'Orléans ne lui donna jamais depuis aucune occasion de s'en repentir. Lorsque ce dernier fut devenu roi, il combla de bienfaits Anne de Beaujeau pour la récompenser des services qu'elle avait rendus à la France.

Elle mourut en 1522, âgée de 60 ans.



ANNE DE BRETAGNE,

Femme de Charles VIII, née en 1476, morte en 1514.

—

Mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII. — Mort de ce prince. — Anne s'éloigne de la cour.

Anne de Bretagne, fille et héritière du dernier duc de cette province, avait d'abord été mariée par procuration à *Maximilien*, archiduc d'Autriche, dont la fille avait été fiancée à Charles VIII. Malgré toutes ces circonstances, le roi de France conçut le projet de devenir l'époux de la duchesse de Bretagne ; il surmonta toutes les difficultés qui s'opposaient à cette union, et le mariage se célébra l'an 1491.

Elle épousa enfin Charles VIII ; monta sur le trône de France comme malgré elle, rendit la paix aux Bretons ; et recouvra elle-même la tranquillité dont elle n'avait encore jamais joui. Le contrat et la célébration du mariage furent faits à Langeois, en Touraine, le même jour 16 décembre 1491.

Elle vint ensuite avec le roi au Plessis-lès-Tours. Sur la route de Tours à Paris, elle fut reçue avec une magnificence extraordinaire dans toutes les villes par où elle passa. La cérémonie de son sacre se fit à Saint-Denis, le 8 février 1492. « Il la faisait bon voir, dit Saint-Gelais de Montlieu,



p. 188.

» témoin oculaire ; car elle était belle, jeune, et pleine de » si bonne grace, que l'on prenoit plaisir à la regarder. » Elle parut coiffée en cheveux, avec une robe de satin blanc, et fut placée sur une estrade au milieu du chœur de l'église de Saint-Denis ; le duc d'Orléans lui soutenait la couronne au-dessus de sa tête, et auprès d'elle étaient madame la duchesse de Bourbon et quelques autres, ayant *sur leur tête chacune un chapeau de duchesse ou de comtesse*, suivant leur dignité. Le lendemain de son sacre, Anne, reine de France, qui se fesait appeler la reine-duchesse, fit son entrée à Paris, avec une affluence de peuple telle, que depuis la Chapelle, à moitié chemin de Saint-Denis, jusqu'au palais, on pouvait à peine se retourner; et, sans les mesures qu'on avait prises, on n'aurait pas pu passer. La joie des Français fut extrême : jamais ils n'avaient eu de reine qui eût apporté une dot si considérable à la France; il est vrai que celle d'Éléonore de Guyenne l'était encore plus, mais Louis-le-Jeune l'avait laissé échapper; et l'on avait pris toutes les précautions imaginables, pour que la Bretagne ne s'éclipsât pas.

Anne s'était attachée sincèrement à son mari ; et, après sa mort, qui arriva en 1498, elle donna des témoignages extraordinaires de la plus profonde douleur. Elle fut deux jours sans manger, couchée par terre et pleurant sans cesse; voulant porter le deuil en noir, quoique jusqu'alors aucune reine ne l'eût porté qu'en blanc. Devenue étrangère à la France, elle se retira dans sa province. Elle ne la quitta que pour épouser Louis XII.

Elle avait eu de Charles VIII trois filles qui moururent au berceau ; l'aîné, appelé Charles-Roland, avait atteint sa troisième année.

JEANNE DE FRANCE,

Première femme de Louis XII,

Son mariage disproportionné. — Sa noblesse d'âme. — Procès. — Divorce. — Sa mort.

Jeanne, fille de Louis XI, épousa le *duc d'Orléans*, depuis Louis XII, en 1476. Ce mariage ne fit pas le bonheur des deux époux; *Jeanne* était laide, disgraciée de la nature, *Louis d'Orléans* était beau, brillant chevalier. Elle aimait la solitude, les exercices de piété; lui, les plaisirs, le monde. Ce ne fut que par crainte des menaces de Louis XI que le duc d'Orléans accepta une alliance si disproportionnée.

Il n'allait qu'une fois par an rendre visite à sa femme, au château où elle languissait; il ne voulut jamais comprendre la beauté de son âme. Fait prisonnier à la bataille de *Saint-Aubin-du-Cormier*, Louis ne dut sa liberté qu'aux instantes prières de Jeanne qui parvint à fléchir son frère.

Charles VIII étant mort sans enfants, le duc d'Orléans monta sur le trône en 1498; son premier soin fut de demander le divorce; Jeanne voulut défendre ses droits d'épouse et de reine, et elle le fit avec noblesse et résignation. Mais tout le monde l'abandonna; retirée à Plessis-

lès-Tours, elle n'eut de consolation qu'auprès de *saint François de Paule*; ce vertueux prélat venu d'Italie, lui inspira la force de supporter toutes les humiliations dont elle fut abreuvée durant ce long et scandaleux procès, qui se termina par la sentence du divorce.

Jeanne chercha un refuge dans le sein de l'Eglise; elle fonda un monastère à Bourges, où elle mourut en 1506.



ANNE DE BRETAGNE,

Deuxième Femme de Louis XII.

Elle épouse Louis XII. — La Bretagne est irrévocablement réunie à la couronne. — Origine de l'établissement des filles d'honneur. — Enfants d'Anne de Bretagne. — Idée que l'histoire nous a transmise de cette reine. — Époque où les reines de France ont commencé à avoir des gardes à elles. — Mort d'Anne de Bretagne.

Depuis la mort de Charles VIII, *Anne*, retirée dans la Bretagne, gouvernait comme autrefois cette province avec autant d'affection que de sagesse et d'habileté, et trouvait dans ces devoirs un adoucissement à ses peines. Néanmoins, Anne était destinée à la France, et devait encore régner sur elle. Louis XII, ayant obtenu son divorce avec Jeanne, demanda Anne de Bretagne, et l'épousa l'an 1499. Dès lors, la Bretagne fut pour toujours réunie à la couronne.

Rappelée du fond de sa province, et placée de nouveau sur l'un des plus beaux trônes de l'Europe, Anne conserva toujours des goûts simples, innocents et vertueux. Elle prit plaisir à rassembler autour d'elle un grand nombre de jeunes demoiselles bretonnes et françaises, nobles, mais pauvres, auxquelles on donna le titre de

filles d'honneur. Ce ne fut pas sans raison; car, sous cette grande reine, la cour de France fut toujours l'école des mœurs les plus pures comme de la plus louable activité.

Anne avait eu trois fils et une fille de son premier mari, mais ils étaient tous morts peu après leur naissance. Elle n'eut point d'enfants mâles de son second mariage; mais elle devint mère de deux filles qui lui survécurent : *Claude*, qui fut mariée à François, duc d'Angoulême, successeur de Louis XII ; et *Renée*, mariée au duc de Ferrare, et dont la fille épousa François de Guise.

Tous les historiens ont loué de concert les qualités éminentes d'Anne de Bretagne; ils ont vanté son esprit, son éloquence naturelle et la bonté de son cœur. En effet, les seuls défauts qu'on puisse reprocher à cette grande reine, sont un peu trop de hauteur, et la faiblesse de vouloir paraître encore plus instruite qu'elle ne l'était. Son animosité pour Louise de Savoie lui fesait désirer l'alliance de sa fille Claude avec Charles d'Autriche (depuis Charles-Quint) et rejeter celle de François d'Angoulême, héritier présomptif de la couronne. — « Voulez-vous donc, Madame, lui dit Louis XII, faire une alliance des *chats* avec des *souris*? »

Anne fut la première de nos reines qui ait joui de la prérogative d'avoir des gardes à elle.

Cette princesse mourut au château de Blois, le 5 janvier 1514. On voit à Nantes sa statue, qui y a été élevée en 1822.

« Tout le peuple de France, dit Brantôme, ne se pût sâouler de la pleurer. » Louis XII porta son deuil en noir, contre l'usage.

MARIE D'ANGLETERRE,

Troisième femme de Louis XII.

Son mariage avec Louis XII. — Mort de ce prince. — Marie contracte un second mariage et devint aïeule de Jeanne Gray.

Quoique Louis XII regrettât trop amèrement Anne de Bretagne pour penser à contracter une autre alliance, néanmoins le besoin de la paix obligea ce prince à sacrifier ses inclinations particulières au bien de ses sujets. Le mariage de Louis XII avec Marie d'Angleterre (1514), fille d'Henri VII, et sœur d'Henri VIII, qui régnait alors, donna lieu à une paix salutaire entre les Français et les Anglais.

Cependant Louis XII survécut peu de temps à ce mariage ; il mourut trois mois après, âgé de cinquante-trois ans (1515).

Marie fut remariée la même année au duc de Suffolk, et retourna ensuite dans sa patrie. De cette union naquit une seule fille, Françoise Brandon, mariée depuis à Henri Grey, et qui fut mère de l'infortunée Jeanne Grey, que la reine Marie, sa grand'tante, fit mourir sur l'échafaud, l'an 1554, avec son époux Dudley.

Marie, duchesse de Suffolk, mourut l'an 1534, à l'âge de trente-sept ans.

LOUISE DE SAVOIE,

Femme de Charles d'Angoulême, régente pendant les guerres d'Italie.

—

Circonstance qui a rendu célèbre Louise de Savoie. — Son mariage avec Charles d'Orléans, comte d'Angoulême. — Son sort après la mort de son mari. — Caractère de cette princesse. — Elle recouvre son crédit. — Elle est régente du royaume pendant les guerres d'Italie. — Elle est cause de la défection du connétable de Bourbon. — Elle négocie le mariage de François Ier avec Éléonore d'Autriche. — Sa mort.

Si Louise de Savoie n'avait pas donné le jour à un si grand roi que François Ier, nous la passerions ici sous silence, car son histoire ne présente rien de bien intéressant; mais il est d'autant plus important de connaître la mère de François Ier, que cette princesse ne cessa pas un instant d'exercer le plus grand empire sur l'esprit de son fils.

Louise de Savoie, fille aînée de Philippe II, duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, avait douze ans lorsqu'elle épousa *Charles d'Orléans*, comte d'Angoulême, arrière-petit-fils de Charles V *le Sage*, en 1488. Elle en avait eu deux enfants : *François*, comte d'Angoulême, et *Marguerite* de Valois, lorsque la mort vint rompre leur union en 1496.

Louise, alors âgée de vingt ans, se retira dans son châ-

teau de *Cognac*, où elle s'occupa de l'éducation de ses enfants. Charles VIII, qui régnait alors, et qui n'aimait aucun prince de son sang, les tint toujours éloignés de la cour. Louis XII, son successeur, ne chercha pas d'abord à les y attirer; et la duchesse d'Angoulême vécut longtemps dans l'obscurité.

Le soin que cette princesse prit de former elle-même ses enfants devrait, ce semble, faire son éloge. D'où vient donc que les historiens nous parlent de Louise de Savoie d'une manière si peu avantageuse ? c'est sans doute parce qu'elle ne sut pas réunir les qualités essentielles surtout aux femmes : la modération, la générosité, la retenue ; car la duchesse d'Angoulême était ambitieuse, vindicative, portée à la galanterie ; et ses défauts suffirent pour éclipser entièrement tout autre mérite.

Cependant Charles VIII était mort ; et Louis XII lui avait succédé. Ce prince jugea convenable de rapprocher de la cour la mère du comte d'Angoulême, premier prince du sang et l'héritier de sa couronne. Il donna sa fille *Claude* en mariage au jeune prince ; et dès lors Louise de Savoie jouit de grands honneurs.

Louis XII mourut quelques années après, et François Ier monta sur le trône. A peine ce prince fut-il reconnu roi qu'il résolut de poursuivre ses droits sur le *Milanais*. En partant pour l'Italie, il confia la régence à sa mère, qui administra fort mal, et dissipa les finances du royaume. *Semblançay*, surintendant des finances, à qui l'on avait remis six millions destinés à l'entretien d'une armée en Italie, s'étant laissé extorquer cette somme par la régente, et n'ayant pu la fournir à François Ier lorsqu'il la lui demanda, fut condamné comme

concussionnaire, et périt sur l'échafaud, sans que la mère du roi, qui était cause de son supplice, intercédât pour lui.

Si dans les guerres du Milanais, Charles, connétable de *Bourbon*, général d'un mérite supérieur, quitta le parti de la France pour se ranger du côté de Charles-Quint, ce furent les vexations de la régente qui le poussèrent à cet excès. La funeste bataille de *Pavie*, où François Ier tomba entre les mains de ses ennemis, fut la suite déplorable de cette rébellion.

Le traité de *Madrid*, par lequel François Ier recouvra sa liberté, n'ayant pas été ratifié par les états du royaume, ne fut pas exécuté, et la guerre se ralluma de nouveau : mais elle ne produisit que des pertes réciproques. La duchesse d'Angoulême établit des liaisons avec *Marguerite d'Autriche* (1), sa belle-sœur, négocia la paix qui fut conclue à *Cambrai* le 5 août 1529 ; et le mariage d'*Éléonore d'Autriche*, sœur de Charles-Quint, avec François Ier, en fut le gage.

Louise de Savoie, après avoir conservé jusqu'à la fin son ascendant, trop souvent funeste, sur l'esprit de son fils, mourut à *Grez*, village du Gâtinais, le 29 septembre 1532, âgée de cinquante-quatre ans.

Trois jours avant sa mort, une comète parut et, comme à cette époque on croyait y reconnaître un signe de deuil pour un des grands de la terre, — Louise de Savoie, en l'apercevant, s'écria : « Refermez la fenêtre, c'est une co-

(1) Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne, était tante de Charles-Quint, et avait épousé Philibert de Savoie, frère de Louise de Savoie.

mète qui m'annonce ma mort; il faut donc s'y conformer. »

Comme son fils, cette princesse encourageait les savants et les poètes. Ils payèrent à sa mémoire un pompeux tribut d'éloges, souvent exagérés.



CLAUDE DE BRETAGNE,

Première femme de François Ier.

Sa naissance. — Son mariage avec François Ier. — Son éloge. — Elle ne jouit d'aucune autorité. — Elle meurt à la fleur de son âge.

Claude, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, naquit l'an 1499. Elle devait posséder la *Bretagne*, le duché de *Milan*, jouissait déjà d'un grand nombre de comtés, et se trouvait l'une des plus riches héritières de l'Europe.

Charles-Quint, soutenu par Anne de Bretagne, avait tout lieu d'espérer la main de Claude, que son intérêt particulier lui faisait désirer d'obtenir. Cependant Louis XII, convaincu par les représentations des grands du royaume qu'une telle union serait désavantageuse à la France, refusa son consentement, et jugea qu'il était beaucoup plus naturel et beaucoup plus sage de donner Claude à *François*, comte d'Angoulême, premier prince du sang royal, afin que les biens de cette riche héritière ne passassent point en des mains étrangères. Néanmoins le mariage de Claude avec François Ier ne fut célébré qu'après la mort d'Anne de Bretagne, l'an 1514.

Claude n'avait pas été douée par la nature de ces qualités extérieures qui fixent l'attention ; mais elle possédait la plus belle âme qui ait jamais existé. Une piété

sincère, une dispositisn d'esprit toujours égale, une extrême bonté caractérisèrent constamment cette reine. Son unique soin était de plaire à son époux, de servir Dieu et d'aider aux malheureux.

Cette bonne reine fut malheureuse à la cour. Elle avait l'estime de son époux ; mais elle ne posséda jamais son cœur volage. Après la mort de son père, elle se vit en butte à l'indifférence de son mari, exposée à l'humeur impérieuse de sa belle-mère, et n'eut ni crédit ni autorité. Cette position était bien pénible ; mais la religion et la paix intérieure dont elle jouissait, l'aidaient à supporter ses chagrins.

Sa vie ne fut pas longue, elle mourut à *Blois* le 25 juillet 1524, à l'âge de vingt-cinq ans. Elle avait eu sept enfants, trois fils et quatre filles. *Henri II*, qui succéda à François Ier, fut le seul qui survécut; parmi ses filles, *Madeleine*, femme de Jacques V, roi d'Écosse, et *Marguerite*, mariée depuis à Philibert-Emmanuel, duc de Savoie ; les deux autres moururent au berceau.

Sa devise était une lune en plein, avec ces mots : CANDIDIS, CANDIDA, pour marquer, disait-on, sa sincérité et celle des Français, ses sujets, ou pour rappeler la *blancheur* des lis qui étaient les armes de France.



ÉLÉONORE D'AUTRICHE,

Deuxième femme de François Ier.

Sa naissance. — Son mariage avec le roi de Portugal. — Son second mariage avec François Ier. — Sa retraite en Espagne. — Sa mort.

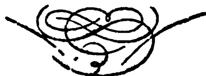
Eléonore d'Autriche, fille de l'archiduc Philippe d'Autriche, et sœur des empereurs Charles-Quint et Ferdinand Ier, fut d'abord mariée à *Emmanuel*, dit le Grand et le Fortuné, roi du Portugal en 1519; mais étant devenue veuve deux ans après, elle se retira à la cour d'Espagne (1521).

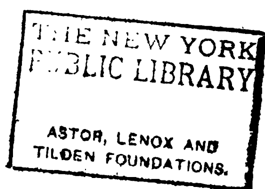
Ce fut alors que le comte *Palatin*, *Frédéric II*, demanda sa main; l'affection d'Éléonore lui était certaine, elle avait obéi à la politique seule de Charles-Quint, en épousant Emmanuel; mais, cette fois, l'orgueil parla, et la reine du Portugal ne voulut point épouser un prince sans royaume. Charles, usant de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de sa sœur, voulut d'abord lui faire épouser le connétable de *Bourbon*, en lui promettant le royaume de Naples, puis voyant Bourbon éloigné de cette alliance, il proposa François Ier, et Éléonore, séduite par la merveilleuse renommée du roi de France, accepta.

En 1530, *Eléonore* épousa François Ier, mais elle n'en

eut pas d'enfants, et n'eut que peu de crédit à la cour. Cependant elle se rendit chère aux Français par sa bonté, sa douceur et la constance de ses soins à maintenir la paix entre son frère et son mari. Après la mort de François Ier, en 1547, Éléonore se retira d'abord dans les Pays-Bas, et voulut ensuite aller finir ses jours en Espagne. Elle mourut à *Talavéra*, à trois lieues de Badajoz dans l'Estramadure, le 18 février 1558, à l'âge de soixante ans, et son corps fut porté à l'*Escurial*.

Sa devise était un arbre éclairé du soleil, sur le bord d'un fleuve, dans une presqu'île, avec ces mots : *Je prospère à leur aide.* — Elle-même l'avait composée ainsi que celle-ci : Un phénix brûlant sur un bûcher, avec ces mots : *Toujours unique.*




THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



p. 203.

CATHERINE DE MÉDICIS

Femme de Henri II.

Son origine. — La fortune la favorise. État de Catherine de Médicis à la cour d'Henri II et de François II. — En quoi consistait la politique de cette reine. — Quelques historiens ont cherché à la justifier.— Massacre de la Saint-Barthélemy. — Catherine de Médicis conseille à Henri III de se réconcilier avec le roi de Navarre. — Cette reine protégea les arts et les sciences. — Elle meurt. — Opinions sur sa vie.

Catherine de Médicis, fille unique de Laurent de Médicis, et nièce du pape *Clément VII*, reçut le jour à Florence, l'an 1519.

La naissance de cette princesse n'était pas proportionnée a celle d'un roi de France, mais lorsqu'elle épousa Henri II, second fils de François Ier, en 1533, le dauphin François jouissait encore de la plus brillante santé, et le roi ne se doutait pas que Henri II dût un jour lui succéder.

Devenue reine de France par la mort de son beau-père, Catherine, qui devait dans la suite jouer un si grand rôle par sa fatale influence, resta quelque temps sans pouvoir et sans crédit personnel. L'ambition qui germait dans son cœur, lui fit employer tous les moyens possibles pour se frayer les chemins du pouvoir. — A son époux faible et aimant le plaisir, elle demanda, comme faveur, de l'ac-

compagner dans ses chasses, ses parties de plaisir. Elle se fit l'amie de *Diane de Poitiers;* nommée régente pendant le voyage de son mari en Allemagne, elle sut contraindre ses sentiments et paraître bonne et prévoyante, « *afin*, dit un auteur contemporain, *de ne pas dégoûter les personnes de son gouvernement dès l'entrée.* » A la mort de Henri II, son pouvoir sembla être compromis par celui des Guises, qui fesaient agir leur nièce, Marie Stuart; mais le règne de François II fut court; et à peine ce prince eut-il rendu le dernier soupir, que les intrigues de Catherine forcèrent la jeune princesse à retourner en Écosse.

Catherine ayant été nommée régente pour son fils, Charles IX, commença d'exercer l'ascendant extrême qui la rendit si malheureusement célèbre.

La politique de cette reine, connue pour avoir été souple et artificieuse, consistait à flatter tantôt un parti, tantôt l'autre, et à les soulever les uns contre les autres pour rester seule maîtresse. Mais aussi donna-t-elle lieu de penser qu'elle ne tenait réellement à aucune religion, et que l'ambition seule était le motif qui la fesait agir.

Quelques historiens ont cherché à justifier les intentions de Catherine de Médicis, en disant que ses liaisons passagères avec les chefs des calvinistes n'étaient que l'effet d'une sage politique qui, dans la crainte de tout perdre, cédait à propos à la violence de la tempête pour éloigner les maux extrêmes dont les dissensions civiles menaçaient la France.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la politique de cette reine fut très funeste à la France, et qu'elle lui

causa de bien grands malheurs, entre autres le massacre épouvantable de la Saint-Barthélemy, lequel fut ordonné en partie d'après les conseils de la mère de Charles IX.

A l'approche de sa mort, Catherine de Médicis sembla vouloir réparer les maux qu'elle avait causés pendant le cours de sa vie, en conjurant son fils, *Henri III*, de se réconcilier avec le roi de Navarre, et en fesant tous ses efforts pour lui persuader qu'on ne pouvait rétablir la paix dans le royaume qu'en accordant la liberté de conscience à tous les Français.

Après avoir parlé des torts de Catherine de Médicis, il est juste de parler de ses bonnes qualités, et de rendre hommage au mérite qui lui fut propre. Tous les historiens ont loué en elle un amour éclairé pour les sciences et les arts; elle traita toujours avec distinction les savants et les artistes, et savait apprécier leurs talents et leurs ouvrages; elle enrichit la Bibliothèque Royale de manuscrits précieux qu'elle fit venir de Grèce et d'Italie; enfin, ce fut elle qui jeta les fondements du palais qu'habitent maintenant nos rois.

Cette reine mourut en 1589, âgée de soixante-dix ans.

« La reine-mère est morte, disait le curé Lincestre, fougueux ligueur, laquelle, de son vivant, a fait beaucoup de bien et beaucoup de mal, et je crois qu'il y a encore plus de mal que de bien. Aujourd'hui se présente une difficulté, savoir si l'église catholique doit prier pour elle, qui a vécu si mal et soutenu souvent l'hérésie; encore que sur sa fin elle ait tenu, dit-on, pour notre droite union et n'ait pas consenti à la mort de nos bons princes. Sur quoi je dirai que si vous voulez lui donner à l'aventure un *Pater* et un *Ave*, il lui servira ce qu'il pourra. »

A ces paroles, expression des sentiments populaires du moment, on peut opposer une opinion plus mûre et plus éclairée, celle de Henri IV :

« Qu'eût pu faire une pauvre femme, ayant, par la mort de son mari, cinq petits enfants sur les bras, et deux familles en France qui pensaient d'envahir la couronne, la nôtre et celle de Guise ? Fallait-il pas qu'elle jouât d'étranges personnages pour tromper les uns et les autres, et cependant garder, comme elle a fait, ses enfants, qui ont successivement régné par la sage conduite d'une femme si advisée. »

L'historien de Thou disait d'elle : « Femme d'un génie vaste et d'une magnificence qu'elle porta jusqu'à l'excès. »

Elle était arrière-petite-fille, par sa mère, de Jean, comte de Vendôme. Elle eut pour dame d'honneur la princesse de la Roche-sur-Yon, à qui Louis Ier, prince de Condé, reprochait qu'elle se fût mise en condition. « Pourquoi pas ? répondit la princesse. N'avez-vous pas été colonel de l'infanterie après Bonivet et le vidame de Chartres ? »

Les enfants de Catherine et de Henri II, sont :

François II ; — *Louis*, mort jeune ; — *Charles IX* ; — *Henri III*, d'abord duc d'Anjou, puis d'Orléans ; — *François*, duc d'Alençon, qui ne se maria pas ; — *Elisabeth*, mariée à Philippe II d'Espagne ; — *Claude*, mariée à Charles II, duc de Lorraine ; — *Marguerite* de Valois, première femme de Henri IV.

Les enfants illégitimes de Henri II, sont : de *Flamin*, dame écossaise de la maison de Leviston : *Henri* d'Angoulême, grand prieur de France, gouverneur de province et

amiral des mers; — de *Philippine Duc*, qui se fit religieuse : *Diane* d'Angoulême, mariée à Horace Farnèse, et ensuite à François de Montmorency. Ce fut elle qui réconcilia Henri III avec le roi de Navarre, depuis Henri IV ; — de *Nicole de Savigny* : Henri de Saint-Remy.

Henri II n'eut point d'enfants de Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, fille aînée de Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, née en 1499, morte en 1566. — Elle avait perdu son mari, Louis de Brézé, en 1531 ; elle laissa de son mari deux filles, dont la première fut femme du maréchal de Bouillon-Lamark, et la seconde épousa le duc d'Aumale.

Diane conserva toujours un grand ascendant sur Henri II, malgré la beauté et l'esprit de Catherine de Médicis ; elle s'entoura d'une cour brillante dans son château d'*Anet*, près de Dreux (Eure-et-Loir), un des plus beaux ouvrages de l'architecte Philibert Delorme. Elle conserva son souvenir jusqu'à la mort du roi (1559), auquel elle survécut sept ans.



MARIE STUART,

Femme de François II.

Sentiment que fait naître le souvenir de cette reine.— Ses premières années. — Effet què produisit en Écosse le crédit des Guises. — Mariage de Marie Stuart avec François II. — Devenue veuve, elle retourne en Écosse.—Épouse Henri Stuart.—Son mariage avec le comte de Bothwell, après la mort tragique de Henri Stuart, excite un soulèvement général. — Marie se réfugie en Angleterre. — Ses amis la perdent en voulant la sauver.— Triste vérité à dire de Marie Stuart.

Il suffit de prononcer le nom de cette reine si célèbre par ses malheurs, pour exciter l'intérêt de toute âme sensible. *Marie Stuart*, fille de Jacques V, roi d'Ecosse, et de Marie de Lorraine, naquit le 15 novemnre 1542. Elle perdit son père huit jours après sa naissance, et fut déclarée reine d'Écosse, sous la tutelle de sa mère et de quatre seigneurs du royaume.

L'Angleterre et la France se disputèrent la conquête de cette jeune héritière, et le crédit des Guises fit pencher la balance pour le dauphin François II.

Marie Stuart avait six ans lorsqu'elle quitta l'Écosse pour venir en France. Aussi s'attacha-t-elle à ce pays comme si c'eût été sa patrie, et eut-elle les plus vifs regrets lorsque, par la suite, on la contraignit de retourner en Écosse. L'éducation de la jeune princesse fut confiée à



p. 208.

des maîtres habiles; elle seconda leurs efforts, qui furent couronnés des plus brillants succès. Elle avait à peine quatorze ans, qu'elle écrivait et parlait déjà plusieurs langues, et à sa mort, elle en possédait six : l'anglais, le français, le latin, l'espagnol, l'italien et sa langue maternelle, à laquelle elle donnait même un agrément qui ne lui est pas naturel.

Le mariage de Marie Stuart avec François II fut célébré à Notre-Dame de Paris, le 14 avril 1558. Mais cette union ne subsista pas longtemps; car, dès le milieu du mois de décembre 1560, François II n'existait plus.

Catherine de Médicis n'aimait pas Marie Stuart, parce que l'heureuse position de cette princesse, ayant augmenté le crédit des Guises, l'avait dépouillée entièrement de son autorité pendant le règne de François II. Aussi profita-t-elle du pouvoir que lui donnait la régence, qu'elle avait eue en main dès la mort de ce dernier, pour contraindre Marie de retourner dans ses états.

Le 28 juillet 1564, Marie Stuart épousa *Henri Stuart Darnley*, son cousin, homme violent, bas, grossier, brutal, qui la rendit très-malheureuse. Elle en eut un fils nommé Jacques VI, qui lui succéda.

Après la mort de Henri Stuart, qui arriva à *Edimbourg* d'une manière tragique, Marie se hâta trop de donner sa main au comte de *Bothwell*, soupçonné de la mort de Henri Stuart. Le mécontentement que causa cet hymen disproportionné, et la conduite basse et méprisable du nouveau roi, excitèrent toute l'Écosse contre Marie. Abandonnée de son armée, elle fut obligée de se rendre aux conjurés, de quitter ses états et de les remettre à son fils.

Quelque temps après, Marie rompit ses fers et alla se

réfugier en Angleterre. Elisabeth ne la reçut qu'à condition qu'elle se justifierait de la mort de son mari. Une commission fut nommée pour instruire cette importante affaire, et pendant ce temps Marie fut retenue captive.

Sur ces entrefaites, plusieurs conspirations s'étant formées contre *Elisabeth*, en faveur de la reine d'Écosse, celle-ci devint un sujet d'inquiétude pour sa rivale qui, afin de s'en débarrasser, mit en jugement sa malheureuse prisonnière. Après un procès inique, où les formes ordinaires de la justice ne furent seulement pas gardées, Marie Stuart fut condamnée à mort. Elle reçut le coup fatal avec un courage vraiment héroïque, le 28 février 1587, étant alors dans sa quarante-sixième année, après dix-huit ans de misère et de captivité. Son attachement à la religion catholique et ses droits à la couronne d'Angleterre furent, aux yeux d'Elisabeth, des crimes impardonnables.

Les malheurs de Marie Stuart et la fermeté qu'elle a montrée dans ses derniers moments, ont fait fermer les yeux à la postérité sur ses vices ou ses faiblesses, pour s'intéresser davantage à ses vertus. On ne peut cependant pas douter, après le témoignage des historiens les plus impartiaux, que si la mort de Marie Stuart fut celle d'une héroïne chrétienne, sa vie ne fut pas toujours exempte de reproches, et que ce furent en partie ses faiblesses qui causèrent tous ses malheurs.

Voici les adieux touchants et poétiques qu'elle fit à la France :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance.

Adieu, France, adieu, mes beaux jours!
La nef qui disjoint nos amours
N'a ci de moi que la moitié ;
Une part te reste, elle est tienne,
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

Le poëte allemand Schiller a pris Marie Stuart pour sujet d'une de ses plus belles tragédies ; cette pièce a été imitée avec succès par M. Lebrun.

Deux ouvrages remarquables ont paru récemment sur l'histoire de cette reine : l'un, par M. Mignet, l'autre par M. Dargaud.



ÉLISABETH D'AUTRICHE,

Femme de Charles IX.

—

Son mariage. — Elle ne prit point de part aux événements de son règne. — Ses occupations. — Sa retraite. — Sa mort.

Elisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II et de Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint, fut mariée à Charles IX, roi de France, le 26 novembre 1570.

Cette reine ne prit aucune part aux événements affreux qui souillèrent le règne de Charles IX. Catherine de Médicis, sa belle-mère, jalouse de conserver son autorité, ne la mit jamais au courant des affaires. Le massacre de la *Saint-Barthélemy*, dont elle ne fut instruite que le lendemain à son réveil, l'affligea profondément.

Elisabeth n'était attentive qu'au soin de régler sa maison, et d'y faire régner les principes de sagesse et d'honneur qu'elle avait reçus de ses parents.

En mourant Charles IX recommanda à *Henri de Navarre* sa femme et sa fille; devenue veuve, Elisabeth résolut de quitter la France; sa fille, Elisabeth de France, était élevée au château d'*Amboise*, elle alla lui faire ses adieux, la confia à sa belle-mère et se retira à *Vienne*, où elle fonda le couvent de *Sainte-Claire;* et, après y avoir

donné l'exemple de toutes les vertus, elle y mourut, en 1592, à l'âge de trente-sept ans, aussi regrettée des princes de la cour de France que des princes de la cour impériale. Elle employait les revenus qu'elle avait en France, en présents pour les personnes de mérite. Quant à sa fortune particulière, le tiers en était destiné aux pauvres, les deux autres tiers étaient réservés à sa maison, aux dots des jeunes filles bien nées, mais sans fortune.

En apprenant la mort d'Elisabeth, la reine d'Espagne s'écria : *la meilleure de nous est morte !* — Marguerite de Valois, qu'elle avait tendrement aimée, avait lu un mémoire composé par *Elisabeth*, intitulé : *Sur ce qui s'est passé en France sous le règne de Charles IX;* c'était, dit la reine de Navarre, une très belle chose.

Marie-Elisabeth, sa fille unique, née en 1572, était morte à Amboise, âgée de 6 ans, en 1578.

Charles IX eut de Marie Touchet (fille du lieutenant au présidial d'Orléans, et qui épousa François de Balzac, seigneur d'Entraigues, dont elle eut Henriette de Balzac, l'une des femmes illégitimes de Henri IV), *Charles de Valois*, grand prieur de France, comte d'Auvergne, et tige des derniers ducs d'Angoulême.



LOUISE DE LORRAINE-VAUDEMONT,

Femme de Henri III.

—

Son mariage. — L'amour du roi pour son épouse porte ombrage à Catherine de Médicis qui parvint à changer son cœur. — Idée du caractère de Louise de Vaudemont.— Ses dernières années.

Louise de Vaudemont, fille de Nicolas, frère puîné du duc de Lorraine, après avoir été fille d'honneur de la duchesse Claude, fille de Henri II, devint reine de France, le 14 février 1575, par son mariage avec Henri III.

Louise fut pendant quelque temps l'objet exclusif des affections du roi. Le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, son frère, profitant de cette circonstance pour augmenter leur crédit, éveillèrent les inquiétudes de Catherine de Médicis, qui, dès lors, ne craignit pas d'employer tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour éloigner Henri III de son épouse, et elle y réussit.

De son côté, Louise de Vaudemont, loin de faire des efforts pour retenir le cœur de son mari, prit aussitôt le parti de se résigner à son indifférence. Elle contribua même encore à l'éloigner d'elle par les pratiques d'une dévotion minutieuse. Elle négligea toute parure, et se retrancha dans un train si ordinaire qu'on la prenait souvent pour une simple dame de qualité. Enfin, s'étant retirée à

Chinon, elle y vécut longtemps dans un état voisin de l'indigence.

Louise de Vaudemont, quoique délaissée par son époux, n'en ressentit pas moins douloureusement sa perte. Elle voulut venger la victime et suppila Henri de Navarre de punir les assassins; sa demande n'ayant point été écoutée, elle se rendit à Mantes où se trouvait Henri IV ; elle se fit précéder d'un cortége vraiment royal, à l'église, et par la voix de son secrétaire Chateauneuf, elle demanda encore justice du crime. Henri la lui promit. On chanta ensuite la messe ; après le psaume *Exaudiat*, que son mari avait l'habitude de chanter, Louise, vivement émue à ce souvenir, tomba évanouie.

Sa santé altérée l'obligea de garder le lit, les six dernières années de sa vie, et, le 29 janvier 1601, elle mourut à *Moulins*, qu'elle habitait depuis la mort de son mari. Elle avait quarante-sept ans.

On montre encore à Chenonceaux qu'elle habita, le lit d'ébène sur lequel elle prenait quelque repos dans son salon de deuil. Les meubles qui lui ont servi, les bas-reliefs d'argent sur un fond gris qui ornaient le cabinet, y sont conservés. Ce petit salon donne sur l'oratoire de la reine et conduit à la bibliothèque; on lit encore sur la porte : *Librairie de la Royne*..

Le fameux comte d'Egmont (un des principaux seigneurs des Pays-Bas et qui, voulant secouer le joug de l'Espagne, fut décapité en 1568, par les ordres du duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas pour Philippe II, était le frère de la mère de Louise de Lorraine.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ROIS VALOIS,

AVEC LEURS FEMMES ET LEURS ENFANTS,

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Philippe VI, 1328.	**Jeanne de Bourgogne**, troisième fille de Robert II, duc de Bourgogne morte de la peste, à Paris, le 12 septembre 1348.	1. *Jean*, duc de Normandie, son successeur; 2. *Louis*, qui ne vécut qu'un jour; 3. *Louis*, qui ne vécut que 15 jours; 4 *Philippe de France*, duc d'Orléans et de Tourraine, marié à Blanche de France, fille posthume de Charles-le-Bel; 5. *Marie de France*, mariée le 8 juillet 1332, à Jean de Brabant, duc de Limbourg.
	Blanche de Navarre, seconde fille de Philippe III d'Évreux, roi de Navarre, et de Jeanne ne France; elle mourut le 5 octobre 1398.	1. *Jeanne*, dite Blanche de France née posthume en 1351, morte le 15 septembre 1371.
Jean II, dit le Bon. 1350.	**Bonne de Luxembourg**, fille aînée de Jean de Luxembourg, roi de Bohême; elle mourut en 1349, avant que son époux ne montât sur le trône.	1. *Charles*, son successeur; 2. *Louis*, qui fut la tige des ducs d'Anjou; 3. *Jean*, duc de Berri; 4. *Philippe de France*, dit le Hardi; 5. *Jeanne* de France, femme d'Henri de Brabant; 6. *Marie*, femme de Robert I, duc de Bar; 7. *Agnès* de France, religieuse morte en 1356; 8. *Isabelle*, mariée à Jean Galéas, âgé de 11 ans, premier duc de Milan.
	Jeanne d'Auvergne, fille de Guillaume XII, comte d'Auvergne et de Boulogne.	
Charles V. 1364.	**Jeanne de Bourbon**, fille aînée de Pierre I, duc de Bourbon, morte le 6 février 1377, âgée de 40 ans.	1. *Charles VI*; 2. *Louis de France*, 3. *Jean*, mort en bas-âge; 4. *Jeanne*, morte à l'abbaye de Saint-Antoine; 5. *Bonne*, morte jeune; 6. *Jeanne*, morte âgée d'un an; 7. *Marie*, femme du comte de Hainaut, Guillaume de Bavière; 8. *Isabelle*, morte à 4 ans; 9. *Catherine*, mariée à Jean de Berri, comte de Montpensier.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Charles VI. 1380.	**Isabelle de Bavière**, fille d'Étienne II, duc de Bavière Ingolstad, morte détestée de tous les bons Français, en 1435.	1. *Charles*, dauphin de Viennois; 2. *Charles de France*, duc de Guyenne, mort en 1400; 3. *Louis*, marié à Marguerite, fille de Jean duc de Bourgogne; 4. *Jean*, marié à Jacqueline de Bavière; 5. *Charles VII*; 6. *Philippe*, mort en naissant; 7. *Jeanne*, morte à 2 ans; 8. *Isabelle*, la reine enfantine, morte à 22 ans, en 1409; 9. *Jeanne*, mariée à Jean VI, duc de Bretagne; 10. *Marie*, religieuse, à Poissy, en 1397; 11. *Michelle*, mariée à Philippe le Bon, duc de Bourgogne; 12. *Catherine*, mariée à Henri V, roi d'Angleterre, et depuis à Owen Tudor, aïeul de Henri VII, roi d'Angleterre.
Charles VII. 1422.	**Marie d'Anjou**, fille de Louis II, roi de Naples, fiancée en 1413, mariée en 1422, morte en 1463.	1. *Louis XI*; 2. *Jacques*, mort jeune; 3. *Philippe de France*; 4. *Charles de France*, duc de Berri; 5. *Radegonde*, femme de Sigismond, duc d'Autriche; 6. *Catherine*, mariée à Charles-le-Téméraire; 7. *Yolande*, mariée à Amédée IX, duc de Savoie; 8. *Jeanne de France*, mariée à Jean II, duc de Bourbon, morte en 1482; 9. *Marguerite*, morte à 1 an; 10. *Jeanne*, morte à l'âge de 8 ans; 11. *Marie*, sœur jumelle de Jeanne, morte en 1439; 12. *Magdeleine*, femme de Gaston de Foix.
Louis XI. 1461.	**Marguerite d'Écosse**, fille de Jacques-Stuart I, roi d'Écosse, morte sans enfants.	
	Charlotte de Savoie, fille de Louis II, duc de Savoie et d'Anne de Chypre; elle mourut des mauvais traitements de son époux.	1. *Louis*, mort jeune; 2. *Joachim*, mort jeune; 3. *Charles VIII*; 4. *François*, mort à un an; 5. *Louise*, morte en bas-âge; 6. *Anne de France*, femme de Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu; 7. *Jeanne*, mariée à Louis XII.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Charles VIII. 1483.	**Anne de Bretagne**, fille de François II, duc de Bretagne.	1. *Charles-Orland*, mort à 3 ans; 2. *Charles*, qui ne vécut qu'un mois ; 3. *François*, mort après sa naissance; 4. *Anne*, morte en bas-âge.

VALOIS-ORLÉANS.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Louis XII. 1498.	**Jeanne de France**, fille de Louis XI, morte en 1504. **Anne de Bretagne**, veuve de Charles VIII. **Marie d'Angleterre**, fille de Henri VII et sœur de Henri VIII. — Après la mort du roi elle se remaria à Charles Brandon, duc de Suffolck.	1. *Deux princes* morts au berceau; 2. *Claude de France*, mariée à François Ier, roi de France; 3. *Renée*, femme de duc de Ferrare, morte à Montargis.

VALOIS-ANGOULÊME.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
François Ier. 1515.	**Claude** de **France** fille de Louis XII, elle mourut en 1524. **Eléonore d'Autriche**, fille de Philippe, archiduc d'Autriche, surnommé le Beau, et de Jeanne-la-Folle ; sœur de Charles-Quint.	1. *François*, dauphin de Viennois, fiancé à Marie, fille de Henri VIII roi d'Angleterre ; 2. *Henri II*, son successeur ; 3. *Charles*, duc d'Orléans ; 4. *Louise*, femme de Charles d'Autriche ; 5. *Charlotte*, née en 1516, morte en 1524 ; 6. *Magdeleine*, femme de Jacques V ; 7. *Marguerite*, mariée à Louis de Savoie, puis à Emmanuel-Philibert, duc de Savoie.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Henri II. 1547.	**Catherine de Médicis**, fille de Laurent de Médicis, et de Magdeleine de la Tour-d'Auvergne.	1. *François II*; 2. *Louis de France*, mort à 2 ans; 3. *Charles IX*, duc d'Angoulême; 4. *Édouard-Alexandre*, qui plus tard monta sur le trône, sous le nom de Henri III; 5. *Hercules*, nommé depuis François, duc d'Alençon; 6. *Élisabeth*, mariée à Philippe II, roi d'Espagne, morte le 3 octobre 1568; 7. *Claude de France*, mariée à Charles II, duc de Lorraine; 8. *Marguerite*, duchesse de Valentinois, morte en 1552, morte en 1615, et femme de Henri IV, 9. *Victoire de France*, morte à 2 mois; 10. Jeanne, morte peu de temps après sa naissance.
François II. 1559.	**Marie Stuart**, fille de Jacques V, roi d'Écosse et de Marie de Lorraine, sœur du duc de Guise.	
Charles IX. 1560.	**Elisabeth d'Autriche**, fille de Maximilien II et de Marie d'Autriche.	1. *Marie-Elisabeth*, morte à 6 ans.
Henri III. 1574.	**Louise de Lorraine-Vaudemont**, fille de Nicolas, comte de Vaudemont, frère puîné du duc de Lorraine.	

FIN DE LA BRANCHE DES VALOIS QUI RÉGNA 261 ANS.

BRANCHE DES BOURBONS

MARGUERITE DE VALOIS,

Première femme de Henri IV.

Portrait de Marguerite. — Son mariage avec Henri, roi de Navarre. — Massacre de la Saint-Barthélemy. — Ligue du favori du Gast et de Catherine de Médicis contre Marguerite. — Retraite du roi de Navarre et du duc d'Alençon. — Colère de Henri III. — Captivité de Marguerite. — Elle triomphe de la fureur du roi. — Traité de Sens. — Mort de du Gast. — Voyage de Marguerite en Flandre. — Elle rejoint son époux en Guyenne; sa mère l'accompagne. — Retour de Marguerite à Paris. — Son exil de la cour. — Deuxième voyage en Guyenne. — Fuite de Marguerite. — Sa révolte. — Son séjour en Auvergne. — Son divorce avec Henri IV. — Son retour à Paris. — Ses fondations. — Sa mort.

Marguerite, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit en 1552. Non-seulement la nature l'avait douée d'une beauté céleste, mais elle avait encore ajouté à ses charmes les dons plus précieux d'un esprit supérieur, d'une imagination vive et brillante. Son goût pour les lettres lui donnait des connaissances étendues, auxquelles elle joignait encore les agréments du bel-esprit. Mais, comme si tout ici-bas devait être marqué du sceau de l'imperfection, Marguerite, qu'on ne pouvait voir sans admiration, ne pouvait être connue sans mépris... Ses plaisirs étaient sa loi; pour eux elle oubliait jus-



p. 220

qu'à cette aimable pudeur, ornement de son sexe; et rassemblant en elle toutes les bizarreries, on la voyait tour à tour passer des exercices d'une piété outrée aux actions les plus condamnables. Accoutumée à s'entendre donner, par les flatteurs, le nom de déesse, elle prenait elle-même avec plaisir celui d'Uranie et de Vénus céleste. Prodigue à l'excès, elle faisait d'abondantes aumônes, mais aux dépens de ses créanciers qu'elle ne payait jamais. La prodigalité était chez les Valois, disait-elle, un vice de famille.

Liée d'abord avec son frère le duc d'*Anjou* (depuis Henri III) après la bataille de *Jarnac*, elle se brouille avec lui, par les instigations de du *Gast*, favori du prince, qui lui fait craindre l'influence de *Henri de Guise*, épris de la princesse et aimé d'elle. Dans le même temps elle est demandée en mariage par dom *Sébastien*, roi de Portugal; mais la politique de Charles IX et de sa mère, l'avait destinée au prince de Navarre, afin de donner aux protestants la sécurité que cette union devait nécessairement leur apporter. Elle n'était cependant qu'une feinte abominable pour les perdre plus sûrement. Marguerite ignorait ces sanglants projets; mais sacrifiant le duc de Guise à l'ambition, elle épousa Henri de Navarre, que la mort de Jeanne d'Albret, sa mère, venait de mettre en possession de la couronne de Navarre.

Le mariage fut célébré le 18 août 1572, avec le cérémonial qu'exigeait la différence des religions. Les fêtes durèrent trois jours; jamais on n'en avait vu d'aussi brillantes; mais comme le prélude de l'odieuse joie du monarque et de sa mère, elles furent suivies du massacre des protestants le 24 août, jour de la *Saint-Barthélemy*, six jours après

la célébration d'un hymen qui avait paru cimenter l'union des deux partis.

Marguerite elle-même faillit en être victime. Un jeune gentilhomme, nommé *Téjan*, poursuivi par des archers, s'étant sauvé, malgré ses blessures, jusque dans la chambre de la princesse, qui était endormie, se jeta sur son lit, la prit à bras-le-corps, et ne la quitta que lorsque *Nancy*, capitaine des gardes, lui eut, aux prières de Marguerite, accordé la vie. La princesse le garda dans son cabinet jusqu'à son entière guérison.

Catherine et son fils, furieux de voir que le roi de Navarre et son cousin, le prince de Condé, avaient échappé au massacre, résolurent de faire casser un mariage qui, loin de servir leurs vues, donnait au prince une sorte de pouvoir ; mais Marguerite refusa de se soumettre à leurs désirs.

Le duc d'Anjou ayant été appelé au trône de *Pologne*, Catherine et du Gast, craignant que Marguerite ne fût le lien de l'intelligence qui régnait entre Henri de Navarre et le duc d'Alençon, frère du roi, que son penchant conduisait à être du parti protestant, la rendirent suspecte à Charles IX. Catherine craignait surtout que l'alliance des deux princes ne devînt fatale au duc d'Anjou, son fils bien-aimé, que son élection au trône de Pologne avait éloigné de la cour ; car elle voyait Charles IX sur le bord du tombeau. Bientôt il meurt, et Henri quitte la Pologne pour venir prendre possession de la couronne de France (1574).

Le duc d'Alençon et le roi de Navarre, traités avec trop peu de considération, se retirent de la cour (1576), et, de concert avec le prince de Condé, forment un parti redoutable.

Le roi, furieux, veut exercer sur sa sœur toute sa colère ; Catherine l'en empêche, alors le roi se venge sur la *Thorigny*, confidente intime de la princesse, dont il l'avait séparée : il donne l'ordre de la noyer... Cette malheureuse, sans doute, eût péri victime de l'emportement injuste de son souverain, si elle n'eût été sauvée par deux officiers qui allaient dans le même temps rejoindre le duc d'Alençon. Celui-ci se retire en Champagne ; Henri va en Guyenne, et Marguerite, retenue prisonnière dans ses appartements, est choisie pour être l'arbitre d'une réconciliation entre son frère et le duc d'Alençon, auquel elle portait une tendresse particulière, et qui exigea qu'on lui rendît la liberté.

Henri III s'adoucit ; Catherine la ménage, et son époux oublie les griefs qu'il peut lui reprocher. Elle va à *Sens* avec sa mère ; le traité y est conclu, et Marguerite agit avec une générosité rare, en ne s'occupant aucunement de ses intérêts.

La mort de *du Gast*, assassiné, dit-on, par ses ordres, la débarrassa d'un ennemi déclaré ; mais voyant que les principes du favori étaient suivis par le roi, et que son ambition n'y gagnait rien, elle demanda la permission de rejoindre son époux en Guyenne. Elle ne put d'abord l'obtenir, et sous prétexte de prendre les eaux de *Spa*, elle se rendit en Flandre, afin de disposer les esprits en faveur du duc d'Alençon. Ce prince avait adopté avec empressement les offres de *Mondoucet*, ambassadeur de France aux Pays-Bas, qui avait cru remarquer, pendant son séjour, combien, par son attachement à la France, il serait facile de soustraire ce beau pays au joug espagnol. Henri, occupé des troubles du royaume, avait fait peu

d'attention aux ouvertures de Mondoucet, qui s'était alors adressé à son frère.

Cependant la paix se conclut entre le roi et le duc d'Alençon, et Marguerite, de retour à Paris, obtint enfin de rejoindre son époux. Catherine voulut l'accompagner, et resta dix-huit mois avec elle.

Pendant plus de cinq ans Marguerite vécut en paix avec Henri. Ils se brouillèrent ensuite pour cause de dévotion ; car l'intolérance est de tous les partis, et souvent les princes se voient obligés de soutenir des excès qu'ils blâment, alors qu'une politique nécessaire, mais mal entendue, les a fait commettre. *La Pin*, secrétaire de Henri, avait fait maltraiter des catholiques ; forcé de ménager les protestants, ce prince ne put écouter les prières de Marguerite et les venger. Ce motif fut en partie, avec les instances de la reine-mère, cause du retour de Marguerite à Paris. Elle quitta *Nérac* en 1582. Henri III espérait que son séjour près de lui pourrait y attirer et le duc d'Alençon et le roi de Navarre ; mais la conduite déréglée de Marguerite, et son amitiée pour le duc d'Alençon déplurent tellement au roi, qu'il oublia en cette occasion ce qu'il se devait à lui-même, en accablant publiquement sa sœur des reproches les plus humiliants. Après ce cruel affront, il lui ordonna de quitter la cour. On l'arrêta à *Ferrières*, près de Montargis, avec ses deux dames d'honneur, qu'on renvoya. Arrivée à *Nérac*, Marguerite y reçut de Henri le plus froid accueil. Accablée d'un mépris mérité, elle quitta la cour de Nérac, se sauva à Agen et se révolta contre son époux et contre son frère. Pour s'excuser, elle profitait de l'excommunication lancée par *Sixte-Quint* contre Henri, disant qu'elle ne pouvait vivre avec un

excommunié. Le scandale de sa cour et ses dépenses, onéreuses pour la ville, ne la firent point aimer des habitants d'Agen. Cette ville fut prise par *Matignon*. Marguerite se retira à *Carlat*, et le quitta bientôt pour choisir un séjour plus sûr. Le marquis de *Canilhac* la surprit dans sa fuite, et la conduisit au château d'*Usson* (1), à six lieues de Clermont en Auvergne.

Cependant, profitant de l'empire qu'exerçait sa beauté, elle rendit esclave de ses volontés celui qui la retenait prisonnière. Canilhac lui livra le fort en 1583 ; mais ensuite elle y demeura forcément. En 1584, la mort lui ravit, dans son frère, le duc d'Alençon, un protecteur zélé. Depuis longtemps elle avait perdu ses droits à l'estime de son époux ; combien alors elle dut sentir douloureusement sa position !

En 1589, Henri de Navarre était monté sur le trône de France. Depuis longtemps il fesait d'inutiles efforts pour obtenir de Marguerite son consentement au divorce. Elle s'y était constamment refusée, ne voulant pas voir à sa place *Gabrielle d'Estrées* qui, après avoir donné deux fils au roi, recevait de lui des marques publiques d'une estime qui marquait assez à quel rang il voulait l'élever. Mais la mort de la duchesse de Beaufort, de la belle Gabrielle, arrivée en 1599, décida enfin la reine. Le divorce fut prononcé par Clément VIII, et Henri ne put cependant, en apprenant cette nouvelle, cacher sa vive émotion ; elle lui arracha même des larmes.

Depuis cinq ans (1605) Henri était uni à *Marie de Médicis* lorsque Marguerite, après un séjour de vingt-deux

(1) Ce château fut démoli par Louis XIII, en 1634.

années au château d'Usson, quitta l'Auvergne et revint à Paris, du consentement du roi, qui ordonna qu'elle y fût reçue selon son rang. Elle habita l'hôtel de *Sens*, et le quitta pour un autre situé au faubourg Saint-Germain, et dont les vastes jardins s'étendaient jusqu'à la Seine (1).

Le 21 mars 1608, elle posa la première pierre du couvent des *Augustins*, appelés Augustins de la reine Marguerite ou Petits-Augustins. Ce couvent, qui a servi de Musée des monuments français pendant la révolution, a été démoli en 1820. Elle fonda aussi le couvent des *Filles du Sacré-Cœur*.

Marguerite avait une maison à *Issy*, près Paris. Elle s'y trouvait le jour de l'assassinat de Henri IV (14 mai 1610). On y célébrait l'anniversaire de sa naissance.

A la nouvelle de la mort tragique du bon Henri, elle partit pour se rendre au Louvre, et, apprenant que la régence était déférée à Marie de Médicis, elle s'en retourna assez satisfaite, montrant pour la mémoire du meilleur des hommes une coupable indifférence.

Marguerite mourut à Paris, le 27 mars 1615, âgée de soixante-trois ans. Après l'avoir déposée aux Petits-Augustins, on l'inhuma à Saint-Denis, et l'on porta son cœur au couvent des Filles du Sacré-Cœur.

On doit à Marguerite des *Mémoires* fort bien écrits et très intéressants. On regrette qu'elle ne les ait faits que jusqu'à l'époque de son départ de Nérac pour Paris, quoiqu'elle s'y soit peinte souvent sous un aspect qui, malheureusement, ne lui convient pas.

Non-seulement Marguerite écrivait bien en prose, mais

(1) Entre la rue de Seine et celle de l'Université.

elle réussissait même en vers. Elle prenait plaisir à se comparer à Marie Stuart, sa belle-sœur. Il est vrai que leur beauté, leurs talents, leurs malheurs et leurs fautes pouvaient établir un assez juste parallèle. Mais Marie Stuart expia ses erreurs par une mort héroïque et chrétienne, tandis que le repentir n'entra même pas dans le cœur de Marguerite!

TABLEAU DES TROIS MARGUERITE DE VALOIS.

CHARLES D'ANGOULÊME. — LOUISE DE SAVOIE.
1457 † 1496. 1476 — 1532.

CLAUDE DE BRETAGNE 1499 † 1524. — FRANÇOIS Ier, 1494 † 1515.	1. MARGUERITE DE VALOIS. 1492 † 1549.	{ CHARLES D'ALENÇON. 1525. HENRI D'ALBRET, 1517 † 1555
2. MARGUERITE de VAL. 1523 † 1574, Ép. Emm.-Philibert, 1528—1580.	HENRI II, 1519 † 1559, Cath. de Médicis. 1519 † 1582.	JEANNE D'ALBRET, 1528 † 1572, Ép. Ant. de Bourbon. 1518 † 1562.
CHARLES EMMANUEL-LE-GRAND. 1580—1636. Tige de la maison de CARIGNAN.	3. MARGUERITE de VAL. — 1552 † 1615. Sans enfants.	HENRI IV. 1553—1610.

MARIE DE MÉDICIS,

Seconde femme de Henri IV.

Portrait de Marie de Médicis. — Son mariage avec Henri IV. — Mauvaise intelligence qui règne entre eux. — Couronnement de la reine. — Assassinat d'Henri IV. — Régence de sa veuve. — Sa politique. — Traité de Sainte-Ménéhould, et fin de la régence. — Mariage du roi Louis XIII avec l'infante d'Espagne. — Mort de Concini et de sa femme. — Disgrâce de Marie. — Traité de Brissac. — Mort de Luynes, favori et ministre du roi. — Richelieu le remplace. — Son élévation. — Sa politique. — Captivité et fuite de Marie. — Son infortune. — Sa mort. — Ses fondations.

Marie de Médicis, fille de François de Médicis, duc de Florence, et de Jeanne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand, fut choisie pour épouse par Henri IV, après la prononciation de son divorce avec Marguerite de Valois.

Marie, âgée de vingt-quatre ans, était belle, d'un esprit délicat, mais d'une capacité moindre qu'elle ne le pensait. Attachée avec opiniâtreté à ses sentiments, elle avait ce goût des intrigues que donne la politique italienne, dont la devise est de tout désunir. Son caractère était loin d'avoir cette douceur que Henri désirait tant rencontrer dans se compagne (1).

Marie reçut de son oncle, le grand-duc de Florence, une

(1) Superstitieuse, elle croyait à l'astrologie et consultait les devins. Ses défauts, néanmoins, n'excluaient pas quelques bonnes qualités; son cœur était bon et généreux pour ceux qu'elle aimait.



p. 22

dot de six cent mille écus et un grand nombre de pierreries. Elle s'embarqua à *Livourne* sur la magnifique galère la *Générale;* les dehors en étaient dorés, et la poupe était enrichie de grenadines, d'ébène, de nacre et de pierres précieuses. Après une traversée de dix jours (1), elle débarqua à Marseille, et se rendit à Lyon, où le roi arriva le 9 décembre 1600. Le duc de Bellegarde avait épousé la princesse à Florence, au nom du roi. La cérémonie fut renouvelée à Lyon, le 17 décembre. Elle vint ensuite à Paris avec son époux; et, avant d'aller au Louvre, elle logea dans la maison de ce même Zamet où la belle Gabrielle avait rendu le dernier soupir (Cet hôtel a été depuis celui de Lesdiguières, près la Bastille).

Le 27 septembre suivant, Marie donna le jour à un prince qui reçut le nom de *Louis* (depuis Louis XIII).

Marie aurait pu rendre son époux heureux; mais son caractère altier et jaloux fit son malheur. Ce n'était que brouilleries continuelles dans le palais. Ces querelles se renouvelaient d'autant plus facilement que le roi ne pouvait secouer le joug de la marquise de *Verneuil*, Henriette d'Entraigues, qui avait remplacé Gabrielle d'Estrées, et dont les intrigues avaient failli être fatales au roi même. Marie ne pouvait la souffrir; et Henri, de son côté, reprochait à sa femme le pouvoir qu'elle donnait à sa confidente

(1) *Malherbe*, le poète favori de Marie de Médicis, s'empara de la lenteur du voyage, pour en faire le sujet d'une allégorie; il dit que *Neptune*

Dix jours ne pouvant se distraire
Au plaisir de la regarder,
Il a, par un effort contraire,
Essayé de la retarder.

Léonora Galigaï, et à *Concini*, son mari. Aussi voyait-on quelquefois Sully intervenir entre le roi et la reine, pour rétablir la paix.

Adoré dans ses états, admiré de ses alliés et respecté partout, Henri cependant était victime de chagrins domestiques, auxquels l'inconstance de ses affections ajoutait encore.

Longtemps il s'était refusé aux prières de la reine, qui désirait être couronnée. Enfin, il avait cédé ; et le 13 mai 1610, Marie de Médicis fut couronnée à Saint-Denis. Le lendemain, dimanche 14 mai, Henri s'occupait des préparatifs de l'entrée de la reine à Paris, lorsque, par un odieux assassinat, l'infâme *Ravaillac* ravit à la France le meilleur, le plus grand des rois. Guerrier intrépide, ami fidèle, Henri était un de ces hommes, prodiges de leur siècle, dont le mérite se fait connaître, admirer et chérir.

La reine, qu'une telle perte devait jeter dans une grande affliction, montra des regrets qui ne furent ni assez vifs ni assez durables. A quatre heures après midi, Henri IV avait reçu le coup fatal, et à six heures, sa veuve avait fait toutes les démarches pour s'assurer la régence. Le duc d'*Epernon*, qui n'aimait point Henri, fut choisi par elle pour assembler la cour. Ce fut avec des menaces qu'il y procéda ; et le lendemain, Marie fut déclarée régente, son fils, Louis XIII, n'ayant encore que neuf ans.

La mémoire de Henri IV fut si peu respectée par la régente, que non-seulement elle négligea les avis salutaires qu'il s'était plu souvent à lui donner, si la mort le ravissait à la France pendant la minorité de son fils, mais encore elle fit tout le contraire de ce qu'il lui avait recommandé.

Sully, *Villeroi* et *Jeannin*, qui avaient si loyalement et si heureusement secondé leur souverain, furent renvoyés.

Concini, devenu maréchal d'*Ancre*, remplaça Sully. Les millions que ce fidèle ministre avait amassés pour rendre la France florissante, furent dissipés, les alliances de Henri IV abandonnées, enfin tout son système politique changé.

On se brouilla avec les protestants : la guerre civile éclata et la régente courait à sa perte, lorsqu'elle la prévint en traitant avec les rebelles à *Sainte-Ménéhould*, le 15 mai 1614. Le 20 octobre suivant, elle fit reconnaître la majorité de son fils, au parlement de Paris, et les états-généraux s'assemblèrent.

Au mois de novembre 1615, *Louis XIII* épousa *Anne d'Autriche*, infante d'Espagne. Marie, craignant l'influence de la princesse sur l'esprit de son fils, employa tous les moyens pour lui ôter la confiance de son époux. Louis, faible et soupçonneux, écouta sa mère. Mais la hardiesse de Concini qui voulait, disait-il, voir jusqu'où pourrait aller la fortune d'un particulier, en lassant le roi, vint mettre un terme au crédit de la reine-mère.

(1617). Le maréchal d'Ancre, ayant fait quelque résistance, fut tué au Louvre par *Vitry*, capitaine des gardes, qui avait reçu du roi l'ordre d'arrêter cet intrigant italien. On trouva sur lui plusieurs millions en papier. La populace, qui rarement sait s'arrêter à propos, marqua la joie que lui causait cette mort, en insultant aux restes de Concini.

Marie, atterrée à cette nouvelle, vit bien que son pouvoir allait lui échapper ; mais, par une bizarrerie singulière de l'esprit humain, après avoir élevé Concini et sa femme au

plus haut rang, elle abandonna entièrement cette dernière aux dangers qui l'environnaient. Léonora subit son sort funeste dans toute sa rigueur. Accusée de magie, on lui reprochait d'avoir ensorcelé la reine ; et elle eut la tête tranchée, comme criminelle de lèse-majesté... Quel jugement! Le courage qu'elle montra dut faire honte à ses juges; car méritait-elle cette fin? On a conservé d'elle la réponse qu'elle fit aux juges lorsqu'on lui demanda de quels moyens elle s'était servie pour enchanter l'esprit de la reine. « Je n'ai employé, répondit-elle, que l'ascendant » qu'a toujours un esprit supérieur sur un esprit faible. »

La reine, que Louis avait refusé de voir, se retira à *Blois*, où on la garda à vue. Louis XIII agissait avec cette rigueur par les avis de *Luynes*, son favori, qui le gouvernait. Le duc d'*Epernon* sauva la reine après deux ans de détention à Blois. Elle descendit par une fenêtre, et sous sa protection, se retira (1619) à Angoulême; de là elle alla au *Pont-de-Cé*, où l'on en vint aux mains. Cette désunion fut favorable à la fortune de Richelieu, qui fut le lien de la réconciliation. Un accommodement fut signé à *Brissac*, le 16 août 1620.

Luynes étant mort peu après, à la suite de la levée du siége de *Montauban*, Marie eut l'espoir de voir son crédit se rétablir; mais elle éprouva d'abord quelques difficultés, étant traversée dans ses projets par le prince de Condé, qui avait été enfermé à la Bastille par Concini, et auquel Luynes avait rendu la liberté. Cependant, en 1623, elle se vit investie du même pouvoir dont elle avait joui avant la mort du maréchal d'Ancre.

Richelieu, élevé par Concini, favorisé par Luynes, obtint, par l'entremise de Marie, le chapeau de cardinal.

Bientôt le succès du siége de la *Rochelle* cimenta le pouvoir de ce nouveau ministre. En bon politique, voyant qu'il portait ombrage à la reine-mère, il engagea le roi à la nommer régente pendant qu'il irait secourir le duc de *Mantoue*. Ce fut en 1629. Le garde-des sceaux *Marillac* et le maréchal, son frère, mirent Richelieu encore plus mal qu'il ne l'était dans l'esprit de Marie qui, à force d'importunités, avait obtenu du roi la promesse d'ôter le ministère à Richelieu. Mais le même jour qui devait éclairer la chute de cet habile politique, vit la désunion du roi et de sa mère : on l'appela la journée des *dupes* ; car Richelieu sut y déjouer habilement les intrigues de la reine.

(1631). En vain Louis chercha à les réconcilier ; la reine s'y refusa avec opiniâtreté : alors le roi quitta le château de *Compiègne*, où il était avec elle, ordonnant qu'on la retînt prisonnière.

Richelieu, qui craignait aussi l'ambition de Marie, favorisa sans doute son évasion, pour la perdre plus sûrement. Elle se sauva à *Bruxelles*, où, faute de moyens, il lui fallut retrancher une grande partie de sa cour. Ses biens en France ayant été saisis, elle ne recevait rien. Marie, mère ou belle-mère de quatre souverains, était délaissée sans le moindre secours. La crainte qu'excitait Richelieu, lui fit bientôt fermer toutes les retraites ; et elle prit alors la résolution de se retirer à *Cologne*.

C'est là qu'elle vécut neuf ou dix mois dans une indigence extrême et n'ayant pas même de bois pour se chauffer pendant la maladie qui la conduisit au tombeau !

Elle termina ainsi malheureusement ses jours à l'âge de soixante-sept ans, le 3 juillet 1642. — Un pareil destin

est bien fait pour exciter la compassion, et rendre odieuse la conduite de Richelieu; car, si Marie fut aussi inhumainement sacrifiée, ce fut moins au bien de l'Etat qu'à l'ambition de l'ingrat ministre qu'elle avait élevé au rang qu'il occupait. Et Louis XIII? Quel oubli! quel abandon coupable! — Il apprit la mort de sa mère à Paris, à son retour de *Tarascon*, où il était allé visiter le cardinal malade. Il témoigna une douleur très vive qui s'accordait mal avec la cruelle indifférence qu'il lui avait montrée. Ces regrets, hélas! trop tardifs pour l'infortunée princesse, firent voir que Louis avait moins suivi son impulsion que les volontés d'un ministre habile, il est vrai, mais despote, et qui, fesant de son pouvoir un dieu, pour le conserver aurait tout sacrifié plutôt que de fléchir.

On fit, par ordre de Richelieu, un service magnifique à Marie, dans la ville de Tarascon, et son corps, apporté en France fut inhumé à Saint-Denis.

Cette princesse aimait la poésie, et protégea les arts. *Malherbe*, estimé de Henri IV, obtint d'elle une pension de cinq cents écus.

Rubens, fameux peintre flamand, fut appelé à sa cour; nous devons à son habile pinceau la collection de tableaux allégoriques relatifs à Henri IV et à Marie, et qui sont maintenant au Louvre.

Elle fonda deux hôpitaux pour les malades au faubourg Saint-Germain, et un autre à Chaillot pour les orphelins.

En 1613, elle fit bâtir les *Carmélites* d'Enfer; elle fut aussi la fondatrice des religieuses du *Calvaire*.

On doit à Marie de Médicis le palais du *Luxembourg* (1615) élevé par *de Brosse*, sur le modèle du palais *Pitti* de Florence. On lui doit encore l'aqueduc d'*Arcueil* et la

promenade de *Cours-la-Reine*, aujourd'hui l'allée des Veuves aux Champs-Elysées.

Marie eut six enfants de Henri IV :

Louis XIII, né le 27 septembre 1601 ; — un prince anonyme, né en 1607, et mort un mois après ; — *Gaston* (1), Jean-Baptiste, duc d'Orléans, né en 1608 ; — *Elisabeth* de France, mariée en 1615, à Philippe IV, roi d'Espagne ; — *Christine* de France, qui épousa Victor-Amédée, duc de Savoie, et *Henriette-Marie*, femme de Charles Ier, roi d'Angleterre. Ce monarque fit, auprès de Louis XIII et de Richelieu d'inutiles efforts pour le rappel de Marie, qui n'avait pu rester près de lui, à cause des troubles de son royaume.

(1) Ce nom lui fut donné par Henri IV, qui voulait faire revivre en lu a mémoire du célèbre Gaston de Foix, neveu de Louis XII, et le dernier de sa maison, de laquelle le royaume de Navarre passa à la maison d'Albret, comme de celle d'Albret il passa à la maison de Bourbon. — Gaston mourut à Blois, en 1660.

ANNE D'AUTRICHE,

Femme de Louis XIII.

Mariage de cette princesse avec Louis XIII. — Son caractère. — Prétention du roi, et mauvaise intelligence qui en est la suite. — Mademoiselle de La Fayette. — Réconciliation du roi et de la reine. — Naissance de Louis XIV. — Mort de Louis XIII. — Régence d'Anne d'Autriche. — Guerre de la Fronde. — Caractère de Mazarin. — Traité des Pyrénées. — Mort d'Anne d'Autriche. — Fondations de cette princesse. — Son portrait.

Anne d'Autriche était fille de Philippe III, roi d'Espagne, et de Marguerite d'Autriche, sœur de l'empereur Ferdinand. Cette princesse, née à l'*Escurial* en 1601, quelques jours avant Louis XIII, élevée par une femme remarquable, la comtesse d'*Altamira*, épousa ce monarque le 25 septembre 1615, à Bordeaux. Elle avait été conduite par son père jusqu'à Fontarabie.

L'échange d'Anne d'Autriche avec *Elisabeth* de France, qui épousa l'infant *Philippe*, depuis Philippe IV, frère d'Anne, se fit sur la rivière de la *Bidassoa*, où s'était fait autrefois l'échange des enfants de France et de la reine Eléonore, première femme de François I[er], et où se fit plus tard le fameux traité des Pyrénées. Ce souvenir nous reporte à des faits nouveaux et glorieux pour notre patrie.

Ce mariage, que l'âge des deux époux et la beauté d'Anne paraissaient devoir rendre heureux, ne fut un lien de bonheur ni pour l'un ni pour l'autre.

Louis, qui ne savait que suivre l'impulsion de ceux qui gouvernaient son esprit, se laissait entièrement conduire par des favoris; et *Richelieu*, dont l'ambition cherchait sans cesse à éloigner du monarque toute rivalité, profitait de son ascendant pour donner à son maître une méfiance qui lui procurait un pouvoir assuré.

Marie de Médicis, de son côté, travaillait à nuire à la jeune reine dans l'esprit du roi, afin de conserver plus d'influence; de sorte que la princesse, naturellement bonne, affable, mais fière, ne sut point dissimuler son mécontentement. Louis, bon aussi, mais d'un caractère excessivement froid, ne cherchait point à se réunir à sa compagne. Ils finirent par vivre ensemble dans une complète indifférence; Louis alla même jusqu'à priver la reine de ses droits pendant plus de douze ans.

Enfin, mademoiselle de *La Fayette*, aimée de Louis XIII, qui estimait en elle la vertu la plus pure, le caractère le plus aimable, sut ménager entre Anne et son époux un heureux rapprochement, et c'est à cette réconciliation que la France doit Louis IV, qui naquit le 15 septembre 1638.

Ainsi, mademoiselle de *La Fayette*, que les intrigues de Richelieu avaient portée à se retirer de la cour, du fond du monastère (1) où elle exerçait les pratiques d'une piété vraie, sut, par ses instances auprès du roi, rempor-

(1) Mademoiselle de La Fayette s'était retirée au couvent de la Visitation, le 19 mars 1637. Elle y prit le voile et fut le modèle de son ordre. Elle mourut en janvier 1665, aux Filles-Sainte-Marie de Chaillot, où elle fit quelques établissements.

ter une victoire contre laquelle était conjuré le plus ruse ministre.

Le roi mourut le 14 mai 1643. Il laissait la régence à Anne; mais cette régence était très limitée. La reine se présenta en pompe au parlement, qui cassa le testament de Louis et donna à la reine une régence entière; le chancelier *Séguier* en prononça l'arrêt le 18 mai.

Les victoires du grand Condé saluèrent avec éclat les commencements de la régence.

Marie de Médicis avait fini ses jours dans l'exil et le malheur; Richelieu l'avait suivie au tombeau quelque temps après. Il fallait à la régente quelqu'un capable de conduire l'état, et quoiqu'elle n'aimât pas le cardinal Mazarin, créature de Richelieu, son habileté reconnue lui fit donner la préférence sur ses concurrents.

Ce choix déplut généralement; mais la reine mit tant de fermeté dans sa résolution, qu'il fut maintenu malgré les mécontents qui se soulevèrent. C'est ainsi qu'on a nommé la guerre de la *Fronde*, que le grand *Condé* se plaisait à tourner en ridicule. Les grands prétendaient au pouvoir, et le parlement qui se croyait en droit de faire des remontrances, se révolta. L'animosité des cours souveraines, de l'Espagne surtout, où s'était réfugié Condé, soutint cette rébellion, à la tête de laquelle on voyait encore le duc de *Beaufort* et le fameux coadjuteur, depuis cardinal de *Retz*. Enfin, cette lutte cessa avec la minorité du roi, et avec elle le pouvoir de la régente; car le rusé *Mazarin* s'était emparé de l'esprit du jeune Louis. Tout rentra dans l'ordre, et *Gaston*, duc d'Orléans, oncle du roi, qui avait aussi figuré dans ces troubles, se retira tranquillement à Blois, où il vécut éloigné de toute affaire.

Moins profond politique que Richelieu, moins fier; mais plus complaisant, Mazarin n'était pas méchant et n'avait point ce caractère vindicatif qui appartient généralement à la nation italienne. De son côté, Anne, moins ambitieuse que Marie de Médicis, se contenta d'une apparence d'autorité, et vécut tranquille, entourée des égards du cardinal et heureuse de la tendresse de son fils.

L'Autriche et l'Espagne, fatiguées d'une longue guerre, offrirent la paix, et le lien qui la cimenta fut le mariage de *Louis XIV* avec l'infante *Marie-Thérèse*, fille de Philippe IV, nièce d'Anne d'Autriche et cousine du roi.

Les conférences furent tenues à l'île des *Faisans*, formée par la rivière de la *Bidassoa*, et terminées par le traité des Pyrénées, le 7 novembre 1659. Cette union de son fils avec Marie-Thérèse mit le comble aux vœux de la reine-mère. Mazarin mourut peu après, le 9 mars 1661.

Anne d'Autriche mourut d'un cancer au sein, à l'âge de soixante-cinq ans, le 20 janvier 1666. Elle montra un courage héroïque au milieu des plus cruelles souffrances, et pendant cette maladie, qui fut longue, Louis XIV ne cessa de lui donner les marques les plus touchantes de son affection, la veillant lui-même, et se levant plusieurs fois la nuit, soit pour la soigner, soit pour s'informer de son état.

Cette princesse fut universellement regrettée. Une qualité digne d'éloge était son amour pour la vérité.

Un libraire de Paris, Antoine Berthier, qui avait dessein de publir un recueil de pièces jointes à l'*Histoire du cardinal de Richelieu*, par Aubry, mais qui craignait en même temps qu'elles n'excitassent le mécontentement de ceux dont on y parlait, consulta la reine à ce sujet.

« Faites imprimer, dit-elle, ne craignez rien. Vous me » verrez toujours protéger la vérité. Faites tant de honte » au vice, qu'il ne reste que la vertu en France. »

Personne mieux que cette princesse ne savait tenir une cour. Vertueuse et d'une piété vraie, elle aimait cette politesse délicate à la mode alors, et qui concourait à la rendre agréable selon le goût du temps. Elle avait une antipathie marquée pour les roses, ne pouvant les voir même en peinture.

On aurait désiré lui voir moins de penchant à la parcimonie; cependant, c'est à Anne d'Autriche qu'on doit le *Val-de-Grâce*. La coupole de cet édifice fut peinte à fresque par Mignard.

Portrait de la reine Anne d'Autriche

« La reine, par sa naissance, n'a rien qui l'égale : ses aïeux ont tous été grands monarques; et, parmi eux, nous en voyons qui ont aspiré à la monarchie universelle. La nature lui a donné de belles inclinations; ses sentiments sont tous nobles; elle a l'âme pleine de douceur et de fermeté; et, quoique ce ne soit pas mon dessein, en parlant, d'exagérer ses qualités, je puis dire, en général, qu'il y a des choses en elle qui la peuvent faire égaler les plus grandes reine de l'antiquité. Elle est grande et bien faite, elle a une mine douce et majestueuse, qui ne manque jamais d'inspirer, dans l'âme de ceux qui la voient, l'amour et le respect. Elle a été l'une des plus grandes beautés de son siècle; ses yeux sont parfaitement beaux, le doux et le grave s'y mêlent agréablement, leur puissance a été fatale à beaucoup d'autres particuliers, et des

nations entières ont senti, à leur dommage, quel pouvoir ils ont eu sur les hommes. Sa bouche est petite et vermeille, et la nature lui a été libérale de toutes les grâces dont elle avait besoin pour être parfaite. Par un de ses sourires elle peut acquérir mille cœurs ; ses ennemis mêmes ne peuvent résister à ses charmes : et nous avons vu beaucoup de ces personnes à qui l'ambition ôtait la raison, avouer que la reine se faisait mieux aimer par eux, lors même qu'ils avaient le plus de dessein de manquer à leur devoir. Ses cheveux sont beaux, et leur couleur est d'un beau châtain clair : elle en a beaucoup, et il n'y a rien de plus agréable que de les voir peigner. Ses mains, qui ont reçu des louanges de toute l'Europe, qui sont faites pour le plaisir des yeux, pour porter un sceptre et pour être admirées, joignent l'adresse avec une extrême blancheur ; si bien que l'on peut dire que les spectateurs sont toujours ravis quand cette grande reine se fait voir ou en toilette ou à table quand elle prend ses repas.

« Sa peau est d'une blancheur et d'une délicatesse qu'on ne saurait assez louer. Son teint n'est pas de même, il n'est pas si beau ; et, la négligence qu'elle a pour sa conservation, ne mettant presque jamais de masque, ne contribue pas à l'embellir.

« Son nez n'est pas si parfait que les autres traits de son visage : il est gros, mais cette grosseur ne sied pas mal avec de grands yeux, et il me semble que, s'il diminue sa beauté, il contribue à lui rendre le visage plus grave. Je n'ose cependant dire qu'elle a le pied fort beau, petit et fort bien fait.

» Elle n'est pas esclave de la mode, mais elle s'habille bien. Elle est propre et fort nette, on peut dire même

qu'elle est curieuse des belles choses, et c'est sans affection extraordinaire, et beaucoup de dames dans Paris font plus de dépenses que la reine n'en fait. L'habitude, et non la vanité fait son ajustement, et l'honnête ornement lui plaît parce que, naturellement, elle aime à être bien, autant dans la solitude qu'au milieu de la cour.

» Comme Dieu est notre principe et notre fin, et qu'une reine chrétienne ne doit être estimée que selon la mesure de la vertu qui est en elle, il est juste de commencer à parler de ses mœurs, par la piété qui paraît être un des principaux ornements de cette auguste princesse. Elle a certainement un grand respect pour la loi de Dieu, et son désir serait de la voir bien établie dans le cœur de tous les Français. Dans sa plus grande jeunesse, elle a donné des marques de dévotion et de charité, car, dès ce temps là, ceux qui ont eu l'honneur de la servir, ont toujours remarqué qu'elle était charitable et qu'elle aimait à secourir les pauvres. Les vertus avec les années se sont fortifiées en elle, et nous la voyons sans relâche prier et donner.

» Elle est infatigable dans l'exercice de ses dévotions; les voyages, les maladies, les veilles, les chagrins, les divertissements, ni les affaires, ne lui ont pu faire interrompre les heures de sa retraite et de ses prières. Elle a une confiance extrême en Dieu, et cette confiance lui a attiré sans doute beaucoup de grâces et de bénédictions.

» La vertu de la reine est solide et sans façon, elle est modeste sans être choquée de l'innocente gaieté, et son exemplaire pureté pourrait servir d'exemple à toutes les autres femmes. Elle est douce, affable et familière avec tous ceux qui l'approchent et qui ont l'honneur de la

servir. Sa bonté la convie de recevoir les petits comme les grands, et sans manquer de discernement, cette bonté est cause qu'elle entre en conversation avec beaucoup de personnes fort indignes de son entretien. Elle a beaucoup d'esprit : ce qu'elle en a est tout à fait naturel. Elle parle bien : sa conversation est agréable, elle entend raillerie, et ne prend jamais rien de travers, et les conversations délicates et spirituelles lui donnent du plaisir. Elle juge toujours les choses sérieuses selon la raison et le bon sens, et dans les affaires elle prend toujours par lumière le parti de l'équité et de la justice ; mais elle est paresseuse ; elle n'a point lu : cela toutefois ne la délustre point, parce que le grand commerce que la reine a eu avec les premiers de son siècle, la grande connaissance qu'elle a eue du monde, et la longue expérience des affaires et des intrigues de la cour où elle a toujours eu une grande part, ont tout à fait réparé ce qu'il pouvait lui manquer du côté des livres ; et si elle ignore l'histoire de Pharamond et de Charlemagne, elle sait fort bien celle de son temps.

» La reine est fort indifférente pour la grandeur et la domination. Sa naissance l'a élevée tout d'un coup, elle tient tout le reste indigne de ses désirs, et jamais les défauts de Catherine de Médicis ne seront les siens. Cette grande reine n'a pas les mêmes sentiments sur l'amitié ; elle aime peu de personnes, mais celles à qui elle donne quelque part en l'honneur de ses bonnes grâces, se peuvent vanter d'être fortement aimées. Notre sexe a eu cet avantage de lui avoir donné dans sa jeunesse des favorites qui ont occupé son cœur par un attachement fort grand et fort sensible.

» La mort du roi son mari lui ayant donné, par sa régence, un sceptre à soutenir, elle a été obligée de donner son amitié à une personne dont la capacité la pût soutenir, et dans laquelle elle puisse rencontrer le conseil avec la fidélité, et les services avec la douceur de la confiance. Dans tous ses différents choix, et particulièrement par le dernier, elle a fait voir à toute la terre combien elle aime noblement, et que son cœur n'est capable d'aucune faiblesse ni d'aucun changement, quand une fois elle est persuadée qu'elle fait ce qu'elle doit faire. Selon ce que je dis, il semble que la reine était née pour rendre par son amitié le feu roi son mari le plus heureux mari du monde : et certainement il l'aurait été s'il eût voulu l'être ; mais cette fatalité qui sépare presque toujours les cœurs des souverains, ayant éloigné de la reine celui du roi, l'amour qu'elle n'a pu donner à son mari, elle le donnait à ses enfants, et particulièrement au roi son fils qu'elle aime passionnément. Le reste des personnes qui ont l'honneur de l'approcher ne saurait sans présomption, et sans vanité bien mal fondée, se vanter d'être aimées d'elle ; ce bien n'est réservé que pour les élus ; mais elle les traite bien, et toutes, chacune selon leur mérite, en reçoivent un assez favorable accueil pour les obliger à une grande fidélité à son service, et à beaucoup de reconnaissance envers elle. Sa bonté en cette occasion tient la place de la tendresse dont elle ne fait pas une fort grande profusion aux pauvres mortels ; mais les choses qui viennent d'elle et qui en ont seulement quelque apparence, sont d'un prix inestimable, tant par leur rareté que par l'excellence de la personne de qui on le reçoit. Si elle n'est pas si tendre pour ceux qui ont

l'honneur de l'approcher, elle est sûre et secrète à ceux qui se confient en elle. Son procédé est honnête et obligeant. Du côté de la fidélité, elle se renferme dans les mêmes bornes que les particuliers. Elle entre dans les chagrins de ceux qui souffrent. Ceux pour qui elle a de la bonne volonté trouvent en sa douceur de la consolation ; et ses oreilles paraissent si attentives au soulagement des misérables, qu'il semble que son cœur, tout indifférent qu'il est, y prend aussi quelque part. Il me paraît qu'elle n'est pas assez touchée de l'amitié qu'on a pour elle ; mais, comme les rois entendent de tous un même langage, et qu'il est difficile de discerner la vérité d'avec le mensonge et l'artifice, il est assez excusable, et même, selon la raison, de ne se pas laisser aisément persuader sur une chose qui, de sa nature, est fort trompeuse. Elle hait ses ennemis de la même façon qu'elle aime ses premiers amis. Par son inclination, elle se vengerait volontiers, elle serait capable de porter bien loin ses ressentiments ; mais la raison et sa conscience la retiennent, et souvent je lui ai ouï dire qu'elle a peine à se vaincre là dessus. Elle se met rarement en colère, sa passion ne la domine pas : elle n'éclate par aucun bruit indécent à une princesse qui, commandant un royaume, doit se commander elle-même, mais il y paraît à ses yeux, et quelquefois elle m'en a donné quelques marques par ses paroles.

» La reine est naturellement libérale, elle est capable de donner avec profusion et en beaucoup d'occasions elle en a donné des marques. Elle n'est jamais incommodée de ceux qui lui demandent du secours dans leur nécessité,



et ce qu'elle leur donne, elle le donne avec bon cœur et avec joie ; mais comme elle néglige les richesses pour elle-même, elle néglige aussi d'en donner aux autres. Une des plus belles qualités que j'ai reconnues en la reine, c'est la fermeté de son âme : elle ne s'étonne point des grands périls; les choses les plus douloureuses, et qui ont le plus agité son âme, n'ont pu apporter du trouble dans son visage et ne lui ont jamais fait manquer à cette gravité qui sied si bien aux personnes qui portent la couronne.

» Elle est intrépide dans les grandes occasions, et la mort ni le malheur ne lui font peur.

» Elle soutient son opinion sans se relacher, quand une fois elle la croit bonne, et sa fermeté va au-delà des raisons que la politique fait dire aux personnes passionnées. De la procède qu'elle ne s'étonne point des discours du vulgaire. Elle trouve dans son innocence et sa vertu sa sûreté et sa consolation ; et pendant que la guerre civile a fait contre elle ce que la malice et l'envie ont coutume de produire, elle a fort méprisé toutes leurs attaques. Elle est toujours égale en toutes les actions de sa vie; toute ses années et ses journées se ressemblent : elle observe continuellement une même règle, et nous l'avons toujours vue faire les mêmes choses, soit dans ce qu'elle rend à Dieu par devoir, ou ce qu'elle donne au monde par complaisance. Elle est tranquille et vit sans inquiétude ; elle ne puise ni dans le passé ni dans l'avenir aucun souvenir ni aucune crainte qui puisse troubler son repos ; elle pense seulement, suivant le conseil de l'Evangile et l'avis des philosophes, à passer sa journée, goûtant avec douceur e bien qu'elle y trouve, sans se plaindre du mal qu'elle

y rencontre. La pensée de la mort ne l'étonne point : elle la regarde venir sans murmurer contre sa fatale puissance ; et il est à croire qu'après une longue vie elle recevra cette affreuse ennemie des hommes avec une grande paix. Je souhaite que ce soit ainsi, et qu'alors les anges en reçoivent autant de joie que les hommes auront sujet d'en ressentir de tristesse. »

Mme DE MOTTEVILLE, 1658.

Anne d'Autriche fut mère de *Louis XIV*, né à Saint-Germain-en-Laye, le 5 septembre 1638, et de *Philippe* de France, duc d'Anjou, né le 21 septembre 1640. Ce prince prit ensuite le nom de duc d'Orléans (tige de la branche actuelle d'Orléans).

Philippe d'Orléans se maria en premières noces à *Henriette d'Angleterre*, fille de Charles Ier, morte à Saint-Cloud, en 1670, dont il eut : 1° *Charles d'Orléans*, mort peu après sa naissance ; — 2° *Marie-Louise*, mariée à Charles II, roi d'Espagne, morte en 1689 ; — *Anne-Marie d'Orléans*, mariée au duc de Savoie (Victor-Amédée), morte en 1728 ;

En secondes noces, à *Charlotte-Elisabeth de Bavière*, fille de l'électeur Palatin, morte en 1722, dont il eut : *Louis d'Orléans*, mort jeune ; *Philippe d'Orléans*, régent de France, mort le 2 décembre 1723 ; — *Elisabeth-Charlotte* mariée au duc de Lorraine, morte en 1745.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

INFANTE D'ESPAGNE

Femme de Louis XIV.

Son mariage avec Louis XIV. — Son attachement pour son époux. — Ses chagrins. — Sa mort. — Portrait de cette princesse.

Marie-Thérèse, fille de Philipppe IV, roi d'Espagne, et d'Élisabeth de France, sœur de Louis XIII, était née à l'*Escurial* en 1638. Par son mariage avec Louis XIV, elle fut cause d'une paix qui, en liant l'Espagne à la France, ouvrit à cette dernière le chemin au trône d'Espagne, disputé vainement par la maison d'Autriche, sa rivale.

Cette alliance fut l'ouvrage de Mazarin, qui servit dans cette occasion les vœux de la reine-mère.

Il sut, par une proposition de mariage avec *Marguerite de Savoie*, amener le roi d'Espagne à offrir sa fille, qu'il refusa à l'empereur d'Allemagne. C'était tout ce que Mazarin désirait. S'étant alors uni à *Louis de Haro*, premier ministre d'Espagne, il procéda au fameux traité des *Pyrénées*.

Les difficultés étant levées, le duc de *Gramont* fut chargé d'aller à *Madrid* faire la demande de la princesse. Il entra dans cette ville, le 17 octobre 1639, à la tête de



p. 248.

quarante gentilshommes de sa suite. Le lendemain il eut audience du roi et de la reine ; l'infante était présente à sa réception. « Sire, dit-il au roi d'Espagne, le roi, mon » maître, vous accorde la paix ; et à vous Madame, dit-il » en s'adressant à l'infante, S. M. vous offre son cœur et » sa couronne. » — Le traité de paix fut signé le 7 novembre 1659.

Mais la mauvaise santé du roi d'Espagne fit remettre les cérémonies du mariage au printemps suivant. Alors, au mois de mai 1660, Philippe IV accompagna sa fille et vint jusqu'à *Saint-Sébastien*. Louis XIV se rendit à *Saint-Jean-de-Luz*.

De Saint-Sébastien le roi d'Espagne alla à *Fontarabie*, où, le 3 juin 1660, Louis de Haro, fondé de la procuration du roi de France, épousa la princesse. Le lendemain, la reine-mère arriva à l'île de la *Conférence*, avec Monsieur frère du roi (devenu duc d'Orléans par la mort de Gaston). Le roi d'Espagne y arriva peu après avec l'infante. La jeune reine se jeta aux genoux de sa tante qui, après l'avoir relevée, courut embrasser son frère ; l'attendrissement fut égal des deux côtés.

Le 7 juin, *Marie-Thérèse* prit congé de son père ; cette séparation fut très douloureuse, et la princesse répandit d'abondantes larmes.

Le 9, Louis XIV épousa cette princesse à *Saint-Jean-de-Luz*, et, quelques jours après, en partit pour se rendre à *Vincennes*, où il resta jusqu'au 25 août, afin de laisser le temps aux Parisiens de préparer les fêtes qui devaient signaler l'entrée de la nouvelle reine. En effet, jamais triomphe n'avait paru plus éclatant : on avait élevé à la porte du faubourg Saint-Antoine, un trône magnifique sur lequel

les deux époux reçurent les félicitations des compagnies souveraines (1).

Les premiers mois de cette union furent heureux. Louis, tout à son épouse, avait su inspirer la tendresse la plus vive, mais hélas ! pour son malheur, car bientôt elle fut seule pour la sentir. Guidé par son penchant à la légèreté, Louis ne quittait une favorite que pour passer sous le joug d'une autre qui, bientôt, à son tour était remplacée par une heureuse rivale. C'est ainsi qu'à madame de *la Vallière,* qui aimait sincèrement le roi, succéda un instant mademoiselle de *Fontanges*, puis la marquise de *Montespan*, qui afficha un scandale honteux.

La reine aimait Louis XIV, et si quelquefois elle espérait, quelles peines cuisantes déchirait son cœur ! L'estime du roi, son amitié, ses égards. (car il rendait justice à ses vertus), étaient-ce là des liens assez forts pour une compagne qui le chérissait ? Marie, dévorant ses larmes dans le silence, savait s'interdire une plainte légitime ; jamais le moindre reproche ne vint importuner son ingrat époux ; elle mettait de la discrétion jusque dans sa douleur.

La mort de la reine-mère, arrivée en 1666, augmenta ses chagrins : Anne était sa confidente, sa consolatrice. Elle n'était pas encore remise de la peine sensible que lui avait causée la perte de son père, mort un an auparavant, lorsqu'elle vit ajouter à tant de tourments, celui d'une rupture entre la France et l'Espagne, relativement à la succession des Pays-Bas. Heureusement cette guèrre dura peu.

(1) C'est de là que cette barrière prit le nom de *Barrière du Trône*.

Marie-Thérèse succomba enfin à des chagrins d'autant plus violents, qu'elle s'était efforcée de les dissimuler. Elle mourut à l'âge de quarante-cinq ans, après une maladie de quelques jours, en 1683.

Le roi ne put être insensible à cette perte. Il avait toujours rendu hommage à son mérite, et regretta qu'une tendresse si constante eût si été mal récompensée. Quelques marques d'amitié, qu'il lui donna dans ses derniers moments, parurent la ranimer ; mais on arracha le roi d'auprès d'elle, et bientôt après elle expira ; Louis XIV dit publiquement à cette triste nouvelle : « *Voilà le premier chagrin qu'elle me cause !* » Quel éloge plus complet et en même temps plus mérité !

Louis, avec moins de penchant aux plaisirs, eût été le plus heureux des époux. Marie-Thérèse réunissait tout pour fixer son cœur. Elle ressemblait beaucoup à sa tante, mère de Louis XIV. Son teint était d'une blancheur remarquable, ses yeux très beaux ; sa taille, plus petite que grande, était pleine de grace. En elle brillait cette fraîcheur que donne une santé parfaite.

Marie-Thérèse savait donner à toutes ses manières, un charme inexprimable ; d'une douceur angélique, la bonté était la base de son caractère. Son esprit, juste et solide, était orné, et la plus aimable modestie était la règle de sa conduite ; elle ne se mêla jamais du gouvernement ; ennemie de toute intrigue, servir Dieu, plairé au roi et l'aimer, là se bornaient ses vœux et ses plaisirs.

Louis XIV la rendit mère de six enfants :

1. Louis de France, dit le dauphin, monseigneur ou le grand dauphin, né le 1er novembre 1661, et mort à Meudon le 14 avril 1711 ; il avait eu de Marie-Anne-Chris-

tine-Victoire de Bavière, morte le 20 avril 1690; — 1° *Louis*, duc de Bourgogne, mort le 18 février 1712, lequel eut de *Marie-Adélaide de Savoie*, morte le 12 février 1712, le duc de Bretagne mort en 1705; *Louis* duc de Bretagne, mort le 8 mars 1712; — et Louis XV, né le 15 février 1710; 2° *Philippe* duc d'Anjou, roi d'Espagne, mort le 9 juillet 1746; — 3° *Charles*, duc de Berri, mort le 4 mai 1715.

2. PHILIPPE de France, duc d'Anjou, né à Saint-Germain-en-Laye le 5 août 1668, mort le 10 juillet 1671.

3. LOUIS-FRANÇOIS, deuxième duc d'Anjou, né en 1672, mort la même année.

4. ANNE-ÉLISABETH, née à Paris en 1662, morte la même année.

5. MARIE-ANNE de France, née en 1664, morte un mois après.

6. MARIE-THÉRÈSE, née le 2 janvier 1667, morte à l'âge de cinq ans.

Marie-Thérèse d'Autriche fut inhumée à *Saint-Denis*.



p. 253.

MARIE LECZINSKA,

Femme de Louis XV.

—

Stanislas Leczinski. — Mariage de sa fille Marie Leczinska avec Louis XV. Caractère de cette princesse. — Sa mort. — Union du dauphin avec Joséphine de Saxe — Stanislas remonte sur le trône de Pologne. — Traité de Vienne en 1736. — Stanislas en Lorraine. — Sa mort. — Trait de la vie privée de Marie.

Marie-Catherine-Sophie-Félicité Leczinska naquit en 1703. Elle était fille de Catherine Opolinska et de Stanislas Leczinski, que ses talents et l'amitié qu'il inspira à *Charles XII*, pendant le séjour qu'il fit près de lui comme ambassadeur, avaient porté au trône de Pologne. Soutenu par le héros suédois, Stanislas fut élu roi de Pologne à *Varsovie*, en 1705, quoique *Frédéric-Auguste Ier* y régnât depuis 1697. Mais un compétiteur au trône est dangereux, et Stanislas fut souvent obligé de se dérober aux poursuites d'Auguste, protégé par Pierre-le-Grand.

La jeune princesse partageait tour à tour et les triomphes et les disgraces de son père. Enfin, en 1706, Stanislas l'emporta, Auguste descendit du trône ; mais la bataille de *Pultawa* (1709) changea la fortune des deux rivaux. Charles XII, vaincu, se retira à *Bender*, et Stanislas aban-

donna à Auguste un trône que, sans cet appui, il ne pouvait conserver. Il se retira à *Deux-Ponts*, puis en France, dans une commanderie près de *Wissembourg* (Basse-Alsace) ; c'est là qu'il reçut la nouvelle de la demande de sa fille pour Louis XV. Cette fortune, aussi extraordinaire que ses aventures, pénétra Stanislas de la joie la plus vive. Il se hâta de passer dans l'appartement de sa femme et de sa fille, et dit en entrant : « Mettons-nous à genoux » et remercions Dieu ! — Mon père, s'écria la jeune prin» cesse, vous êtes rappelé au trône de Pologne ? — Ah ! » ma fille ! le ciel nous est bien plus favorable : vous êtes » reine de France ! »

Marie Leczinska se rendit avec sa famille à *Strasbourg*, où la demande de sa main se fit dans les formes accoutumées, et le mariage fut célébré à Fontainebleau le 5 septembre 1725.

Louis XV aima tendrement Marie, et leur bonheur eût duré sans doute, si la princesse ne se fût livrée sans réserve à des scrupules religieux qui le fatiguèrent.

Plus âgée que son mari, douée de peu de beauté, Marie cependant pouvait effacer aisément ces légers désavantages par le caractère le plus aimable, un esprit fin et cultivé, et la vertu la plus pure. Lorsqu'elle avait fait distribuer aux malheureux tout ce qu'elle possédait, elle poussait la bienfaisance jusqu'à vendre ses bijoux pour les soulager. Souvent elle chargeait du soin de ses touchantes aumônes, le poëte Moncrif qu'elle honorait d'une bienveillance particulière. Le président *Hénault*, auquel nous devons, entre autres, une *Histoire de France* qui a été traduite dans toutes les langues, reçut aussi de Marie des marques de bonté. Elle aimait beaucoup le théâtre, et,

malgré son excessive piété, assistait souvent au spectacle de la cour, souvent aussi elle y faisait des remarques aussi spirituelles que justes.

Cette princesse ne se mêla jamais du gouvernement, et si sa piété ne l'eût portée à des scrupules outrés qui aidèrent le roi à s'éloigner d'elle, au lieu de l'en blâmer, on pourrait l'en féliciter, puisque c'est dans la religion seule qu'elle puisa les consolations dont elle eut besoin plus tard pour supporter tout à la fois et la perte de l'affection de Louis XV, livré aux plus honteux désordres, et celle de plusieurs de ses enfants que la mort lui ravit.

« Rendez-moi mes enfants et vous me guérirez ! » disait-elle aux médecins qui l'entouraient pendant la maladie qui la conduisit au tombeau. Cette princesse mourut le 24 juin 1768, pleurée de toute la France et même de son époux, qui par ses regrets rendit un juste hommage à tant de mérite.

Parmi les dix enfants qu'elle eut de Louis XV (deux princes et huit princesses), nous citerons seulement le dauphin *Louis III*, père des rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Ce prince avait épousé *Joséphine de Saxe,* fille du rival de Stanislas. Marie avait vu d'abord cette princesse avec prévention, mais les qualités aimables de la dauphine changèrent bientôt les dispositions de son cœur, et la reine l'aima sincèrement.

En 1733, Marie avait vu son père remonter sur le trône de Pologne après la mort d'Auguste son compétiteur ; mais l'empereur Charles VI et la Russie armèrent pour Auguste II, électeur de Saxe, petit-fils d'Auguste Ier. Louis soutint son beau-père ; cependant les secours qu'on lui envoya ne furent pas suffisants ; alors le parti de Stanislas

succomba; sa tête fut mise à prix, et ce ne fut qu'avec bien des difficultés qu'il parvint en France. Le traité de *Vienne* (1736) lui donna les duchés de *Bar* et de *Lorraine* pour le dédommager de la perte du royaume de Pologne. On lui en laissa la jouissance sa vie durant, et à sa mort, cette province revint à la France; ainsi la *Lorraine* fut la dot de Marie Leczinska.

Stanislas mourut deux ans avant sa fille, par accident. Le feu ayant pris à sa robe de chambre, sans qu'il pût être secouru à temps, il mourut des suites de ce funeste événement. On regretta justement en lui le meilleur des hommes. Prince sage, aimant les arts et les protégeant, Stanislas gouverna la Lorraine avec sagesse, et sa mort fut une perte pour ses sujets.

Il a laissé un ouvrage sous le titre d'*OEuvres d'un philosophe bienfaisant*.

Nous terminerons par le récit d'un trait de la vie privée de Marie Leczinska.

Pendant son séjour à *Vissembourg*, un jour qu'elle se promenait dans les jardins du château, une pauvre femme s'approcha de la palissade, implorant la princesse et la suppliant d'un ton pénétré de soulager sa misère. Touchée de l'état de détresse dans lequel elle voyait cette femme, Marie lui donna une pièce d'or; c'était tout ce qu'elle possédait! Transportée de joie, la pauvre femme, en la recevant, éleva les mains au ciel en s'écriant : « Ah! ma » bonne princesse, Dieu vous bénira : vous serez reine de » France! » Six mois après elle épousa Louis XV, et cette prédiction de la reconnaissance, reçut son accomplissement.

Traversant un jour les appartements de Versailles avec

son cortége ordinaire, elle fut abordée sans façon par une paysanne qui lui dit : » Ça, ma bonne reine, je viens de » bien loin, entendez-vous, tout exprès pour vous voir ; » je vous prie que j'aie cette consolation un peu à mon » aise. » — « Bien volontiers, ma bonne, » — lui dit la reine en s'arrêtant ; et elle s'informa de son pays et de sa famille. La villageoise, transportée de tant de bonté, se retira pénétrée d'attendrissement en essuyant les larmes que la joie lui faisait répandre.



MARIE-JOSÉPHINE DE SAXE,

Deuxième femme du Dauphin, fils de Louis XV.

—

Son mariage. — Sa vie retirée. — Mort du Dauphin. — Plan d'éducation de la Dauphine. — Sa mort subite.

Mari-Josèphe de Saxe était fille d'*Auguste III,* rival heureux de Stanislas Leczinski au trône de Pologne, comme nous l'avons déjà dit, elle sut, à force d'affection, de prévenances, faire oublier à Marie Leczinska le dissenment polique qui existait entre leurs pères.

Tant que vécut le *Dauphin*, Marie-Josèphe mena une vie très isolée, elle partagea la retraite à laquelle Louis XV semblait condamner son fils, de peur qu'en devenant utile, il ne devînt puissant et impérieux.

Dans sa vie monotone, le Dauphin laissa voir les vertus de l'homme privé ; quant aux qualités qui font les grands rois, il est probable qu'il en eût possédé une partie.

Un amour constant du travail l'avait conduit à la connaissance de presque toutes les langues de l'Europe, de la stratégie, et de la science de l'ingénieur.

Le parti des Jésuites, que soutenait le Dauphin, ayant succombé, ce prince, dit-on, en éprouva un violent et secret chagrin qui, joint à une affection de poitrine, le conduisit rapidement au tombeau.

Marie-Josèphe lui prodigua les soins les plus touchants, veilla à son chevet, le pleura sincèrement ; mais alors elle comprit l'importance des fonctions nouvelles qui lui étaient imposées par la mort de son mari.

Mère de trois princes héritiers de la couronne, instruite, laborieuse, douée d'une grande volonté, elle supplia Louis XV de lui accorder la charge de *surintendante de l'éducation des fils de France ;* mais les conseillers du roi crurent y voir une régence anticipée et renversèrent ce projet.

Marie-Josèphe ne se découragea pas ; aidée de son confesseur, l'abbé Collet, elle réunit les manuscrits, les notes du Dauphin, et composa un Code d'instruction, qu'elle résolut de soumettre au duc de *La Vauguyon*, gouverneur des jeunes princes, afin de s'entendre pour leur éducation. Elle étudia les cahiers, fit des recherches, travailla sous la direction de l'abbé Collet.

Ses ennemis la représentèrent au roi comme une ambitieuse ; forte de son amour maternel, Marie-Josèphe dédaigna leur accusation, mais au moment où elle touchait au but tant désiré, la mort vint la surprendre, à peine âgée de trente-cinq ans.

Ses restes furent déposés à *Sens*, dans le même tombeau que ceux de son époux.

Elle fut mère de trois princes : le duc de *Berry* (Louis XVI), le comte de *Provence* (Louis XVIII), le comte d'*Artois* (Charles X), et de deux princesses, Mesdames *Zéphirine* de France, morte à cinq ans, *Elisabeth* de France, que nous verrons dans le Dictionnaire abrégé des femmes célèbres.

MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE,

Femme de Louis XVI.

Différents motifs rendent pour nous la vie de Marie-Antoinette une des plus intéressantes que puisse nous présenter l'histoire. — Sentiment trop général que l'on éprouve au sujet de cette reine. — Sa naissance. — Ses premières années. — Son mariage avec le Dauphin. — Louis XVI et Marie-Antoinette montent sur le trône. — Naissance de Madame Royale. — Mort de Marie-Thérèse. — Naissance d'un dauphin. — Mesure qui commence à faire des ennemis à la reine. — L'affaire du collier, inventée par eux, augmente leur nombre. — La haine contre la reine s'accroît tous les jours par de faux bruits. — Elle refuse de reculer devant le danger qui la menace. — Elle prévoyait cependant les suites terribles de ces commencements sinistres. — Prise de la Bastille. — Journée du 6 octobre à Versailles. — Belle réponse de Marie-Antoinette aux juges chargés de punir les attentats commis en ce jour. — La famille royale quitte Paris. — Journée du 20 juin 1792. — Le roi et sa famille sont conduits au Temple, lieu d'où Louis XVI se rendit à l'échafaud. — Le dauphin est séparé de sa mère. — On conduit la reine à la Conciergerie. — Son jugement. — Sa mort.

Si les malheurs de Marie Stuart, qui ne régna que deux ans sur la France, ont suffi pour nous intéresser vivement à cette princesse, serait-il possible de parler avec indifférence de *Marie-Antoinette?* Cette reine eut-elle autant de torts que la reine d'Écosse? Ses malheurs furent-ils moins grands? Témoigna-t-elle dans son adversité moins de résignation? Non, sans doute; et alors n'a-t-elle pas aussi des titres à l'intérêt général? Fille de



p. 260.

Marie-Thérèse, épouse d'un roi malheureux comme elle, qui n'eut jamais en vue que le bonheur de la France et de son peuple, et qui, sous ce rapport, mérite essentiellement la reconnaissance de tout homme juste — reine de France pendant vingt-cinq ans, s'étant toujours montrée sage dans ses conseils, grande et généreuse dans ses actions, Marie-Antoinette doit être remarquée avec intérêt dans la foule des reines.

Cependant quelques esprits, plus faciles à recevoir de mauvaises impressions que prompts à les oublier, sont encore aujourd'hui trop généralement prévenus contre l'épouse infortunée de Louis XVI par les calomnies dont on a noirci sa réputation, et n'éprouvent qu'un sentiment d'indifférence au nom de Marie-Antoinette. Mais il n'en sera pas toujours ainsi : le temps saura faire discerner le vrai d'avec le faux ; il effacera tout ce que la calomnie a répandu de bruits odieux sur la reine, tout en laissant planer le blâme sur sa jeunesse légère, folle, imprudente, mais non pas criminelle ; sur son imprévoyance qui dissipait les restes du trésor épuisé ; sur son aveuglement qui la conduisait de fête en fête, en souriant, vers l'abîme où l'ancienne France allait s'engloutir.

Marie-Antoinette, fille de l'impératrice Marie-Thérèse et de François Ier, empereur d'Allemagne, naquit à Vienne, le 2 novembre 1755.

Son éducation fut confiée à des personnes aussi recommandables par leurs vertus que par leurs talents ; elle eut des maîtres en tout genre, et les fruits de leurs soins surpassèrent même leurs espérances. Toutefois la culture de son esprit ne fit point négliger le soin de former son âme, et d'y faire naître les vertus qui constituent le

vrai mérite. Aussi, dès ses premières années, la jeune Antoinette laissait-elle remarquer en elle, les belles qualités qui devaient un jour la caractériser : une noblesse et une grandeur d'âme qui lui étaient particulières, une compassion tendre pour les malheureux et un généreux empressement à soulager leurs besoins. Elle avait su si généralement se faire aimer de tous ceux qui l'entouraient, que ce fut un véritable deuil à Vienne lorsqu'elle quitta cette capitale pour se rendre en France : elle avait alors quinze ans.

Ses nouveaux sujets la reçurent avec le plus vif enthousiasme ; tout à son arrivée lui promettait le bonheur, et rien ne présageait encore les persécutions terribles qu'elle devait un jour essuyer. Son mariage avec Louis XVI, encore dauphin, fut célébré à Paris, dans la chapelle du château, le 16 mai 1770.

Portrait de Marie-Antoinette.

« La reine semblait avoir été créée par la nature pour contraster avec le roi et pour attirer à jamais l'intérêt et la pitié des siècles sur un de ces drames d'état qui ne sont pas complets, quand les infortunes d'une femme ne les achèvent pas. Fille de Marie-Thérèse, elle avait commencé sa vie dans les orages de la monarchie autrichienne. Elle était un de ces enfants que l'impératrice tenait par la main, quand elle se présenta en suppliant devant les fidèles Hongrois, et que ces troupes s'écrièrent : « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse ! » Sa fille aussi avait le cœur d'un roi. A son arrivée en France, sa beauté

avait ébloui le royaume ; cette beauté était dans tout son éclat. Elle était grande, élancée, souple : une véritable fille du Tyrol. Les deux enfants qu'elle avait donnés au trône, loin de la flétrir, ajoutaient à l'impression de sa personne ce caractère de majesté maternelle qui sied bien à la mère d'une nation. Le pressentiment de ses malheurs, le souvenir des scènes tragiques de Versailles, les inquiétudes de chaque jour, pâlissaient seulement un peu sa première fraîcheur. La majesté naturelle de son port n'enlevait rien à la grâce de ses mouvements ; son cou, bien détaché des épaules, avait ces magnifiques inflexions qui donnent tant d'expression aux attitudes. On sentait la femme sous la reine, la tendresse du cœur sous la majesté du sort. Ses cheveux blond-cendré étaient longs et soyeux ; son front haut et un peu bombé, venait se joindre aux tempes par ces courbes fines qui donnent tant de délicatesse et de sensibilité à ce siége de la pensée ou de l'âme chez les femmes ; les yeux de ce bleu clair qui rappelle le ciel du Nord ou l'eau du Danube, le nez aquilin, les narines bien ouvertes et légèrement renflées, où les émotions palpitaient, signe du courage ; une bouche grande, des dents éclatantes, les lèvres autrichiennes, c'est-à-dire saillantes et découpées ; le tour du visage ovale, la physionomie mobile, expressive, passionnée ; sur l'ensemble de ces traits, cet éclat qui ne se peut décrire, qui jaillit du regard, de l'ombre, des reflets du visage, qui l'enveloppe d'un rayonnement semblable à la vapeur chaude et colorée où nagent les objets frappés du soleil : dernière expression de la beauté, qui lui donne l'idéal, qui la rend vivante et la change en attrait. Avec tous ces charmes, une âme altérée d'attachement, un

cœur facile à émouvoir, mais ne demandant qu'à se fixer; un sourire pensif et intelligent qui n'avait rien de banal, des intimités, des préférences, parce qu'elle se sentait digne d'amitiés. Voilà Marie-Antoinette comme femme.

» C'était assez pour faire la félicité d'un homme et l'ornement d'une cour. Pour inspirer un roi indécis et pour faire le salut d'un état dans des circonstances difficiles, il fallait plus : il fallait le génie du gouvernement; la reine ne l'avait pas. Rien n'avait pu la préparer au maniement des forces désordonnées qui s'agitaient autour d'elle, le malheur ne lui avait pas donné le temps de la réflexion. Accueillie avec enivrement par une cour perverse et une nation ardente, elle avait dû croire à l'éternité de ces sentiments. Elle s'était endormie dans les dissipations de Trianon. Elle avait entendu les premiers bouillonnements de la tempête sans croire au danger; elle s'était fiée à l'amour qu'elle inspirait et qu'elle se sentait dans le cœur. La cour était devenue exigeante, la nation hostile. Instrument des intrigues de la cour sur le cœur du roi, elle avait d'abord favorisé, puis combattu toutes les réformes qui pouvaient prévenir ou ajourner les crises. Sa politique n'était que de l'engouement; son système n'était que son abandon alternatif à tous ceux qui lui promettaient le salut du roi. Le comte d'Artois, prince jeune, chevaleresque dans les formes, avait pris de l'empire sur son esprit. Il se fiait à la noblesse ; il parlait de son épée. Il riait de la crise. Il dédaignait ce bruit de parole, il cabalait contre les ministres, il flétrissait les transactions. La reine, enivrée d'adulations par cet entourage, poussait le roi à reprendre le lendemain ce qu'il avait concédé la veille. Sa main se sentait dans tous les tiraille-

ments du gouvernement. Ses appartements étaient le foyer d'une conspiration perpétuelle contre le gouvernement; la nation finit par s'en apercevoir et par la haïr. Son nom devint pour le peuple le fantôme de la contre-révolution. On est prompt à calomnier ce qu'on craint. Les pamphlets les plus infâmes circulaient; les anecdotes les plus scandaleuses furent accréditées. »

(LAMARTINE)

Quatre ans après ce mariage, la mort de Louis XV vint placer sur le trône Louis, son petit-fils, et Marie-Antoinette devint reine de France.

Rien, à cette époque, n'aurait manqué à son bonheur si elle avait eu des enfants. Mais elle en fut longtemps privée: Madame Royale, qui fut le premier fruit de son mariage, ne vint au monde que l'an 1778.

Ce fut l'année même de la naissance de Madame Royale, que *Marie-Thérèse* descendit au tombeau. Cette perte affligea profondément la reine qui, pour mieux se livrer à sa douleur, fit interdire, pendant plusieurs jours, l'entrée de son appartement aux princes même du sang royal.

Le 22 octobre 1781, Marie-Antoinette mit au monde un fils qui fut nommé *Louis-Joseph-Xavier*; mais ce jeune prince mourut à Meudon, avant d'avoir atteint sa huitième année. — Quatre ans après, la reine donna naissance à un nouveau dauphin, qu'on appela *Louis-Charles*, duc de Normandie ; c'est ce dernier qui mourut victime de la barbarie révolutionnaire.

Depuis que Marie-Antoinette était devenue reine de

France, loin d'avoir augmenté le cérémonial de sa maison, parfaitement d'accord à ce sujet avec Louis XVI, son mari, elle s'était occupée à réduire l'étiquette que Louis XIV avait introduite dans sa cour : c'est peut-être ce qui contribua à faire à la reine autant d'ennemis violents, qu'il y eut à ce moment de courtisans mécontents.

Néanmoins, le plus grand désordre existait dans les finances ; ce désordre était le résultat des guerres ruineuses qu'avaient eues à soutenir les règnes précédents.

Cependant les ennemis de la reine et de la royauté, nombreux, riches et puissants, s'efforcèrent de soulever les esprits en persuadant au peuple que le déficit qui se trouvait dans les finances, était un effet des dépenses et du luxe de la reine. Pour confirmer dans cette opinion les esprits trop facilement crédules, on fabriqua des histoires. Parmi celles que l'on inventa à ce dessein, la plus célèbre, et celle qui contribua davantage à porter la multitude à une révolte déclarée contre la reine, fut l'affaire dite *du collier*.

On avait fait un faux billet où la signature de la reine était contrefaite. D'après ce billet, la reine reconnaissait avoir acheté, à terme, un collier de diamants du prix de 1,600,000 fr. Lorsque le joaillier Boehmer présenta ce papier à Marie-Antoinette, qui n'avait jamais eu connaissance d'un achat semblable, cette princesse entrevit bien que c'était un complot affreux que ses ennemis avaient tramé pour la rendre odieuse à la nation épuisée de finances. Elle en fut vivement affligée, alla raconter au roi cette aventure sinistre, et lui dit que, comme son épouse et comme reine, elle demandait réparation de l'injure qu'on lui avait faite. Ce fut le parlement de Paris que jugea cette

affaire ; et une certaine femme, nommée la comtesse de la Motte-Valois, que les ennemis de la reine avaient probablement mise en avant, son mari, et un complice qu'elle avait choisi, furent les seules personnes reconnues évidemment coupables de ce vol et de cette trahison, et les seules que la justice se chargeât de punir. Le cardinal de *Rohan* fut acquitté.

Quoique l'innocence de Marie-Antoinette, dans cette affaire, eût été on ne peut plus clairement démontrée, néanmoins les impressions funestes que la calomnie avait faites, à ce sujet, sur l'esprit de la multitude, ne purent entièrement s'effacer, et il resta dans les cœurs un venin de mécontentement, de dépit, de haine, de vengeance contre la reine, sentiment qui ne fit qu'augmenter tous les jours, par les faux bruits que ses ennemis s'acharnaient à répandre.

La fierté de la reine était vivement blessée ; mais rien n'était capable d'intimider son courage. Aussi refusa-t-elle constamment à l'empereur *Joseph*, son frère, et à la reine de Naples, l'archiduchesse *Caroline*, sa sœur, de se soustraire au danger qui la menaçait, en se retirant dans leurs états, et suivit-elle sans regret la résolution qu'elle avait prise, de ne jamais se séparer de son époux ni de ses enfants.

Cependant les évènements tragiques de la révolution devaient se succéder sans relâche, et la reine les avait su prévoir mieux encore peut-être qu'aucun des ministres du roi. En effet, le désordre des finances, l'agitation extrême des esprits, la résistance des parlements aux volontés du roi, la faiblesse du souverain, tout présageait nécessairement qnelque grand bouleversement.

Ce fut le 14 juillet 1789 que commencèrent les grandes scènes de cette révolution. Le siége et la prise de Bastille en furent le début.

Dès ce moment, Marie-Antoinette se montra vraiment noble; elle dit adieu aux plaisirs, à la joie, pour devenir la compagne assidue du faible et malheureux Louis XVI, dont le trône menaçait de s'écrouler. — Ses courtisans, ses amis, même les plus chers à son cœur, l'ont abandonnée! Avec les fêtes de Marly, de Trianon, ils ont tous disparu; mais son courage ne sera pas au-dessous de sa fortune; il va grandir avec les malheurs; il lui reste une sainte tâche à remplir: un époux à conseiller, des enfants à élever, leur avenir à tous à sauver.

Bientôt après une famine terrible, quoique factice, vint désoler la capitale. Les ennemis de la royauté en étaient les auteurs; mais tout l'odieux en retomba sur le roi. Le 6 octobre suivant, la famille royale retirée à Versailles, reçut une députation composée de femmes ivres, d'hommes de la lie du peuple, armés de poignards, de piques, de sabres, qui s'étaient rendus dans cette ville, dès la veille, résolus de tout braver pour satisfaire leur vengeance contre ceux qu'on leur avait representés comme les auteurs de leurs calamités. Pour calmer la furie de cette vile populace, le roi crut devoir céder à leurs instances répétées, et déclara qu'il consentait à se rendre à Paris avec sa famille; mais il fallut encore que ce fût au milieu de cette horde de brigands, dont les propos grossiers et les cris effrayants attaquaient sans ménagement la majesté royale, et dont la marche lente, en arrêtant le pas des chevaux, fit durer ce pénible voyage l'espace de sept heures entières.

Cependant, l'épouvante révolutionnaire n'avait pas encore atteint tous les différents corps de la nation. Les tribunaux s'occupent même de veiller au maintien de l'ordre, et de punir les séditieux et les rebelles. L'affaire du 5 et du 6 octobre fut soumise à leur jugement ; mais Marie-Antoinette, priée de donner sa déposition, fit cette belle réponse : « *J'ai tout vu, j'ai tout entendu, j'ai tout oublié.* »

Néanmoins la populace devenant de jour en jour plus furieuse, le roi prit le parti d'aller avec sa famille chercher un asile loin de sa capitale. Il partit le 20 juin 1791 ; mais il fut arrêté à *Varennes*, à soixante lieues de Paris, et ramené dans cette ville au milieu de quatre mille hommes armés de piques, de faux, de fusils, qui, ayant entendu sonner le tocsin de Varennes, étaient accourus en diligence de quatre lieues à la ronde. La famille royale fut conduite aux Tuileries, mais dès lors on l'y retint captive.

La fureur révolutionnaire continuait de s'accroître et de faire de nouveaux prosélytes. Le 20 juin 1792, vingt mille hommes vinrent forcer les portes du château des Tuileries, en exprimant ouvertement le dessein qu'ils avaient de massacrer la famille royale, et surtout la reine ; mais cette famille persécutée échappa encore une fois à ses ennemis.

Ce fut le 14 août suivant que les royales victimes furent conduites et enfermées dans la tour du *Temple*. Dès les premiers jours de septembre, on sépara le roi de sa famille, qu'il fut condamné depuis à ne voir qu'à l'heure des repas et lors de sa promenade.

Enfin, le 14 décembre suivant, on leur ôta tout moyen de communication, et le roi ne revit plus sa femme, ses

enfants et sa sœur que le 20 janvier 1793, pour leur dire un éternel adieu.

Quelque temps après, le jeune Louis XVII fut arraché des bras de sa mère, qui, dans le délire de sa douleur, fit d'inutiles efforts pour le retenir.

Enfin, le 1er août 1793, la reine fut transférée à la *Conciergerie*, où on la mit dans un cachot humide et malsain. Le 14 octobre suivant elle parut devant le tribunal révolutionnaire. Le calme de son extérieur annonçait celui de son âme aussi bien que l'inébranlable fermeté de son courage. Ses réponses furent simples, précises et pleines de noblesse; mais son arrêt avait été décidé avant même qu'elle eût été défendue, et elle l'entendit prononcer sans effroi, le 16 octobre 1793, à quatre heures du matin.

A onze heures, Marie-Antoinette sortit de la *Conciergerie*, monta dans une charrette, les mains liées au dos, et on la conduisit ainsi au lieu de supplice. Ce fut sur la place Louis XV que les régicides, qui avaient fait mourir Louis XVI, terminèrent enfin, d'une manière également barbare, les jours de sa malheureuse épouse.

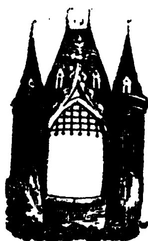
« Ainsi mourut cette reine, légère dans la prospérité, sublime dans l'infortune, intrépide sur l'échafaud; idole de cour mutilée par le peuple, longtemps l'amour, puis l'aveugle conseil de la royauté, puis l'ennemie personnelle de la révolution. Cette révolution, la reine ne sut ni la prévoir, ni la comprendre, ni l'accepter; elle ne sut que l'irriter et la craindre. Elle se réfugia dans une cour, au lieu de se précipiter dans le sein du peuple. Le peuple lui

voua injustement toute la haine dont il poursuivait l'ancien régime. Il appela de son nom tous les scandales et toutes les trahisons des cours. Toute-puissante, par sa beauté et par son esprit, sur son mari, elle l'enveloppa de son impopularité et l'entraîna, par son amour, à sa perte. Sa politique vacillante suivant les impressions du moment, tour à tour timide comme la défaite, téméraire comme le succès, ne sut ni reculer ni avancer à propos, et finit par se convertir en intrigues avec l'émigration et avec l'étranger. Favorite charmante et dangereuse d'une monarchie vieillie, plutôt que reine d'une monarchie nouvelle, elle n'eut ni le prestige de l'ancienne royauté : le respect ; ni le prestige du nouveau règne : la popularité. Elle ne sut que charmer, égarer et mourir. Le peu de solidité de son esprit l'excuse, l'enivrement de sa jeunesse et de sa beauté l'innocente, la grandeur de son courage l'ennoblit. On ne peut la juger sur un échafaud, ou plutôt, la plaindre c'est la juger. Elle est du nombre de ces mémoires qui désarment la sévérité politique de l'historien, qu'on évoque avec pitié, et qu'on ne juge, comme on doit juger les femmes, qu'avec des larmes.

» L'histoire, à quelque opinion qu'elle appartienne, en versera d'éternelles sur cet échafaud. Seule contre tous, innocente par son sexe, sacrée par son titre de mère, une femme désormais inoffensive est immolée sur une terre étrangère, par un peuple qui ne sait rien pardonner à la jeunesse, à la beauté, au vertige de l'adoration ! Appelée par ce peuple pour occuper un trône, ce peuple ne lui donne pas même un tombeau. Car nous lisons sur le registre des inhumations banales de la Madeleine : *Pour la bière de la veuve Capet*, 7 *francs*.

» Voilà le total d'une vie de reine et de ces sommes énormes dépensées pendant un règne prodigue pour la splendeur, les plaisirs et les générosités d'une femme qui avait possédé Versailles, Saint-Cloud et Trianon. Quand la Providence veut parler aux hommes avec la rude éloquence des vicissitudes royales, elle dit en un signe plus que Sénèque ou Bossuet dans d'éloquents discours, et elle écrit un vil chiffre sur le registre du fossoyeur. »

(Lamartine).



MARIE-JOSÉPHINE-LOUISE DE SAVOIE,

Femme de Louis XVIII

ET

MARIE-THÉRÈSE DE SAVOIE,

Femme de Charles X.

Ces deux princesses, filles de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne, étaient douées d'excellentes qualités ; bonnes et pieuses, elles se faisaient chérir par leur bienfaisance et leur douceur.

Louise de Savoie épousa *Monsieur* (depuis Louis XVIII) le 14 mai 1771 ; elle supporta avec une résignation angélique l'exil de son royal époux alors en Angleterre; elle cherchait par ses consolations à tempérer la rigueur de son sort.

Cette princesse succomba le 13 novembre 1810, sans enfant, à l'âge de cinquante-sept ans, après une cruelle maladie; elle emporta le regret général de tous ceux qui eurent le bonheur de la connaître ; sa bienfaisance et sa bonté étaient inépuisables, et sa mémoire sera à jamais conservée par la nation étrangère qui fut à même d'admirer ses vertus.

On ignora généralement en France cette perte cruelle, qui aurait rappelé d'illustres souvenirs. Les funérailles de la reine de France furent célébrées à Londres, dans la chapelle catholique de King-Street, avec toute la solennité qu'il fut possible de leur donner.

Marie-Thérèse de Savoie épousa, le 16 novembre 1773, Philippe de France, comte d'Artois (Charles X), et mourut le 2 juin 1805, laissant deux enfants : le duc d'*Angoulême* et le duc de *Berri*.

Le duc d'Angoulême épousa sa cousine Marie-Thérèse, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette ; il ne naquit pas d'enfants de ce mariage.

Le duc de Berri épousa Caroline de Sicile. Nous donnons dans le Tableau chronologique les enfants qui sont nés de ce mariage.



TABLEAU CHRONOLOGIQUE,

DES ROIS BOURBONS AINÉS,

AVEC LEURS FEMMES ET LEURS ENFANTS.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Henri IV 1589.	**Marguerite**, fille de Henri II et de Catherine de Médicis.	
	Marie de Médicis, fille de François II, de Médicis, duc de Toscane.	1. *Louis XIII*; 2. *N*..., mort à 5 ans; 3. *Gaston*, marié à Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier et en 1632, avec Marguerite de Lorraine; 4. *Élisabeth*, mariée à Philippe IV, roi d'Espagne; 5. *Christine*, m. en 1663; 6. *Henriette*, mariée à Charles Ier, roi d'Angleterre.
	Duchesse de Beaufort, Gabrielle d'Estrée.	1. César-Alexandre, grand prieur de France; 2. duc de *Beaufort*; 3. Catherine-Henriette.
	Marquise de Verneuil, Henriette de Balzac-d'Entragues.	1. Henri, évêque de *Metz*; 2. Gabrielle-Angélique, femme du duc d'*Épernon*.
	Comtesse de Moret, Jacqueline de Beuil.	1. Antoine de Bourbon, comte de *Moret*, tué à la bataille de Castelnaudary.
	Charlotte-des-Essarts, femme du maréchal de l'Hôpital.	1. Jean-Baptiste de Bourbon, marié à Henriette de Bourbon.
Louis XIII. 1610.	**Anne d'Autriche**, fille de Philippe III, marié 1615, morte en 1666.	1. *Louis XIV*; 2. *Philippe* de France, duc d'Orléans, marié à Henriette d'Angleterre, puis à Charlotte de Bavière, fille de l'électeur Palatin.
Louis XIV. 1643. Race légitime.	**Marie Thérèse, d'Autriche**, fille de Philippe IV et d'Élisabeth de France.	1. *Louis Dauphin*, mort en 1711, père de *Louis*, duc de Bourgogne, m. en 1712; 2. *Philippe*, duc d'Anjou, roi d'Espagne, mort en 1746; 4. *Charles*, duc de Berri, mort en 1714. Louis eut encore deux fils et trois filles, morts jeunes.

ROIS.	REINES. Leur Origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Louis XIV. **1643.** Race illégitime.	*Louise de la Vallière*, morte en 1710.	1. Louis de Bourbon, comte de *Vermandois*, mort à 15 ans; 2. Marie-Anne, dite mademoiselle de *Blois*, mariée au prince de Conti.
	Marquise de Montespan, de la famille des Mortemart.	1. Louis-Auguste de Bourbon, duc du *Maine;* ép. Louise-Bénédicte de Bourbon; 2. Louis César de Bourbon, comte de *Vexin;* 3. Louis-Alexandre de Bourbon, comte de *Toulouse*, marié à Marie-Victorine de Noailles; 4. Louise-Françoise de Bourbon, dite mademoiselle de *Nantes*, mariée au duc de Bourbon; 5. Louise de Bourbon, dite mademoiselle de *Tours;* 6 Françoise-Marie de Bourbon, dite mademoiselle de *Blois*, mariée au duc d'Orléans, le régent; puis deux princes m. au berceau.
	Duchesse de Fontanges, née Angélique de Scovaille, morte à l'âge de 20 ans.	Un fils qui ne survécut pas à sa mère.
	Marquise de Maintenon, Françoise-d'Aubigné.	
Louis XV. **1715.**	**Marie-Charlotte-Sophie-Leczinska**, fille de Stanislas-Leczinski, roi de Pologne, duc de Lorraine, et de Catherine, comtesse de Bum Opolinska.	1. *Louis de France*, dauphin, marié : 1° à Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaële, infante d'Espagne ; 2. à Marie-Josèphe de Saxe, fille de Frédéric Auguste II, roi de Pologne. Ce prince ne régna pas. Il laissa plusieurs fils qui montèrent successivement sur le trône, à la mort de leur aïeul Louis XV; le duc de *Berri*, (Louis XVI) ; le comte de *Provence*, Louis (XVIII) ; le comte *d'Artois*, (Charles X) ; et deux filles, *Zéphyrine* de France, morte au berceau ; et madame *Elisabeth*, morte sur l'échafaud, en 1794. Les filles de Louis XV sont : 1° *Louise-Elisabeth*, mariée à don Philippe, infant d'Espagne;

ROIS.	REINES. Leur origine et leur Parenté.	ENFANTS.
Louis XV. Suite.		2° *Henriette-Anne*, morte en 1752; 3° *Louise-Marie*, de France, née le 28 juillet 1728, morte en 1733; 4° *Marie-Adélaïde* de France, morte en 1790; 5° *Marie-Louise-Thérèse-Victoire*, morte à Trieste, en 1799; 6° *Sophie-Philippe*; 7° *Elisabeth-Justine*, née en 1734, morte en 1782; 8° *Thérèse-Félicité* de France, morte 1744; 9° *Louise-Marie* de France, morte en 1787.
Louis XVI. 1774.	**Marie-Antoinette-Josephe-Jeanne de Lorraine**, sœur de l'empereur Joseph II, fille de Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie et de Bohême.	1. *Marie-Thérèse*, (madame Royale) aujourd'hui duchesse d'Angoulême, née le 19 décembre 1778, mariée le 10 juin 1799 au duc d'Angoulême, fille de Charles X; 2. *Louis-Joseph-Xavier-François*, premier dauphin, mort en 1789; 3. *Louis Charles*, duc de Normandie, reconnu par les princes français, roi de France, sous le nom de Louis XVII, mort au Temple, en 1795; 4. *Sophie-Hélène* de France, morte en 1787, âgée d'un an.
Louis XVIII. 1814.	**Marie-Joséphine de Savoie**, fille aînée de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne, née en 1753, morte en 1810, en Angleterre.	
Charles X. 1824.	**Marie-Thérèse de Savoie**, née à Turin, le 31 janvier 1756, épousa le 16 novembre 1773, Charles Philippe de France, alors *comte d'Artois*, morte à Gratz, le 2 juin 1805.	1. *Louis-Antoine d'Artois*, duc d'Angoulême, dauphin, marié à Marie-Thérèse-Charlotte, fille de Louis XVI; 2. *Mademoiselle*, née le 15 août 1776, m. le 5 déc. 1783; 3. *Charles-Ferdinand d'Artois*, duc de Berri, né à Versailles, le 24 janv. 1778, m. le 17 juin 1816, à *Caroline-Ferdinande* de Sicile. Le duc de Berri, assassiné en 1820, laissa 2 enfants : *Louise*, appelée Mademoiselle, née en 1819, mariée au prince Lucques; 2. *Henri*, né en 1820; il est marié à une princesse de Modène.

JOSÉPHINE TASCHER DE LA PAGERIE,

Première femme de Napoléon Ier.

Née le 24 juin 1768. — Morte en 1814.

Marie-Françoise-Joséphine naquit à Saint-Pierre de la Martinique en 1763; elle était fille du comte Tascher de la Pagerie; elle épousa, jeune encore, Alexandre de Beauharnais, si connu depuis par ses talents et ses malheurs, et condamné à mort le 23 juillet 1794, par le tribunal révolutionnaire. Douée d'une imagination ardente, aimant la dissipation et les plaisirs, elle fut bientôt citée comme un modèle de goût, de grâce et d'élégance; à ces dons précieux s'ajoutaient encore une aménité et une bienfaisance, dont se ressentaient tous ceux qui avaient recours à sa bonté. Quand la journée du 13 vendémiaire eut fait de *Bonaparte* un personnage, et qu'il eut obtenu le commandement de l'armée d'Italie, Joséphine l'épousa en 1796, et resta pourtant à Paris; ce ne fut que l'année suivante, et quand Napoléon se fut couvert de gloire, qu'elle alla le rejoindre à Milan; elle l'accompagna presque toujours depuis dans tous ses voyages. Couronnée impératrice en 1804, elle adoucit autant qu'il fut en elle la ru-



p. 27

desse du caractère de son époux, obtint quelquefois de lui des actes de clémence, et montra toujours sur le trône ces gracieuses vertus qui prennent leur source dans une bonté inaltérable.

Mais Napoléon n'avait pas d'héritier ; il reconnut la nécessité d'un divorce qui coûtait cependant beaucoup à son cœur. Joséphine ne se résigna pas sans lutte et sans combat. L'inflexibilité de la politique l'exigeait sans doute. Joséphine *descendit du premier trône du monde, mais n'en tomba pas ;* le divorce fut prononcé en 1810.

L'Impératrice soutint avec beaucoup de dignité un coup si terrible. Elle avait à cette époque quarante-six ans ; elle avait conservé toute sa grace et toute son élégance ; elle fit oublier par sa douce résignation toutes ces petits imperfections de coquetterie, d'amour de dépenses et de légèreté de caractère qu'on lui avait reprochées au fait des grandeurs. Napoléon, heureux jusque là dans ses projets, crut mettre le sceau à sa puissance et à sa gloire, en épousant, après la campagne de 1809, Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche ; Joséphine, dégoûtée des grandeurs, se retira, après son divorce, dans sa jolie terre de *Malmaison*, où elle se fit chérir, respecter et plaindre ; elle se plaisait à rendre heureux tout ce qui l'entourait ; elle vit avec douleur, mais sans étonnement, s'écrouler peu à peu ce fantôme de gloire et de puissance qu'elle avait vu naître, et resta presque seule au milieu des débris de sa famille. Des monarques et des princes étrangers allèrent lui présenter leurs hommages, et c'est à la suite d'une promenade, faite dans ses jardins, au printemps de 1814, avec l'empereur Alexandre, qu'elle augmenta la maladie dont elle mourut peu de jours après.

Elle fut universellement regrettée des habitants et de toutes les personnes que l'indigence ou le malheur avait rapprochées d'elle. On éleva son tombeau dans l'église de *Rueil*. Près d'elle ont été aussi déposés les restes de sa fille *Hortense*, reine de Hollande, morte duchesse de Saint-Leu, en 1835.

Elle n'eut pas d'enfant de Napoléon Ier.

D'Alexandre de Beauharnais elle eut :

Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtenberg, né en 1781, mort en 1824, à Munich ;

Hortense de Beauharnais, née à Paris en 1783, morte en 1837, mariée à Louis Bonaparte, frère de Napoléon, en 1802, dont elle eut trois enfants ; les deux premiers sont morts, le troisième, *Charles-Louis-Napoléon*, est sur le trône de France ; il est né le 20 avril 1808.

La reine Hortense avait hérité de la grace de sa mère ; elle cultivait avec succès la poésie et la musique ; elle a composé de charmantes romances.





p. 280.

MARIE-LOUISE D'AUTRICHE,

Seconde femme de Napoléon Ier.

Née en 1791. — Morte en 1847.

Marie-Louise d'Autriche, fille de l'empereur François Ier et de Marie-Thérèse de Naples, par conséquent nièce de Marie-Antoinette, naquit le 12 décembre 1791 ; elle fut mariée, le 11 mars 1810, à Napoléon, alors empereur des Français.

Les malheurs de 1814 réduisirent la France aux abois. Napoléon quitte Paris, et confère la régence à l'impératrice. Les troupes étrangères envahissent la France ; les Bourbons remontent sur le trône, et Marie-Louise part de Blois, se rend à Orléans, de là à Rambouillet. A peine y est-elle, qu'elle reçoit la visite de son père. Marie-Louise prend aussitôt son fils des mains de madame la comtesse de Montesquiou, et le place vivement dans les bras de François, avant d'avoir reçu elle-même ses premiers embrassements. Ce mouvement, qui partait du cœur d'une mère, produisit une émotion visible dans les traits de l'empereur. Marie-Louise quitta Rambouillet le 23 avril, pour se rendre à Grosbois ; le 25, elle coucha à Provins et quitta enfin la France le 2 mai 1814. Marie-Louise fut déclarée

duchesse de Parme, Plaisance, Guastalla, le 30 mai 1814. Ce duché devait retourner à l'infante d'Espagne Marie-Louise, et à son fils Charles-Louis, anciens souverains de ces états : ils gouvernèrent momentanément Lucques.

Marie-Louise mourut en 1847. Elle avait eu de Napoléon Ier :

François-Charles-Joseph-Napoléon, né le 20 mars 1811, mort en 1832. En naissant il fut proclamé *roi de Rome*. Après l'abdication de son père on songea à le proclamer empereur, sous le nom de Napoléon II, mais son grand-père François Ier l'éleva à sa cour, et lui donna, en 1818 le titre de duc de *Reichstadt*.

Il est pénible d'ajouter que Marie-Louise fut également au-dessous de sa prospérité et de son infortune ; elle ne sut être ni *impératrice*, ni *veuve*, ni *mère* ; elle vit froidement périr un empire qu'elle aurait pu peut-être sauver, et laissa mourir le grand homme, son époux, sur un affreux rocher, sans lui avoir envoyé un seul souvenir, un seul regret ! — Bien plus, elle ne craignit pas de contracter un hymen secret avec le comte de Niepperg, général autrichien et grand-maître de son palais, qu'elle avait connu et aimé à Parme ! Trois enfants sont nés de ce mariage. Le comte de Niepperg, qui laissa la réputation d'un habile administrateur, mourut en 1828.



p. 283.

MARIE-AMÉLIE DE BOURBON,

Femme de Louis-Philippe Ier.

Marie-Amélie (*Amélie-Marie de Bourbon*), reine des Français, de 1830 à 1848, née à Caserte le 26 avril 1782, est l'une des filles de Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche. Sœur de Marie-Thérèse, la seconde femme de François Ier, et de la grande-duchesse de Toscane, elle reçut, sous la direction de madame d'Ambroisio, une éducation soignée, suivit sa mère à Palerme lors de la conquête de Naples par les Français en 1798, alla ensuite passer deux ans à Vienne et ne retourna dans son pays qu'en 1802. Bientôt elle fut forcée de partager le nouvel exil de sa famille en Sicile, où, en 1808 elle connut le duc d'Orléans, alors banni comme elle de sa patrie. Après quelques retards causés par les affaires d'Espagne, elle épousa ce prince à Palerme le 25 novembre 1809, et devint mère une première fois, dès l'année suivante. Arrivée en France au mois de septembre 1814, elle n'y fit qu'un séjour passager, se rendit, en 1815, en Angleterre avec ses enfants, et ne revint à la cour qu'au commencement de 1817. Quand le duc d'Orléans fut appelé au trône en 1830, Marie-Amélie, qui passait alors pour avoir montré beaucoup de répugnance à partager une couronne qu'elle croyait entachée d'illégitimité, eut la sagesse de renoncer à toute espèce de rôle en politique. Se consacrant tout entière à l'éducation privée de ses nombreux enfants, sur lesquels

elle exerçait un grand ascendant, elle ne vit dans son élévation qu'un moyen d'élargir encore le cercle d'activité de ses inépuisables bienfaits. Déjà cruellement éprouvée par les vicissitudes de sa jeunesse, elle eut la douleur de voir expirer les princesses Marie et Louise, le duc d'Orléans, le roi Louis-Philippe, et, tout récemment, deux de ses belles-filles, les duchesses de Nemours et d'Orléans. Le 24 février 1848, après avoir donné, pour sa part, l'exemple d'une attitude courageuse et digne, elle accompagna seule son mari jusqu'en Angleterre, et partagea les fatigues et les périls de sa fuite. Retirée à Claremont sous le nom de comtesse de Neuilly, elle vit dans le plus complet isolement des affaires politiques. Cependant on attribue à son influence l'adhésion de quelques membres de sa famille au système de la fusion fondée sur la reconnaissance des droits de la branche aînée des Bourbons.

Marie-Amélie a eu de son mariage cinq fils et trois filles qui lui ont donné vingt-deux petits-fils, en outre, elle est tante de Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, de la duchesse de Berry, de Marie-Christine, reine douairière d'Espagne, de la grande-duchesse de Toscane, de l'impératrice du Brésil, etc.

Nous donnerons quelques strophes d'une pièce de vers adressés à la reine Marie-Amélie, en 1831, par M. A. Fontaney.

La Sicile ! C'est là qu'elle était née,
Et qu'à limpides flots coulait sa destinée ;
Plus pure que l'éclat et l'azur de son ciel,
C'est là que par la brise avait été portée
Cette fleur qui devait, sur nos bords transplantée,
De sa corolle d'or nous verser tant de miel.

. . . .

Mais la patrie absente! ah ! sa douce pensée,
Rien encor dans son cœur ne l'avait effacée!
Elle aussi rappelait son jeune défenseur.
Le soldat de Jemmape eut d'autres jours prospères ;
Il devait ramener au palais de ses pères
Sa mère, ses enfants, son épouse et sa sœur.

. . . .

C'est là que loin du trône et dans la solitude,
Au sein des purs loisirs, des arts et de l'étude,
Le temps fuyait rapide et toujours embelli;
Chaque été fécondant l'arbre de la famille,
Laissait éclore un fils ou fleurir une fille
Sous les ombrages de Neuilly.

FAMILLE DE LA REINE AMÉLIE ET DE LOUIS-PHILIPPE :

Enfants : **A.** Prince Ferdinand-Philippe-Louis-Charles Henri-Joseph d'Orléans, duc d'Orléans, prince royal (né le 3 sep. 1810, † le 13 juillet 1842), marié le 30 mai 1837 à la duchesse Hélène (née 24 janvier 1814, † le 18 mai 1858), fille de feu le prince héréditaire Frédéric-Louis de Mecklembourg-Schwerin.

Ses fils : 1. Prince Louis-Philippe-Albert d'Orléans, comte de Paris, né le 24 août 1838.

2. Prince Robert-Philippe-Eugène-Ferdinand d'Orléans, duc de Chartres, né le 8 novembre 1840.

B. Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle d'Orléans, née en 1812, reine des Belges, morte en 1850.

C. Marie-Christine d'Orléans, née en 1813; mariée au duc Alexandre de Würtemberg, morte en 1819. Cette jeune princesse se montra la protectrice des artistes et fut elle-même artiste; elle a laissé une statue de Jeanne d'Arc, qui orne le Musée de Versailles.

D. Prince Louis-Charles-Philippe-Raphaël d'Orléans,

duc de Nemours, né le 25 oct. 1814; marié le 27 avril 1840 à la duchesse Victoire-Auguste-Antoinette, née le 14 fév. 1822, fille de feu Ferdinand, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, veuf le 10 nov. 1857.

Enfants : 1. Prince Louis-Philippe-Marie-Ferd.-Gaston d'Orléans, comte d'Eu, né le 28 avril 1842, enseigne dans le régiment des chasseurs à cheval espagnols, Albuera.

2. Prince Ferdinand-Philippe-Marie d'Orléans, duc d'Alençon, né le 12 juillet 1844.

3. Marguerite-Adél.-Marie d'Orléans; née 16 fév. 1846.

4. Princesse Blanche-Marie-Amélie-Louise-Caroline-Victoire d'Orléans, née le 28 oct. 1857.

E. Princesse Marie-Clémentine-Caroline-Léopoldine-Clotilde, princesse d'Orléans, née le 3 juin 1817, mariée le 20 avril 1843 à Auguste, prince de Saxe-Cobourg-Gotha.

F. François-Ferd.-Philippe-Louis-Marie d'Orléans, prince de Joinville, né le 14 août 1818, marié le 1er mai 1843 à la princesse dona Françoise-Caroline-Jeanne, née le 2 août 1824, fille de feu don Pedro, 1er empereur du Brésil.

Enfants : 1. Princesse Françoise-Marie-Amélie d'Orléans, née le 14 août 1844.

2. Prince Pierre-Philippe-Jean-Marie d'Orléans, duc de Penthièvre, né le 4 nov. 1845.

G. Prince Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'Aumale, né le 16 janvier 1822; marié le 25 nov. 1844 à la princesse Marie-Caroline de Bourbon, née le 26 avril 1822, fille de feu Léopold, prince des Deux-Siciles, prince de Salerne.

Fils : 1. Prince Louis-Philippe-Marie-Léopold d'Orléans, prince de Condé, né le 15 nov. 1845.

2. Prince François-Louis-Marie-Philippe d'Orléans, duc de Guise, né le 5 janvier 1854.

III. Prince Antoine-Marie-Philippe-Louis d'Orléans, duc de Montpensier, né le 31 juillet 1824, infant d'Espagne, capitaine-général de l'armée espagnole ; marié le 10 octobre 1846 à la :

Princesse Marie-Louise-Ferdinande d'Espagne, née le 30 janv. 1832, sœur de la reine Isabelle II.

Enfants : 1. Princesse Maria-Isabelle-Francisca-d'Assise, née le 21 sept. 1848 à Séville, infante d'Espagne.

2. Princesse Marie-Amélie-Louise-Henriette, née à Séville le 28 août 1851, infante d'Espagne.

3. Princesse Marie-Christine-Françoise-de-Paule-Antoinette, née le 29 oct. 1852, infante d'Espagne.

4. Princesse Maria-de-Regla-Antonia-Luisa-Fernanda, née le 8 oct. 1856, infante d'Espagne.

5. Prince Ferdinand-Marie-Henri-Charles, infant d'Espagne, né le 30 mai 1859.

6. Princesse Marie-de-la-Merondas, infante d'Espagne, née en juin 1860.

Adélaïde d'Orléans, sœur de Louis-Philippe, née en 1777, morte le 31 décembre 1847, était l'Égérie du roi qui ne faisait rien sans prendre son conseil. Sa mort fut une calamité pour la famille royale, dont elle ne précéda la chute que de quelques semaines.

SECOND EMPIRE FRANÇAIS

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE,

Femme de Napoléon III (1).

Eugénie-Marie de Montijo, Impératrice des Français, née à Grenade (Andalousie), le 5 mai 1826, est la seconde fille du comte de Montijo, grand d'Espagne et de Marie-Manuela Kirkpatrick de Closeburn. Par son père, elle descend de la noble et ancienne famille de Porto-Carrera, émigrée de Gênes en Estramadure, au XIVe siècle, et qui, par suite de diverses alliances, acquit le droit de porter les noms de Gusman, Fernandez, Cordova, La Cerda et Leira, et réunit les trois grandesses de première classe de Téba, Banos et Mora. Par sa mère, née aussi en Andalousie, elle appartient à une famille écossaise catholique qui fut obligée de s'exiler à la chute des Stuarts. Elevée tour à tour en France et en Angleterre, elle passa la plus grande partie de sa jeunesse à voyager avec sa mère, sous le nom de comtesse de Téba. En 1851, elle parut aux fêtes de l'Élysée, et s'y fit remarquer par les

(1) Cette biographie est empruntée en partie au *Dictionnaire des Contemporains,* par M. Vapereau, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 14.

grâces de sa personne. Après la proclamation de l'empire, (2 décembre 1852), Napoléon III, préoccupé de l'avenir de sa dynastie, convoqua aux Tuileries, le 22 janvier 1853, les grands corps de l'État et annonça officiellement le choix qu'il avait fait d'une épouse. Son discours faisait connaître en même temps à la nation et à l'Europe les motifs de ce mariage, contracté en dehors des traditions des alliances souveraines, opposant le souvenir de la première femme de Napoléon Ier à celui de Marie-Louise et de la duchesse d'Orléans, l'empereur y présentait son union « comme une affaire privée. »

« La France, dit l'Empereur, par ses révolutions successives, s'est toujours brusquement séparée du reste de l'Europe; tout gouvernement sensé doit chercher à la faire rentrer dans le giron des vieilles monarchies ; mais ce résultat sera bien plus sûrement atteint par une politique droite et franche, par la loyauté des transactions, que par des alliances royales qui créent de fausses sécurités et substituent souvent l'intérêt de famille à l'intérêt national. D'ailleurs, les exemples du passé ont laissé dans l'esprit des peuples des croyances superstitieuses; il n'a pas oublié que depuis soixante-dix ans les princesses étrangères n'ont monté les degrés du trône que pour voir leur race dispersée et proscrite par la guerre ou par la révolution. Une seule femme a semblé porter bonheur et vivre plus que les autres dans le souvenir du peuple, et cette femme, épouse modeste et bonne du général Bonaparte, n'était pas issue d'un sang royal.

» Il faut cependant le reconnaître, en 1810, le mariage de Napoléon Ier avec Marie-Louise fut un grand événement :

c'était un gage pour l'avenir, une véritable satisfaction pour l'orgueil national, puisqu'on voyait l'antique et illustre maison d'Autriche, qui nous avait fait si longtemps la guerre, briguer l'alliance du chef d'un nouvel empire. Sous le dernier règne, au contraire, l'amour-propre du pays n'a-t-il pas eu à souffrir lorsque l'héritier de la couronne sollicitait infructueusement, pendant plusieurs années, l'alliance d'une maison souveraine, et obtenait enfin une princesse, accomplie sans doute, mais seulement dans les rangs secondaires et dans une autre religion.

« Quand, en face de la veille Europe, on est porté par la force d'un nouveau principe à la hauteur des anciennes dynasties, ce n'est pas en vieillissant son blason et en cherchant à s'introduire à tout prix dans les famille des rois que l'on se fait accepter. C'est bien plutôt en se souvenant toujours de son origine, en conservant son caractère propre et en prenant franchement, vis-à-vis de l'Europe, la position du parvenu, titre glorieux, lorsqu'on parvient par le libre suffrage d'un grand peuple.

» Ainsi obligé de s'écarter des précédents suivis jusqu'à ce jour, mon mariage n'était plus qu'une affaire privée. Il restait seulement le choix de la personne.

» Celle, qui est devenue l'objet de ma préférence, est d'une naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'empire, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner des honneurs et des dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, comme au jour du danger, elle deviendrait un de ses courageux appuis. Catholique et pieuse, elle adressera au ciel les mêmes prières

que moi pour le bonheur de la France; gracieuse et bonne, elle fera revivre, dans la même position, j'en ai le ferme espoir, les vertus de l'impératrice Joséphine.... »

Le mariage fut célébré le 30 janvier 1853, à Notre-Dame, avec toute la pompe qui convenait au rang où la comtesse de Téba était élevée. La Commission municipale de Paris vota une somme de 600,000 francs, pour offrir une parure à l'Impératrice ; mais elle désira que ce crédit fût employé en charités, et il fut affecté à la fondation d'un établissement d'éducation professionnelle pour de jeunes filles pauvres. Fidèle à l'étiquette des cours, l'Impératrice prit sa résidence au palais des Tuileries, au milieu des dames et des dignitaires de différents titres qui composent sa maison. Mais elle passe, ainsi que l'Empereur, une assez grande partie de l'année au château de Saint-Cloud. Pendant la saison des eaux, elle fait son séjour de préférence à Biarritz (Basses-Pyrénées), d'où elle exécute volontiers quelques excursions en Espagne.

L'Impératrice a traversé, avec l'Empereur, plusieurs régions de la France et l'a accompagné, au mois d'avril 1855, en Angleterre, dans sa visite à la reine Victoria. Le 16 mars 1856, elle a donné le jour à un fils, nommé *Napoléon-Eugène-Louis-Jean-Joseph*, qui porte le titre de Prince Impérial. Elle était déjà, avant cette époque, présidente des sociétés maternelles.

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ

DES

FEMMES CÉLÈBRES

DE TOUS LES PAYS

A

Abbassa, sœur du calife Aroun-al-Raschild, possédait un grand talent pour la poésie. Ayant manqué à un serment qu'elle avait fait à son frère, celui-ci la chassa du palais. Elle supporta avec résignation sa nouvelle vie, toute de misère et de chagrin.

Abigaïl, épouse de Nabal. La Bible (livre premier des Rois) la représente comme une femme d'une sagesse incomparable. Elle sut, par sa prudence, sauver son mari de la colère de David. A la mort de Nabal, elle épousa David.

Abrantès (duchesse d'), descendante par sa mère de la famille impériale des Comnène, et femme du général Junot en 1799, fut une des femmes les plus spirituelles de la cour ; restée veuve, sans fortune, elle cultiva les

lettres et y trouva un noble moyen d'existence. On a d'elle des *Mémoires* et plusieurs romans.

Afrania, dame romaine, célèbre par les harangues qu'elle prononçait devant les préteurs. Elle plaidait elle-même ses procès et a laissé un nom célèbre au barreau ; vers l'an 59 avant Jésus-Christ.

Agésistrata, mère d'Agis IV, roi de Sparte, reçut la mort avec un grand courage ; son fils venait d'être assassiné, sa mère pendue, elle se jette au devant de l'instrument de son supplice et s'écrie : « *Qu'au moins ceci puisse être utile à Sparte !* »

Aglaonice, Thessalienne célèbre par ses connaissances astronomiques ; elle prédisait le retour des éclipses.

Aïssé (Mademoiselle), aussi célèbre par ses aventures que par son esprit. Elle naquit en Circassie, fut enlevée à l'âge de quatre ans, vendue au comte de Ferréol, ambassadeur de France à Constantinople, qui l'emmena en France, où elle mourut en 1733, âgée de trente-huit ans. Elle a laissé des *Lettres*, publiées en 1787, avec des notes de Voltaire.

Albine, dame Romaine, aussi savante qu'illustre. Elle vivait au quatrième siècle de l'ère chrétienne. Saint Jérôme la regardait comme un bon juge, et discutait avec elle des passages des saintes Écritures.

Alexandra, reine des Juifs, femme d'Alexandre Jeannée et mère d'Hyrcan ; elle protégea le peuple sous le règne cruel et sanguinaire de son mari ; et à la mort de ce

dernier elle gouverna la Judée avec sagesse pendant neuf ans. Premier siècle avant Jésus-Christ.

Amage, reine des Sarmates, princesse courageuse et d'un esprit élevé. Voyant son mari plongé dans des plaisirs continuels, elle prit les rênes du gouvernement, se mit à la tête des armées et conduisit les Sarmates contre leurs ennemis; plusieurs fois elle fut vainqueur.

Amalasonthe, c'est-à-dire vierge des Amales (les *Amales*, ou *Célestes*, étaient une race de héros parmi les Goths), fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, épousa Euthéric, qui devait succéder à son beau-père; mais il mourut jeune encore en laissant un fils que Théodoric nomma son héritier. Amalasonthe fut régente pendant la minorité d'Athalaric; ce prince régna peu de temps; à sa mort, Amalasonte partagea le trône avec Théodat, qui l'année suivante la fit étrangler.

Amalasonthe était une femme très instruite; elle connaissait le latin, le grec, les langues que parlaient les peuples barbares. Elle avait pris Cassiodore pour ministre. Cinquième siècle avant Jésus-Christ.

Anchitée, femme de Cléombrote, roi de Sparte, se rendit célèbre par un trait de fermeté semblable à celui de Brutus. Son fils ayant trahi sa patrie, s'était réfugié dans le temple de Minerve, Anchitée alla elle-même boucher la seule issue par laquelle il pouvait sortir et l'y laissa périr de faim.

Andromaque, princesse troyenne, femme d'Hector, et mère d'Astyanax; treizième siècle avant Jésus-Christ,

épousa Pyrrhus, roi d'Epire, qui l'avait emmenée prisonnière.

Angennes (Julie d'), fille de la charmante marquise de Rambouillet et femme du duc de Montausier. Julie d'Angennes présida le cercle de l'hôtel de Rambouillet, quand son père fut nommé ambassadeur en Espagne. Vive, spirituelle, coquette, elle accepta les hommages poétiques de tous les beaux-esprits du temps (1753), des Chaplain, Boisrobert, Maret, Gomberville, Desmarets, Conrart; le duc de Montausier lui dédia cette célèbre guirlande allégorique de fleurs.

Anhalt-Dessau (la princesse d') étudia la physique et la philosophie avec Euler de 1760 à 1762. C'est le résumé de ses leçons qui a été publié sous le titre de : *Lettres à une princesse d'Allemagne.*

Antigone, modèle de piété filiale, fille d'Œdipe et de Jocaste, accompagna son père dans son exil. Elle fut condamnée à être enterrée toute vive par Créon, pour avoir donné la sépulture à son frère Polynice ; elle s'étrangla.

Archidamie, fille de Cléonyme, roi de Sparte ; ayant appris que le sénat avait ordonné à toutes les femmes de sortir de la ville avant le siége qu'allait en faire Pyrrhus, elle parut l'épée à la main, devant les sénateurs, leur dit que les mères de tant de braves guerriers avaient autant de courage que leurs fils, et elles les obligea à révoquer leurs décrets.

Arété, fille du philosophe Aristippe, de Cyrène, en-

seigna la philosophie à la mort de son père, [vers 360 de l'ère chrétienne.

Angélique Arnauld, née en 1591, fille du célèbre avocat Antoine Arnauld, sœur d'Arnauld d'Andilly, du grand Arnauld; elle réforma l'abbaye de Port-Royal, dont elle fut abbesse, et celle de Maubuisson: elle mourut en 1661.

Arria, femme de *Pœtus*, consul romain. Pœtus son mari, ayant conspiré contre l'empereur Claude, fut condamné à périr. — Arria, pour encourager Pœtus, qui hésitait à se donner la mort, se frappa d'un poignard, et, le rendant à Pœtus, lui dit: « *Tiens, cela ne fait point de mal.* »

Artémise I, reine d'Halicarnasse, accompagna Xercès dans son expédition contre les Grecs, et se distingua à la bataille de *Salamine*, ce qui fit dire que dans cette affaire, les hommes s'étaient conduits comme des femmes, et les femmes comme des hommes.

Artémise II, reine de Carie, ayant perdu son frère et son époux *Mausole*, en fut si profondément désolée que son nom est resté synonyme de tendresse conjugale; elle fit élever à Mausole un superbe monument et mêla ses cendres à sa boisson.

Aspasie, grecque célèbre par sa beauté et son esprit, était née à Milet, elle vint à Athènes et s'entoura de tous les hommes célèbres de son époque (vᵉ siècle avant Jésus-Christ;) Alcibiade, Socrate, Périclès étaient les plus assidus de sa maison. Périclès l'épousa, et la défendit devant l'Aréopage qui l'accusait d'impiété.

Aspasie contribua à allumer chez les Athéniens le goût des arts ; elle encouragea l'éloquence de Périclès, et se montra toujours protectrice du beau et du noble.

Athalie, reine de Juda, fille de d'Achab, roi d'Israël et de Jézabel, épousa Ochozias ; après la mort de son mari elle fit périr tous les descendants de David et monta sur le trône de Juda en 876 ; mais le jeune *Joas*, sauvé, élevé dans le temple par le grand-prêtre Joïada, fut proclamé six années après. Athalie fut tuée dans la sédition en 870.

Cette reine cruelle avait établi à Jérusalem le culte de Baal.

Ayesha, l'une des femmes de Mahomet, qui défendit puissamment sa cause, après la mort du prophète. — On la consultait souvent sur divers points du Coran.

B

Bacon (Anne), femme du Chancelier, avait étudié les langues anciennes, et a laissé plusieurs écrits remarquables.

Barbançon (Marie de), femme du seigneur de Neuvi, sur l'Allier, se distingua pendant les guerres civiles qui désolèrent le règne de Charles IX. Son château fut assiégé, les murs en furent renversés ; Marie de Barbançon, défendit, une pique à la main, les remparts délabrés de son domaine ; la famine seule l'obligea à capituler en 1569.

Barbier (Marie-Anne), femme d'esprit du dix-

huitième siècle, qui se distingua dans la poésie dramatique.

Barnès (Julianna), abbesse du monastère de *Sopewell* (Angleterre) vers le quinzième siècle, a laissé plusieurs écrits sur le blason et la fauconnerie.

Beetoz (Claude de), abbesse de Saint-Honoré de Tarascon, du seizième siècle. François Ier correspondait avec elle.

Bérengère de Castille, reine de Léon, vers 1171, sut par son courage et sa prudence conserver la couronne de son fils, violemment disputée; tant que Bérengère vécut elle guida son fils de ses conseils.

Bernard (Catherine), auteur dramatique, morte en 1712, a laissé des tragédies jouées au Théâtre-Français.

Biblis, l'une des martyres de la persécution de Lyon, sous Marc-Aurèle.

Blanchard (Madame), aéronaute de ce siècle, qui périt dans une de ses dangereuses ascensions, en 1820. Elle pensait qu'on ne parviendrait jamais à diriger les ballons.

Blandine, martyre de Lyon, sous Marc-Aurèle. — Les bêtes l'épargnèrent ; les païens l'égorgèrent.

Boadicée, reine des *Icènes*, peuple de la Grande-Bretagne, qui se souleva contre les Romains ; elle se mit à la tête d'une armée de cent vingt mille hommes ; vaincue malgré son courage, elle s'empoisonna pour ne pas tomber dans les mains des vainqueurs, l'an 61 de J.-C.

Bragance (duchesse de), Louise de Gusman, sœur du duc Medina-Céli, douée d'un esprit supérieur, d'une grande énergie, aida puissamment à faire proclamer son mari roi de Portugal, à la révolution de 1640. A la mort de Jean Ier, Louise fut régente, et gouverna avec habileté jusqu'à la majorité de son fils.

Briquet (Madeleine), religieuse de Port-Royal, où ont vécu tant de femmes remarquables, a composé plusieurs ouvrages d'un style pur et élégant.

Bucca (Dorothée), vivait à Bologne, la ville savante de l'Italie, où plusieurs femmes brillèrent dans les sciences, et même dans la théologie. Elle fut reçue docteur à l'université de cette ville.

C

Capilana, princesse péruvienne du seizième siècle, qui avait beaucoup d'instruction et de talent. On a conservé dans le couvent des Dominicains à *Punia* (île près la côte du Pérou) un manuscrit en langue castillane, composé par cette princesse. Le manuscrit est orné de dessins, représentant les monuments et les plantes du Pérou.

Caro (Anne), Espagnole du dix-septième siècle, a composé des comédies assez spirituelles.

Catherine Ire, impératrice de Russie, naquit en Livonie, en 1689, de parents pauvres. Après plusieurs changements de fortune, elle épousa Pierre-le-Grand, qui la fit couronner en 1724, après qu'elle l'eût sauvé, lors de son expédition contre les Turcs.

A la mort de Pierre en 1725, Catherine gouverna seule et montra, par de grandes qualités, qu'elle était digne de succéder au civilisateur de la Russie.

Elle mourut en 1727.

Catherine II, impératrice de Russie, née en 1729. Nous admirons dans cette princesse l'esprit, l'énergie, le courage, la sage administration; mais nous jeterons un voile sur une partie de sa vie, remplie de fautes et de crimes.

Catherine de Portugal, femme de Charles II, roi d'Angleterre, n'ayant pas eu d'enfant, elle retourna dans sou pays, à la mort de son mari, arrivée en 1660; elle fut nommée régente pendant la maladie de son frère, et montra beaucoup de qualités.

Catherine (sainte), vierge et martyre du quatrième siècle. Son instruction était si grande qu'elle parvint à convertir plusieurs philosophes païens, envoyés vers elle par l'empereur Maximin. Elle est restée la patronne des jeunes filles.

Cazotte (Mademoiselle), célèbre par son courage lors de la révolution, elle sut sauver une fois son père des prisons de la Terreur. Triomphante, elle l'emmène, mais deux jours après, il était arraché des bras de sa fille et conduit à l'échafaud.

Céo (Yolande de), religieuse de Portugal, du dix-septième siècle, remarquable par son talent dans l'éloquence et la poésie.

Chélonide, femme de Cléombrote, roi de Sparte,

suivit en exil tantôt son père, tantôt son mari, selon que la fortune en décidait dans la lutte qu'ils soutenaient l'un contre l'autre.

Chantal (Madame de), naquit à Dijon en 1572, et mourut à Moulins en 1641, aïeule de madame de Sévigné. « Digne élève de saint François de Sales, fondatrice de l'ordre charitable de la Visitation, née comme sainte Thérèse pour souffrir et aimer, consoler et soulager. » (COUSIN, *Jacqueline*).

Christine de France, fille de Henri IV, née en 1606, elle épousa le duc de Savoie. Cette princesse soutint dignement sa naissance, et gouverna ses états pendant la minorité de son fils, avec une prudence admirable, quoique dans des temps difficiles.

Christine de Suède, fille de Gustave-Adolphe, née en 1626, monta sur le trône après la bataille de Lutzen, qui lui enleva son père en 1632, abdiqua en 1654, et mourut à Rome en 1689. Femme remarquable pour l'intelligence, l'énergie, l'instruction, surtout par la protection éclairée qu'elle accorda aux savants ; mais elle laissa la mémoire d'une reine gouvernant au gré de son despotisme, d'une femme sacrifiant la vertu, le devoir à tous ses caprices, souvent criminels.

Christine de Pisan, née à Venise en 1373, menée en France par son père, astrologue de Charles V. — Les lettres lui offrirent des consolations quand des malheurs de toutes sortes l'accablèrent. — Elle a laissé des ouvrages remarquables en poésie, en histoire; mais son œuvre la plus célèbre est la *Vie de Charles V*. Dans

notre collection des *Chroniqueurs français*, nous avons publié les fragments les plus intéressants de cet ouvrage de Christine de Pisan.

Clélie, jeune fille romaine, qui, à la tête de neuf jeunes filles, ses compagnes, se jeta à la nage dans le Tibre, pour échapper à l'armée de Porsenna.

Clémence-Isaure, fille aussi spirituelle qu'ingénieuse, institua, vers l'an 1490, les Jeux Floraux à Toulouse, sa patrie. On les célèbre tous les ans au mois de mai ; on prononce son éloge, et on couronne de fleurs sa statue de marbre, à l'Hôtel-de-Ville. Cette fille illustre fonda des prix pour ceux qui auraient le mieux réussi dans chaque genre de poésie ; ces prix sont une violette d'or, une églantine d'argent et un souci de même métal. Un auteur a prétendu que Clémence était un personnage imaginaire ; mais il a été réfuté par le savant Dom Vaissette. On peut consulter les *Annales de Toulouse*, par la Faille, et le *Mémoire* imprimé, en 1776, au nom de cette société littéraire, contre les entreprises du corps de ville ; il y est solidement prouvé que l'illustre Toulousaine a non-seulement existé, mais qu'elle est l'institutrice des Jeux Floraux, et qu'elle en a assuré à perpétuité la célébration, en laissant de grands biens aux capitouls ou officiers municipaux, à la charge par eux d'en faire l'emploi prescrit. Clémence ne fit que renouveler une institution de Toulouse, qui datait du treizième siècle, et qu'on appelait le *collége de la gaie science*. On croit qu'elle mourut vers 1513, âgée de 50 ans.

Clermont (Catherine de), duchesse de Retz, née en

1513, passa sa jeunesse à étudier les langues classiques, à lire les auteurs de l'antiquité ; quand les ambassadeurs polonais vinrent annoncer au duc d'Anjou son élection au trône de Pologne, Catherine servit d'interprète au roi et répondit aux discours latins des envoyés.

Comnène (Anne), fille d'Alexis Comnène, empereur d'Orient, à la IVe croisade, a laissé une histoire de son père, écrite d'un style brillant et animé ; née en 1083, morte en 1148.

Corday (Charlotte), née en Normandie, près de Séez, en 1768, elle passa sa jeunesse à Caen, chez une parente qui prit soin de son éducation. Elle unit un courage mâle à la beauté de son sexe. Menant une vie très retirée, livrée presque entièrement à la lecture, elle avait puisé dans celle de l'histoire ancienne la haine des oppresseurs. L'action vraie ou supposée de Mutius Scœvola, se sacrifiant pour venger Rome, lui fit surtout la plus grande impression. Elle résolut de donner à son pays le même exemple de devouement, en poignardant Marat, auteur du meurtre de son futur époux, et regardé comme le chef des monstres désignés sous l'horrible nom de buveurs de sang. Des députés girondins, qui avaient été proscrits par Marat, s'étaient enfuis dans le Calvados : ce motif achève de la déterminer. Elle quitte Caen, arrive à Paris le 11 juillet, achète au Palais-Royal, un couteau à gaîne, et se présente chez Marat où elle n'est admise qu'après quelques difficultés. Marat était au bain, Charlotte tire son couteau, et le plonge dans le cœur du député qui ne pousse que le seul cri : *A moi !* Il expira à l'instant même. Rien n'égale le calme imperturbable que montra Charlotte Corday de-

vant ses juges et en marchant à l'échafaud. Petite-nièce de Corneille, elle avait l'âme noble et grande de ses héros; en écrivant ses adieux à son père, elle lui cita ce vers de Thomas Corneille, dans le *Comte d'Essex* :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Corinne, grecque, aussi célèbre par sa beauté que par son talent lyrique, vainquit Pindare dans cinq luttes poétiques.

Cornaro-Piscopia (Hélène), d'une célèbre famille de Venise, naquit vers 1646, se livra avec ardeur à l'étude des sciences et des langues; elle portait l'habit des Bénédictins de Saint-Maur. Louis XIV ayant entendu parler de son savoir, chargea le cardinal d'Estrées, son ambassadeur à Rome, d'aller la voir et la féliciter en son nom.

Cornélie, mère des Gracques, célèbre par ses vertus domestiques, et en outre par quelques talents littéraires.

Cornélie, femme de Pompée, était instruite dans les sciences, et aussi très modeste.

Cottin (Madame), née en 1775, a laissé le souvenir d'une femme remplie des plus aimables vertus, et plusieurs romans qui ont eu quelque réputation.

Cunitz (Marie), Allemande du dix-septième siècle, qui a laissé des *Tables astronomiques*.

Cyna, fille de Philippe II, roi de Macédoine, remporta plusieurs victoires sur les Illyriens.

Cynisa, fille d'Archidamas, roi de Sparte, fut la première femme qui lutta aux jeux olympiques.

D

Dacier (Madame), née en 1651, a laissé une traduction d'Homère, remarquable par l'érudition et la précision. Elle semblait prendre pour devise le vers de Sophocle qui dit : que *le silence est l'ornement des femmes.*

Déborah, juge et prophétesse en Israël, en 1396, est l'auteur du beau Cantique conservé au ch. V des *Juges.*

Deshoulières (Madame), poète du dix-septième siècle ; quelques-unes de ses idylles se lisent avec plaisir. On lui reproche avec raison la part trop active qu'elle prit dans la lutte de Pradon contre Racine.

Diane de Volterre, s'occupait, vers le seizième siècle, de la gravure en taille-douce.

Didon, reine de Carthage, neuvième siècle, aussi célèbre par son attachement à son peuple, que par sa fidélité à la mémoire de *Sichée*, son mari. Elle monta sur un bûcher, s'y laissa consumer, plutôt que de manquer à sa foi, en épousant le roi de Gétulie.

Du Boccage (Madame), du dix-huitième siècle, remporta plusieurs prix de poésie.

Du Châtelet (Gabrielle-Emilie de Breteuil, marquise), née vers 1706 ; devint très savante dans l'étude des mathématiques, traduisit Newton, et fit un commentaire sur Leibnitz.

Dudeffand (Marquise), aussi célèbre par sa beauté, son esprit, que par l'excellence de son jugement. Elle entretenait une correspondance remarquable avec Voltaire, Hénault, d'Alembert, Horace Walpole. Devenue aveugle à 54 ans, elle n'en resta pas moins aimable jusqu'à 84 ans, âge où elle mourut.

Dufresnoy (Madame), du dix-huitième siècle, poète rempli de grace et d'élégance.

Duguesclin (Julienne), sœur du fameux connétable, elle était religieuse ; elle sauva la ville de Pontorson, attaquée par les Anglais.

Duras (duchesse de), née en 1779, morte en 1828, amie de Madame de Staël, a laissé deux romans assez connus : *Edouard* et *Ourika*.

E

Élisabeth de France (Madame), née à Versailles, en 1764, fut élevée par Madame de *Mackau*, sous-gouvernante des enfants de France. Attentive à ses devoirs, elle sut les ennoblir par la religion, étudia avec fruit l'histoire, les mathématiques, développa peu à peu le germe des plus excellentes qualités et des plus solides vertus.

La douce société de ses frères, celle de madame de Mackau et de ses deux filles ; la lecture, la promenade et l'exercice du cheval qu'elle aimait beaucoup ; de fréquentes visites à Saint-Cyr et auprès de Madame Louise, sa tante, remplissaient ses loisirs. « Je ne demande pas » mieux, lui disait le *roi*, que vous alliez voir souvent

» notre tante, à condition que vous ne l'imiterez pas en me » quittant; car, Élisabeth, j'ai besoin de vous. »

Lorsqu'on forma sa maison, on attribua 25,000 francs par année pour ses diamants; mais Madame Élisabeth obtint que cette somme serait comptée six ans de suite à une jeune personne qu'elle aimait, et dont l'indigence empêchait l'établissement.

Devenue propriétaire d'une maison charmante à Montreuil, elle y passa les plus doux moments de sa vie dans les soins champêtres, la bienfaisance et les sentiments doux qu'inspire le spectacle de la nature.

La révolution vint changer ses occupations de paix et de bonheur. Madame Élisabeth ne vit qu'avec effroi la convocation des États-Généraux; mais lorsqu'ils eurent commencé leurs opérations, elle se dévoua toute entière à son frère, et adoucit les chagrins dont il fut successivement accablé.

Ramenée avec lui à Paris le 6 octobre 1789, elle s'était déterminée ensuite à suivre sa tante à Rome; mais à la vue des périls qui environnaient la famille royale, elle hésita; et dès que Marie-Antoinette lui eut dit : *Et vous aussi, vous nous abandonnez !* » elle lui jura de partager son sort, et elle lui tint parole. On voulut en vain l'engager à se retirer à Turin, près de sa sœur. « *Une femme,* dit-elle, *n'a que des soins, des consolations à offrir; je les dois à ceux qui ont besoin.* »

Ce fut elle en effet qui devint la consolatrice de ses amis; ce fut elle dont le courage doux, mais inébranlable soutint souvent le leur au milieu de ces longues épreuves, faites pour abattre la vertu la plus ferme.

Les ennemis de sa famille ne furent point désarmés par

ses vertus, et elle fut condamnée à mort le 10 mai 1794. Elle monta sur l'échafaud avec calme et résignation, ne proféra pas une plainte, et semblait heureuse d'aller rejoindre, dans une autre vie, ceux qu'elle avait tant aimés dans celle-ci. Elle était alors âgée de trente ans.

Élisabeth, reine d'Angleterre, de 1558 à 1603. Elle était fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen. Son règne glorieux de 45 ans, a placé l'Angleterre au premier rang des puissances européennes. Cette princesse, à laquelle on peut reprocher sa cruauté envers Marie Stuart, qu'elle fit décapiter (1587), avait un esprit orné et une capacité remarquable ; elle parlait et écrivait six langues. — L'exécution du comte d'Essex, son favori, la fit mourir de douleur. Walter Raleigh, Spencer et Shakespeare écrivaient sous son règne.

Élisabeth de Bohême, princesse palatine, née vers 1618, avait des connaissances très étendues en philosophie, en mathématiques et même en géométrie. Descartes après avoir pu apprécier son talent, avoua que c'était la seule personne qui fût parvenue à la connaissance parfaite de ses ouvrages.

Elpis, jeune fille aussi célèbre par sa beauté que par son esprit ; elle vivait sous Théodoric, empereur d'Occident, et a composé plusieurs hymnes en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul.

Éon (la chevalière d'). Elle fit ses études au collége Mazarin. Son père, fâché de n'avoir pas d'enfant mâle, cacha son sexe et l'éleva comme un garçon. Sortie du collége, elle publia quelques ouvrages littéraires, et fut nom-

mée censeur royal pour les arts et les belles-lettres. Elle se livra à la carrière diplomatique, et le gouvernement la chargea de différentes missions, notamment auprès de la Czarine Élisabeth de Russie. Ayant ensuite embrassé l'état militaire, elle s'y distingua et obtint la croix de Saint-Louis.

Mademoiselle d'Éon, née en 1728, mourut en 1795.

Epinay (Madame d'), femme d'un riche fermier-général du dix-huitième siècle, était la protectrice des gens de lettres ; elle bâtit pour Rousseau, qu'elle appelait son *Ours*, le petit pavillon de l'*Ermitage*, à Montmorency, se lia avec Grimm, Diderot, d'Holbach. On a d'elle plusieurs ouvrages d'éducation, dont l'un, *Les conversations d'Émilie*, obtint, en 1783, le prix Monthyon.

Epicharis, femme romaine, qui, pour ne pas révéler le secret d'une conjuration, à laquelle elle était liée, se donna la mort, sous l'empereur Néron.

Eponine, femme de Sabinus, romain qui s'était révolté contre Vespasien. Elle partagea la retraite de son mari dans le souterrain où il fuyait la colère de l'empereur ; elle y devint mère de deux enfants, et, ne pouvant fléchir Vespasien, elle mourut avec son mari.

Erynna, Grecque contemporaine de Sapho, qui fesait de jolis vers.

Espinasse (Mademoiselle de l') née en 1732, fut recueillie par madame Du Deffand, lorsqu'elle perdit sa mère. Brouillée avec sa bienfaitrice, elle vécut seule, forma un salon des beaux-esprits du temps, que présidait d'Alembert.

Eudoxie, impératrice d'Orient en 1067, veuve de Constantin Ducas, termina ses jours dans un couvent. On a d'elle un recueil polygraphique intitulé *Ionia.*

Eurydice, dame Illyrienne, que Plutarque cite comme exemple; quoique parvenue à un âge avancé, elle se livra avec courage à l'étude, afin d'instruire ses enfants.

Eustochie, dame Romaine, disciple de saint Jérôme.

F

Ferrare (Renée de France, duchesse de), née en 1510, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, s'appliqua avec succès à l'étude de l'histoire, des langues et des mathématiques.

Fontana (Lavinie), peintre du seizième siècle, a laissé un portrait de Grégoire XIII.

Francesca, pauvre fille de Casal. Au siége de cette ville, en 1630, Francesca, alors âgée de vingt ans, prit les armes et combattit vaillamment dans les différentes sorties, où elle tua plusieurs ennemis.

Le général français qui commandait la ville lui donna la paie de quatre soldats et une de chevau-léger.

G

Gail (Sophie), musicienne du dix-huit et dix-neuvième siècle, a laissé de charmants opéras-comiques et des romances.

Galigaï (Léonora), femme de *Concini*, maréchal d'Ancre. De femme de chambre de Marie de Médicis, elle devint sa confidente; mais sa faveur ne dura pas longtemps. Concini fut assassiné dans la cour du Louvre, en 1617, par Vitry. Sa femme, après un procès inique, fut condamnée comme magicienne, à avoir la tête tranchée. Dans l'interrogatoire, on lui demanda quels moyens elle avait employés pour subjuguer la reine, elle répondit qu'elle avait employé l'ascendant d'un esprit supérieur sur un esprit faible.

Garnerin (Élisa), célèbre aréonaute du dix-neuvième siècle, née d'une famille où plusieurs membres s'étaient déjà distingués par des ascensions en ballon.

Geneviève (sainte). Cette vierge, célèbre par sa piété et par ses miracles, naquit à Nanterre, près Paris, vers 442. Saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes, allant en Angleterre pour y combattre l'hérésie pélagienne, passèrent par le bourg de Nanterre. Saint Germain, ayant reconnu la vertu de Geneviève, l'exhorta à se consacrer entièrement à Dieu ; ce que la sainte ayant promis, le saint évêque lui donna une médaille de cuivre, où la croix était empreinte pour marque de la promesse qu'elle venait de faire à Jésus-Christ. Geneviève reçut le voile des mains de l'archevêque de Paris. Après la mort de son père et de sa mère, elle se retira chez une dame qui était sa marraine. Sa vertu et ses austérités lui acquirent aussitôt une grande réputation, ce qui ne l'empêcha pas d'être exposée aux persécutions et aux calomnies les plus atroces. La sainte n'y répondit que

par sa patience, et se contenta de pleurer et de prier en secret pour ses ennemis et pour ses calomniateurs.

Ils s'adressèrent à saint Germain d'Auxerre, lorsqu'il passa à Paris dans son second voyage d'Angleterre, et accusèrent Geneviève d'hypocrisie et de superstition; mais le saint évêque méprisa ces accusations, et fit connaître l'innocence de la sainte.

Attila, roi des Huns, étant entré dans les Gaules avec une armée formidable, les Parisiens voulurent abandonner leur ville, et résolurent de se retirer dans des places plus fortes; mais Geneviève les en empêcha, leur assurant que leur ville serait conservée, et que celles où ils prétendaient se retirer seraient pillées et saccagées par les barbares. L'événement justifia la prédiction; et les Parisiens n'eurent plus pour elle que des sentiments de vénération et de confiance. La sainteté de sa vie fut récompensée par le don des miracles. Sa réputation pénétra jusque dans les pays les plus éloignés; et saint Siméon Stylite se recommanda à ses prières. Elle mourut le 3 janvier 512, âgée d'environ soixante-dix ans. Son corps fut inhumé dans l'église des apôtres saint Pierre et saint Paul, qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Étienne-du-Mont; ses reliques y reposent encore. Les bienfaits que Dieu accorde à ceux qui ont recours à l'intercession de la Patronne de Paris, attirent tous les jours dans son église un grand concours de peuple.

Genlis (la comtesse de), née d'une famille noble, mais pauvre, en 1746, près d'Autun, épousa, à l'âge de quinze ans, le comte de Genlis, et devint, par le crédit de sa tante, madame de Montesson, dame d'honneur de la

duchesse de Chartres, puis gouvernante des trois jeunes princes et de la princesse Adélaïde d'Orléans. Après une vie très agitée, et non exempte de reproches, madame de Genlis mourut à Paris en 1832.

Elle a laissé plusieurs ouvrages d'éducation, des romans et des mémoires.

Godewick (Marie), hollandaise qui peignait avec talent, surtout le paysage.

Gonzague (Marie-Louise de), femme de Jean-Casimir, roi de Pologne (dix-septième siècle), joignait à beaucoup d'esprit un très grand courage. Elle sut ranimer l'ardeur des Polonais lors de l'invasion des Suédois.

Gonzague (Anne de), sœur de la précédente, connue sous le nom de la *Princesse Palatine*, vint mourir à Paris en 1684, après une vie de troubles et d'agitation. Bossuet fit son oraison funèbre.

Gonzague (Lucrèce), Italienne du quinzième siècle, dont la réputation dans le style épistolaire était immense. On ramassait ses lettres, ses billets, même ceux adressés à ses domestiques. On les imprima à Venise en 1552.

Gozzadina (Bilisia), dame bolonaise du treizième siècle, enseigna publiquement le droit dans la chaire de Bologne, et y fut couverte d'applaudissements.

Graffigny (Madame de), naquit à Nancy en 1694, épousa un chambellan du duc de Lorraine. Obligée de se séparer de son mari, elle vint à Paris, à la suite de mademoiselle de Guise, duchesse de Richelieu, et se consacra

aux lettres. Son roman, les *Lettres d'une Péruvienne*, est ingénieux et lui a fait sa réputation littéraire.

Gray (Jane), arrière-petite-fille de Henri VII, roi d'Angleterre, régna dix jours à la mort d'Édouard VI. Marie ayant conquis sa couronne légitime, la fit enfermer à la Tour, puis décapiter, en 1554, à l'âge de dix-sept ans. Quoique bien jeune encore, Jane avait de grandes connaissances littéraires et avait étudié beaucoup de langues.

Grignan (Marguerite de Sévigné, comtesse de), fille de la spirituelle marquise et femme du lieutenant-général de la Provence, naquit en 1648 et mourut en 1705. Elle est devenue célèbre « et à cause de sa mère, et à cause de » son *père Descartes*, et pour elle-même qui joignait à » une âme noble, plus hardie que celle de la prudente » marquise, une raison libre et ferme, un esprit original » et un style accompli dans sa sobre gravité. » (Cousin, *Jacqueline Pascal*).

Madame de Grignan laissa deux filles ; l'une, *Pauline*, marquise de Simiane, hérita d'une partie de l'esprit de son aïeule ; l'autre, *Marie-Blanche*, mourut religieuse.

Gueldre (Marie de), femme de Jacques II, roi d'Écosse, montra un grand courage au camp de *Roxbury*, en 1640, où son mari fut tué ; elle continua le siége et emporta la place.

Guyon (Madame de), née à Montargis en 1648, et morte à Blois en 1717, montra dès sa jeunesse un goût très prononcé pour la vie ascétique ; veuve à 28 ans, exaltée par la lecture de *saint François de Sales*, elle se crut appelée à une mission divine, abandonna sa famille,

parcourut plusieurs provinces en prêchant l'amour de Dieu pur, comme seule base de la véritable religion; cette doctrine conduisait au *quiétisme;* elle vint à Paris, et entraîna, par son éloquence, *Fénelon* et madame de Maintenon. L'inflexible Bossuet fit condamner solennellement la doctrine du quiétisme en 1695. Fénelon fut persécuté, madame de Guyon, après une détention de dix ans, fut exilée à Saint-Dizier. Son livre le plus remarquable est intitulé *Les torrents mystiques.*

Guizot (Madame), née Pauline de Meulan; d'une famille noble, ruinée par la révolution, elle se réfugia dans les lettres, et y trouva une consolation pour ses malheurs, un moyen d'existence pour elle et sa famille. Elle publia plusieurs romans moraux, des articles dans le *Publiciste,* journal rédigé par M. Suard. M. Guizot l'épousa en 1812; son mariage n'interrompit point sa carrière littéraire, elle travailla avec son mari, et fit paraître plusieurs ouvrages remarquables, entre autres le *Journal d'une mère*, l'*Écolier* ou Raoul et Victor, une *Famille*, l'*Éducation domestique.*

On a dit de madame Guizot, qu'on trouvait en elle *la parfaite harmonie de la raison et du cœur.*

H

Hachette (Jeanne), femme illustre de Beauvais en Picardie se mit à la tête des autres femmes, en 1472, pour combattre les Bourguignons qui tenaient cette ville assiégée. Le jour de l'assaut elle parut sur la brèche, arracha le drapeau qu'on y avait arboré, et jeta en bas de

la muraille le soldat qui le portait. Le nom de cette amazone est cher à Bauvais. Ses descendants étaient exempts de taille, et, en mémoire de cette belle action, il s'est fait, tous les ans le 10 juillet, jusqu'à ces derniers temps, une procession où les femmes marchaient les premières. Les lettres-patentes données par Louis XI, en 1473, à cette occasion, prouvent que le véritable nom de Jeanne Hachette était Jeanne Lainée dit Fourquet, épouse de Colin Pilon.

Hautpoul (comtesse d'), nièce de Marsollier, née en 1760, morte en 1837, a laissé plusieurs romans, des poésies diverses, un cours de littérature.

Henriette de France, fille de Henri IV et femme de Charles Ier, roi d'Angleterre, se montra admirable de courage et d'intrépidité lors de la guerre civile qui détrôna son mari; neuf fois elle passa l'Océan pour implorer des secours des monarques étrangers. En 1649, après le supplice de son mari, elle se réfugia en France, au couvent de la *Visitation*, à Chaillot; elle y vécut dans le dénûment le plus complet; l'hiver, souvent, elle ne pouvait se lever, faute de bois pour se chauffer. Elle mourut dans sa retraite en 1669. Bossuet fit son oraison funèbre.

Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier et d'Henriette de France, naquit à Exeter, en 1644, et épousa, *Monsieur*, frère de Louis XIV, en 1561; cette jeune princesse remplie de grace, d'esprit, de beauté, fit l'ornement de la cour de France; elle mourut subitement, à peine âgée de 26 ans; on eut quelques soupçons de poison, mais ils

ne se confirmèrent pas. Bossuet fit l'oraison funèbre de *Madame*.

Héritier (Jeanne-Marie), première femme qui concourut aux Jeux Floraux, vers 1680.

Hippo, très versée dans l'astronomie. Quelques Pères de l'Eglise citent son nom avec éloge.

Hortensia, fille de l'orateur Hortensius, avait hérité d'une partie du talent de son père.

Hypacie, fille d'un philosophe grec, du cinquième siècle après J.-C., étudia avec son père, se livra aux mathématiques et tint une école à Alexandrie. Ses disciples étaient nombreux.

I

Icasie, jeune fille de qualité, allait être choisie par Théophile, empereur de Constantinople, pour partager sa couronne, quand une réponse trop fine qu'elle se permit fit changer d'avis à l'empereur. Icasie se retira dans un monastère et s'adonna à l'étude des lettres et des sciences (842).

Isabelle de Castille, femme de Ferdinand d'Aragon ; célèbre par ses talents et par les grands événements accomplis sous son règne : l'expulsion des Maures de *Grenade*, et la découverte de l'*Amérique* (1492).

Isabelle (sainte), sœur de saint Louis, fondatrice du monastère de *Lonchamps ;* elle y mourut en 1271.

Isabelle de Castille, princesse de Galles, qui se dévoua à la mort pour sauver son époux ; ce dernier, ayant été blessé à la croisade, par une flèche empoisonnée, les médecins déclarèrent que la plaie était mortelle, si on ne la suçait point ; Isabelle profita du sommeil du prince et le sauva. Le ciel la récompensa de son dévouement en conservant ses jours précieux.

Isabelle de France, fille de Philippe IV le Bel, épousa Édouard II, roi d'Angleterre, en 1308 ; négligée par son mari, elle prit les armes contre lui, le fit déposer, l'enferma au château de Barclay, où, par ses ordres, il fut assassiné en 1330. Son fils, à son avénement, la retint prisonnière jusqu'à sa mort, 1357. C'est d'elle que les rois d'Angleterre eurent des droits à la couronne de France.

Isolta Nagarole, italienne du quizième siècle, savante dans les lettres, dans la théologie et dans la philosophie.

J

Jacquet (Élisabeth), musicienne du dix-septième siècle, a laissé plusieurs chants religieux.

Jaquotot (Victoire), a laissé un nom immortel dans la peinture sur porcelaine (la figure) ; elle seule, semble avoir dignement succédé à *Petitot*. Ses œuvres les plus remarquables sont conservées au musée impérial de Sèvres.

Jeanne d'Albret, célèbre reine de Navarre, était fille et héritière de Henri d'Albret II, roi de Navarre. Elle

épousa à Moulins, le 20 octobre 1548, Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et fut mère de Henri-le-Grand. Restée maîtresse de ses états à la mort de son époux, Jeanne gouverna avec beaucoup de sagesse ; elle y introduisit la religion réformée en 1572, indignée de ce que le pape avait donné l'investiture de la Navarre aux Espagnols. Attirée à la cour, sous le prétexte du mariage de son fils avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, elle y mourut subitement en 1572 : on la crut empoisonnée par les ordres de la reine-mère ; le poison, dit-on, lui fut offert dans une paire de gants parfumés, préparés par le florentin René.

C'était une femme sage et courageuse, d'un esprit éclairé, qui sut bien élever son fils, et le préparer à sa haute destinée.

Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans, naquit l'an 1412, à Domrémy, en Lorraine, d'un paysan appelé Jacques d'Arc. Cette fille extraordinaire endossa l'habit et l'armure d'un guerrier, se rendit auprès du roi Charles VII, dans le temps que ce prince voyait presque tout son royaume envahi par les Anglais, et déclara que le Ciel l'avait chargée de rétablir son roi. Les Anglais assiégaient alors la ville d'Orléans, et étaient sur le point de la prendre. Jeanne d'Arc, conduite par des capitaines habiles, marche du côté de la ville, et fait entrer des vivres, et y entre elle-même en triomphe. Un coup de flèche qui lui perça l'épaule dans l'attaque d'un des forts, ne l'empêcha pas d'avancer.

« Il m'en coûtera dit-elle, un peu de sang, mais ces malheureux n'échapperont pas à la main de Dieu. » Et

aussitôt elle monte sur le retranchement des ennemis, et plante elle-même son étendard.

Le siége d'Orléans fut bientôt levé ; les Anglais furent battus dans la Beauce ; Jeanne se montra partout en héroïne. Le premier article de sa mission rempli, elle voulut remplir le second. Elle marcha vers Reims, y fit sacrer le roi en 1429, et assista à la cérémonie son étendard à la main. Charles, sensible aux services de cette fille guerrière, anoblit sa famille, lui donna le nom de Lys, et y ajouta des terres pour pouvoir soutenir ce nom. Jeanne d'Arc cessa bientôt d'être heureuse ; elle fut blessée à l'attaque de Paris, et prise au siége de Compiègne, dans une sortie.

Les Anglais lui firent son procès, et la brûlèrent toute vive en 1431. — Jeanne parut sur le bûcher avec la même fermeté que sur les murs d'Orléans.

Une jeune princesse, que les arts pleurent encore, Marie d'Orléans, duchesse de Wurtemberg, nous a sculpté avec talent l'image de Jeanne ; la guerrière, la tête baissée, le regard pensif, serre contre sa poitrine l'épée libératrice qui vient de sauver Orléans et la France.

Jeanne de Montfort. Jeanne, comtesse de Montfort, réunissait à une beauté incomparable les qualités les plus solides, et l'histoire la place au rang des femmes les plus illustres du XIVe siècle.

Dans la guerre qui s'éleva pour la possession du duché de Bretagne entre le comte de Montfort et Charles de Blois, le premier ayant été fait prisonnier, sa femme se mit a la tête de ses partisans, et, après une longue guerre où elle perdit son mari, Jeanne eut la satisfaction de voir

son fils maître du duché. Cette princesse ne le cédait à aucun homme pour la valeur, se tenait à cheval comme le meilleur cavalier, maniait les armes avec autant d'adresse que les plus habiles guerriers, et son esprit était si fin et si solide, que les négociateurs les plus adroits ne purent jamais la surprendre. Deux fois elle fut assiégée dans Hennebon par sa rivale Jeanne de Penthièvre, femme du comte de Blois.

On appela la guerre de Bretagne (1342), guerre des *deux Jeanne.*

Jeanne, reine de Naples, petite-fille de Robert, lui succéda en 1343 ; à peine mariée à son cousin *André de Hongrie*, elle le fit étrangler par *Louis de Tarente*, et donna sa main à l'assassin. Forcée de quitter Naples, où la poursuivait Louis de Hongrie, vengeur de son frère, Jeanne se retira à Avignon, puis déclarée innocente par le pape, elle retourne dans ses États, y devient veuve une seconde fois, épouse Jacques III, roi de Majorque, et meurt étouffée, en 1383, par l'ordre de Charles de Duras, qu'elle avait adopté.

Jeanne était remarquablement belle, pleine d'esprit ; elle réunissait les poètes et les savants à sa cour, et protégeait Boccace.

Jeanne II, reine de Naples, fille de Charles de Duras, eut un règne rempli de désordres et de scandales, de 1414 à 1425. Ses favoris *Alopo* et *Caraccioli*, devinrent ses victimes : n'ayant pas eu d'enfants, elle adopta successivement, Alphonse V, roi d'Aragon, puis Louis d'Anjou, puis René d'Anjou. Elle avait épousé Jacques, comte de la Marche,



Jeanne (la papesse). On prétend qu'en 855, le trône pontifical fut occupé par une femme qui, sous le nom de Jean d'Angleterre, avait pris tous ses grades théologiques. L'imposture avait été découverte après deux ans.

Mais voici comment quelques auteurs réfutent cette erreur. Il n'y eut point d'interruption entre Léon IV (855) et Benoît III, son successeur; mais le pape Jean VIII (872, 882) ayant été assez faible pour reconnaître *Photius*, fut surnommé par dérision la *papesse Jeanne*.

Judith, veuve de Manassès, habitait Béthulie, vers 658, avant J.-C., lorsque Holopherne vint assiéger la ville ; pour sauver son pays, elle se dévoua ; alla trouver Holopherne, fut admise dans sa tente, et lui trancha la tête pendant son sommeil.

K

Kauffmann (Angélique), peintre suisse, née en 1741, morte en 1807 ; fille d'un peintre assez distingué, elle étudia avec succès le portrait dès l'âge de 11 ans ; sa vie fut agitée et romanesque ; elle épousa un aventurier qui se faisait passer pour le comte de Horn ; obtint le divorce, et se réfugia en Italie où elle acheva de mûrir son beau talent. Parmi ces tableaux, on cite : *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François Ier ; le retour d'Arminius, vainqueur de Varus.*

Kélavane, princesse de Géorgie qui, tombée au pouvoir des Turcs, supporta huit années de martyre,

plutôt que de renier son Dieu. Elle périt sur des charbons enflammés.

Kirch (Marguerite), astronome de Leipsik, fit plusieurs découvertes, et dont Leibnitz estimait le savoir.

Kœrthen (Jeanne), hollandaise du dix-septième siècle, qui était d'une extrême adresse ; elle modelait en cire de charmantes figures, des fruits ; gravait sur verre, et exécutait le travail du burin avec des ciseaux.

L

Lafayette (comtesse de), célèbre par son esprit, son amabilité, et l'amitié qu'elle avait vouée au duc de La Rochefoucauld, à Lafontaine et à Segrais ; l'auteur des *Mémoires* seul fut ingrat, et la peignit de son vivant sous de méchants traits.

Madame de Lafayette a laissé plusieurs romans, parmi lesquels on cite : *La princesse de Clèves, Zaïde.*

Lafayette (Louise de), de la célèbre famille des Lafayette, était fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche; elle quitta la cour, en 1637, pour fuir ses séductions, et s'enferma au couvent de la *Visitation,* sous le nom de sœur *Angélique*. Ses vertus, sa piété sincère lui avaient attiré l'estime de Louis XIII.

Lamballe (princesse de). Marie de Savoie-Carignan épousa Louis de Bourbon-Penthièvre, prince de Lamballe, petit-fils du comte de Toulouse, enfant légitimé de Louis XIV et de madame de Montespan. Son époux mou-

rut jeune encore après avoir passé sa courte et inutile vie en plaisirs de tous genres ; et la princesse de Lamballe, alors âgée de 19 ans, obtint la charge de surintendante de la maison de la reine, en 1774. Elle doit être à jamais célèbre par son attachement pour Marie-Antoinette, femme de Louis XVI, et par la mort cruelle qui en fut la suite. Instruite à Aix-la-Chapelle de l'abandon où se trouvait la reine par l'éloignement forcé d'une partie de sa maison, la princesse accourut se jeter volontairement dans le gouffre que sa prévoyance lui avait fait éviter. Arrêtée et mise à la Force, elle périt dans le massacre des 2 et 3 septembre 1793, où l'on feignait de mettre en liberté les prisonniers, pour les assommer quand ils sortaient.

Lambert(la marquise de) écrivit, pour l'éducation de ses enfants,plusieurs ouvrages, que l'indiscrétion de ses amis seule fit connaître au public. Née en 1647, morte en 1733. On a d'elle : *Avis d'une mère à son fils, Avis d'une mère à sa fille, Traité de la vieillesse, Réflexions sur les femmes.*

La Rochefoucauld (Mademoiselle de), eut son père condamné sous la Terreur ; ne pouvant le cacher, elle écrivit au général républicain, pour demander qu'elle subît l'arrêt à sa place. Touché de ce dévoûment, le général lui accorda la grâce de son père.

La Sablière (Madame de). Le nom de cette femme est devenu célèbre par sa bienveillance par Lafontaine, qui trouva chez elle une noble hospitalité pendant vingt ans.

Elle mérite aussi d'être distinguée à cause de son esprit

et de ses vastes connaissances en physique, en astronomie et en mathématiques. Elle mourut en 1680.

Lasthénie, elle était disciple de Platon (cinquième siècle avant J.-C.).

Lavalette (Comtesse de), nièce de l'impératrice Joséphine ; elle avait épousé le directeur des postes de l'Empire. A la Restauration, son mari fut condamné à mort, à cause de sa fidélité à son bienfaiteur; madame de Lavalette pénétra dans sa prison, le supplia de changer d'habits, le força à s'évader, et prit sa place dans son cachot. Lavalette se retira en Bavière ; on fit grâce de la vie à son héroïque épouse, mais elle avait perdu la raison.

Lebrun (Madame), sœur de l'académicien Vigée, avait un beau talent pour la peinture ; Marie-Antoinette voulut être représentée par elle ; ce portrait fut l'un des plus beaux de Madame Lebrun. Elle émigra à la révolution, et reçut un accueil distingué dans toutes les cours quilui donnèrent asile.

On a aussi d'elle plusieurs tableaux d'histoire : *la Sybille, la Paix ramenant l'Abondance.*

Madame Lebrun mourut à Paris, en 1842, âgée de 87 ans.

Lefort (Madame). Cette dame usa du même stratagême que Madame de Lavalette pour sauver son mari, détenu à la Conciergerie. Quand le représentant du peuple, en ouvrant la prison, s'aperçut de la ruse, il lui dit d'un ton menaçant : « Malheureuse, qu'as-tu fait? » — « Mon devoir, répondit-elle. »

Longueville (Anne de Bourbon, duchesse de). La duchesse de Longueville était fille de Henri II, prince de Condé et de Marguerite de Montmorency. Sa figure était belle, et son esprit répondait à sa figure. Elle épousa, à l'âge de vingt-trois ans, Henri d'Orléans, duc de Longueville, d'une famille illustre qui devait son origine au brave comte de Dunois. Il s'était jeté dans la parti de la *Fronde*, et renonça plus tard à toutes les factions.

La duchesse de Longueville fut moins sage ; ardente, impétueuse, née pour l'intrigue et la faction, elle avait tâché de faire soulever Paris et la Normandie ; elle s'était rendue à Rouen pour essayer de corrompre le parlement. Se servant de l'ascendant que sa beauté lui donnait sur le maréchal de Turenne, elle l'avait engagé à faire révolter l'armée qu'il commandait. Pour gagner la confiance du peuple de Paris, pendant le siége de cette ville, en 1648, elle avait été faire ses couches à l'Hôtel-de-Ville ; le corps municipal avait tenu sur les fonts de baptême l'enfant qui était né, et lui avait donné le nom de Charles-Paris. Ce prince, d'une grande espérance, fut tué au passage du Rhin en 1672, avant d'être marié.

Lorsque les princes furent arrêtés, madame de Longueville évita la prison par la fuite, et ne voulut point imiter la conduite prudente de son époux.

Cependant le feu de la guerre civile étant éteint, elle revint en France, et après la mort du duc de Longueville en 1663, elle quitta la cour pour se livrer au calme de la retraite et aux austérités de la pénitence.

Vouée de sentiment à la maison de Port-Royal-des-Champs, elle y fit faire un bâtiment pour s'y retirer, et se partagea entre ce monastère et celui des Carmélites du

faubourg Saint-Jacques. Elle mourut dans ce dernier, le 16 avril 1679, et y fut enterrée. Son cœur fut porté à Port-Royal. Ce fut elle qui forma le projet de la paix de Clément IX. Son hôtel fut l'asile des grands écrivains de Port-Royal, et elle les déroba à la persécution, soit par son crédit, soit par les moyens qu'elle trouvait de les soustraire aux poursuites de leurs ennemis. Elle avait pour ami le duc de Larochefoucauld, prince de Marsillac, qui disait d'elle, dans son enthousiasme exagéré :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux Dieux.

M. Victor Cousin a écrit son histoire.

Louise de Prusse, princesse de Mecklenbourg-Strélitz, naquit en 1776, épousa le prince héréditaire de Prusse, en 1793 (depuis Frédéric-Guillaume III) ; son courage et son énergie après la bataille d'Iéna l'ont rendue célèbre. Son nom est vénéré en Prusse, où le peuple a gardé le souvenir de la *reine Louise*. Elle mourut en 1810.

Lucrèce, femme de Collatin, premier consul de la république romaine, se donna la mort en 509 (avant J.-C.) pour échapper à la honte. Ce fut la cause de la proscription des Tarquins et de l'abolition de la royauté.

M

Madeleine de France, fille de Charles VII, gouverna la Navarre avec beaucoup de sagesse et d'habileté ; elle mourut en 1395.

Mademoiselle (la grande), duchesse de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, naquit en 1627, et mourut en 1693.

Elle manqua plusieurs alliances illustres, notamment celle de Louis XIV, son cousin, à cause de son caractère léger, imprudent, et porté à l'intrigue ; elle fut l'une des héroïnes de la Fronde, fit tirer le canon de la Bastille ; éprouva, à 42 ans, une vive passion pour un gentilhomme obscur, le comte de Lauzun, l'épousa, et vécut ses dernières années dans une grande dévotion. Elle avait été obligée de céder à Louis XIV une partie de ses possessions pour obtenir la liberté de Lauzun, alors emprisonné. Elle a laissé des *Mémoires* curieux.

Maillé (Clémence de), femme du grand Condé, seconda de tout le charme de son esprit, les efforts de son mari, dans les luttes qu'il soutint contre la cour.

Maintenon (marquise de). Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, était petite-fille du célèbre d'Aubigné, gentilhomme ordinaire de la chambre d'Henri IV, et femme de Paul Scarron, d'une ancienne famille du parlement. Veuve de cet homme disgracié de la nature, impotent, d'un esprit burlesque et d'un fortune très médiocre, madame de Maintenon, qui d'abord avait été chargée de l'éducation du duc du Maine, sut inspirer tout à la fois à Louis XIV tant de scrupules et de tendresse, que le roi l'épousa secrètement au mois de janvier 1686. Ce fut l'archevêque de Paris, Harlay de Chauvalon, qui donna la bénédiction nuptiale ; le confesseur y assista ; Montchevreuil et Bontemps y furent aussi comme témoins.

L'élévation de madame de Maintenon ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans son appartement, elle se bornait à une société de deux ou trois dames retirées comme elle, encore les voyait-elle rarement. Ce qui l'élève au-dessus même de toutes les femmes de nos rois, c'est ce bel établissement de Saint-Cyr, dont elle a eu la première idée, en faveur des demoiselles de condition nées sans fortune.

Après la mort de Louis XIV, en 1715, madame de Maintenon se retira entièrement dans la maison de Saint-Cyr ; elle y reçut, en 1718, la visite de czar Pierre-le-Grand, qui témoigna un grand empressement de voir la digne compagne de Louis XIV ; il la regarda avec beaucoup d'attention, et prononça quelques mots d'étonnement avec une action assez énergique. L'auguste veuve mourut l'année suivante, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Mathilde (comtesse), fille de Boniface III, marquis de Toscane, succéda à son père dans ses possessions de la *Toscane* et de la *Lombardie*, en 1054, et mourut en 1115.

Elle fut célèbre par son dévoûment au pape *Grégoire VII*, qu'elle soutint de tout son pouvoir dans la guerre contre l'empereur d'Allemagne, Henri IV. Elle s'était mariée deux fois, 1° à *Geoffroy-le-Barbu*, en 1063, 2° à *Guelfe V*, en 1084 ; elle se sépara d'avec ses deux époux, parce qu'elle trouvait qu'ils n'étaient pas assez dévoués au pape. Elle reçut Grégoire VII au château de *Canossa*, près Reggio, lorsque ce pape vint assister à la pénitence de l'Empereur, en 1077.

En mourant elle légua ses états au Saint-Siége.

Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur

Maximilien I, et de *Marie de Bourgogne*, naquit en 1480, et mourut en 1520; elle avait été fiancée au Dauphin, depuis Charles VII, puis renvoyée dans ses états; elle épousa l'infant d'Espagne, fils d'Isabelle, puis *Philibert*, duc de Savoie. Devenue veuve en 1506, son père la nomma *gouvernante des Pays-Bas*; elle conclut en 1508 le traité de *Cambrai* avec le cardinal d'Amboise; puis en 1529 la paix de *Câteau-Cambrésis*, avec Louise de Savoie (*la paix des Dames*).

Marguerite d'Anjou, fille du bon roi *René*, épousa, en 1442, le roi d'Angleterre, Henri VI; elle prit un grand empire sur l'esprit faible de son mari; montra beaucoup de courage pendant la guerre des *Deux-Roses*. Battue à *Saint-Albans* et à *Northampton*, vainqueur à *Wakefield*, elle fut définitivement vaincue à *Towton*, en 1461 et à *Tewkesbury*, en 1471. Son fils fut retenu captif à la Tour de Londres avec elle; après le meurtre de son enfant, et grâce à la médiation de Louis XI, Marguerite recouvra sa liberté: elle se retira en France, et mourut obscure et ignorée à Saumur, en 1482.

Marguerite de Valois, célèbre par son esprit et par sa beauté, était sœur de François Ier, et fille de Charles d'Angoulême et de Louise de Savoie. Elle naquit à Angoulême, le 11 avril 1492, et se maria en 1509, à Charles, dernier duc d'Alençon, premier prince de sang et connétable de France, mort à Lyon, après la bataille de Pavie, en 1525. La princesse Marguerite, affligée de la mort de son époux et de la détention de son frère qu'elle aimait tendrement, fit un voyage à Madrid, pour y soulager le roi pendant sa maladie. Le roi François Ier, de re-

tour en France, lui donna des marques les plus sincères de sa reconnaissance et de son amitié, et la maria, en 1527, à Henri d'Albret, roi de Navarre et prince de Béarn. Cette princesse aima les belles-lettres et les savants, et composait très bien en vers et en prose, ce qui lui fit donner le surnom de dixième Muse et de quatrième Grâce.

Elle professa quelque temps le protestantisme; mais elle revint dans la suite à la religion catholique, et mourut avec de grands sentiments de piété, au château d'Odas en Bigorre, le 2 décembre 1549, à cinquante-sept ans. On a d'elle un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, dont le plus connu est intitulé l'*Heptaméron*, ou les sept nouvelles de la reine de Navarre. Marguerite ne fut pas aussi réservée dans ses écrits que dans sa conduite.

Elle eut de son second mariage Jeanne d'Albret, qui épousa Antoine de Bourbon, père de Henri-le-Grand.

Marguerite de Valois, duchesse de Berry et de Savoie, fille de François Ier et de Claude de France, naquit à Saint-Germain-en-Laye le 5 juin 1523, apprit le grec et le latin, et se déclara la protectrice des sciences et des savants, après la mort de François Ier, son père. Elle s'acquit une grande renommée par sa piété, par son savoir et par toutes les vertus et les belles qualités qui rendent une princesse recommandable; elle épousa, en 1559, Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, et mourut à Turin d'une pleurésie, le 14 septembre 1574, à cinquante-et-un ans. Les savants les plus illustres de son temps on fait à l'envi son éloge. Ses sujets la nommaient *la mère des peuples*, et la comblaient de mille bénédictions.

Marguerite de Waldémar, fille de Waldé-



mar, roi de Danemarck, naquit en 1363, épousa Haquin, roi de Norwége en 1383 ; s'empara de la Suède sur *Albert de Mecklembourg*, en 1387, et réunit sur sa tête les trois couronnes du nord, à la diète de Calmar, en 1397, et mourut en 1412.

Marianne, femme d'Hérode-le-Grand, fut mise à mort par l'ordre de son mari dans un excès de jalousie ; à peine le meurtre était-il exécuté qu'Hérode repentant, la demandait à grands cris, et il pleura toute sa vie cette cruelle erreur.

Marie-Madeleine, femme galiléenne, qui, après une vie de désordre, se convertit aux miracles de Jésus, le suivit dans sa passion, assista à sa mort, et annonça la résurrection à saint Pierre et à saint Jean. Sa fête se célèbre le 22 juillet.

Marguerite de Bourgogne. Cette princesse est célèbre non par elle-même, mais à cause de ses immenses richesses et de ses droits, comme fille de Charles-le-Téméraire ; elle les transmit à la maison d'Autriche, par son mariage avec Maximilien Ier, et devint la source d'une rivalité entre cette maison et celle de France. Elle était née en 145 et mourut à Bourges en 1482.

Marie-Thérèse d'Autriche, fille de l'empereur Charles IV, fut reconnue impératrice par le testament de son père, la *Pragmatique-sanction* ; mais elle fut obligée de disputer sa couronne à une partie de l'Europe liguée contre elle. Son courage, la fidélité des Hongrois, les secours de l'Angleterre, la firent triompher ; la paix

d'Aix-la-Chapelle en 1748 la laissa gouverner paisiblement ses états. Elle avait trempé dans le partage de la Pologne, en 1772.

Marie-Thérèse était née en 1717, elle avait épousé en 1736, François, duc de Lorraine; elle mourut en 1780.

Parmi ses enfants nous citerons, les empereurs *Joseph II* et *Léopold Ier*; les archiduchesses, *Marie-Antoinette*, reine de France, et *Marie-Caroline*, reine de Naples.

Marie Tudor, reine d'Angleterre, fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon, naquit en 1515, monta sur le trône en 1553, et mourut en 1558, de chagrin d'avoir perdu Calais.

Cruelle et sanguinaire, Marie éleva des bûchers dans toute l'Angleterre, fit périr sur l'échafaud sa jeune rivale Jane Grey; elle avait épousé Philippe II, roi d'Espagne, qui la délaissa dès qu'il monta sur le trône en 1556.

Marie de France, poète du 13e siècle; auteur d'un recueil de Fabliaux, qu'elle avait intitulé *Ysopet* (petit Esope) et qu'elle dédia à Henri III, roi d'Angleterre.

Montague (Lady Marie Wortley de), fille du duc de Kingstone, naquit en 1690 et mourut en 1762; elle avait accompagné son mari, lord Montague, à Constantinople, pendant son ambassade; elle fut admise dans le sérail, et reçue par le sultan Achmet III; elle avait appris la langue turque, et put étudier avec fruit les mœurs des Musulmans. Les *Lettres* qu'elle publia sur son voyage sont remarquables par le style et par un esprit d'observation aussi juste que délicat.

Elle s'occupa beaucoup de philanthropie à son retour, et propagea l'*inoculation*. Après un séjour de vingt-deux ans à Venise, elle revint mourir à Londres.

Montespan (marquise de). La marquise de Montespan succéda à Louise de la Vallière, et fut remplacée dans le cœur de Louis XIV par mademoiselle de Fontanges et madame de Maintenon. Elle était de la famille des Mortemart, où l'esprit était comme héréditaire. Elle et ses deux sœurs étaient les plus belles femmes de leur temps. Le règne de l'orgueilleuse marquise commença en 1669, déclina en 1675, et finit en 1685. Elle mourut à Bourbonne-les-Bains. Dans ses dernières années, elle édifia ses amis par les sentiments de l'humilité la plus vraie.

Morus (Marguerite), fille de Thomas Morus, qui avait été emprisonné en 1535, par l'ordre d'Henri VIII, roi d'Angleterre, était aussi savante que dévouée. Elle obtint la permission de rester en prison avec son père, et manqua de payer de sa vie son dévouement filial.

Mouchy (maréchale de), dame d'honneur de Marie-Antoinette, ayant appris les dangers qui menaçaient la famille royale, au 10 août 1792, voulut aller les partager, malgré son grand âge. Son mari, aussi dévoué à la cause royaliste, périt sur l'échafaud en 1794 ; la maréchale de Mouchy monta fièrement sur la charrette fatale et voulut mourir avec son mari, quoiqu'elle n'eût point été condamnée.

Myro, femme Byzantine qui a composé des vers élégiaques, l'an 260 avant J.-C.

Myrthis, grecque savante, du 5e siècle ; Pindare était son élève.

N

Nemours (duchesse de), femme de Henri II, duc de Nemours et fille unique du duc de Longueville, née vers 1625, a laissé des Mémoires sur la *Fronde*, imprimés ordinairement avec ceux du cardinal de Retz, et de Joly, conseiller du roi au Châtelet, et secrétaire du cardinal de Retz.

Nithisdale (milady), était femme d'un des zélés partisans du second Prétendant; son mari fut condamné à mort; elle parvint à le faire évader en changeant d'habits; le roi Georges fut vainement sollicité d'user de sévérité envers elle, il répondit : « Sa faute est trop belle pour l'en punir. »

Nitocris, reine de Babylone, dont on ignore l'époque, était célèbre par le tombeau qu'elle se fit élever, et dont l'inscription promettait de grands trésors à celui qui l'ouvrirait. Darius osa le faire; il n'y trouva que des ossements et ces mots : « Si tu n'étais insatiable, tu n'aurais pas violé ma sépulture. »

O

Osterwick (Maria Van), hollandaise qui vivait vers 1640; elle peignait avec talent les fleurs et les fruits.

P

Pamphila, égyptienne du 1er siècle, qui a écrit plusieurs livres sur l'histoire, entre autres un abrégé de *Ctésias*, historien grec, qui a écrit l'*Histoire des Assyriens et des Perses*.

Panthée, femme d'Abrade, se donna la mort pour ne pas survivre à son époux, tué dans une bataille.

Pascal (Jacqueline), sœur du célèbre Pascal, naquit en Auvergne, en 1625 et mourut au couvent de *Port-Royal*, en 1663. Dès l'âge de 12 ans, elle composait de jolis vers ; à 15 ans, elle remporta le prix de poésie à l'académie de Caen ; puis, renonçant au monde, à sa famille, à la gloire qu'elle acquérait de jour en jour, elle se retira au monastère alors si célèbre de *Port-Royal*, en 1653. « Le ciel, dit M. V. Cousin, lui avait accordé tous les dons du génie, avec les grâces de la femme. Elle n'était inférieure à son frère Pascal, ni par l'esprit, ni par le caractère, et on ne sait où elle ne serait point parvenue, si elle eût fait cas de la gloire, si elle eût pris soin des facultés qu'elle avait reçues. »

Patin (Mlles Charlotte et Gabrielle), filles du savant de ce nom, qui vivait dans le 17e siècle, défendirent les écrits de leur père, violemment attaqués. Elles connaissaient le latin et le grec.

Paule (Ste), romaine de la famille des Scipions et des Gracques, se fit chrétienne, et se retira au couvent de Bethléem, où elle mourut en 407.

Pauline, femme de Sénèque, voulut se donner la mort pour partager le sort de son époux; elle se fit ouvrir les veines; mais l'empereur Néron ordonna d'arrêter le sang, et Pauline vécut, portant sur son pâle visage, les traces de son dévoûment conjugal.

Perside, femme d'Ionie, qui se défit de ses biens et

passa sa vie à soulager les chrétiens, pendant la première persécution, sous Néron.

Philippine de Hainault, femme d'Edouard III, roi d'Angleterre, battit les Écossais, et se rendit célèbre encore plus par sa généreuse intercession auprès de son époux, lors du siége de *Calais*. Ses prières obtinrent la grâce des six bourgeois qui s'étaient dévoués pour tous leurs concitoyens (1369).

Philla, fille d'Antipater, gouverneur de la Macédoine, en l'absence d'Alexandre, était douée d'un esprit plein de prudence, de sagesse et conseillait son père dans toutes les grandes occasions.

Placidie, fille de Théodose-le-Grand, empereur d'Occident, possédait un esprit supérieur, et gouverna avec habileté pendant la minorité de son fils Valentinien; elle mourut en 450.

Plotine, femme de Trajan, ne voulut point imiter le faste des impératrices qui l'avaient précédée, mais elle fut toujours un conseil salutaire pour son mari.

Polla-Argentia, femme du poëte Lucain, revit la *Pharsale* après la mort de son mari.

Porcie, femme de Brutus et fille de Caton d'Utique, montra beaucoup de courage pendant sa vie; elle se tua en avalant des charbons ardents, l'an 42, avant J.-C., afin de ne pas survivre à son époux.

Princesse de Beaumont (Madame la), née à Rouen, en 1711, écrivit beaucoup de livres pour l'éduca-

DICT

, femm
re à son

(Jacquel
ne, en 162
1663. Dès
s; à 15 ans,
mie de Caen;
, à la gloire q
tira au monast
653. « Le ciel
é tous les don
ne. Elle n'était
rit, ni par le ca
point parvenue
lle eût pris soin

Patin (Mlles Ch
nom, qui vivait
leur père, violen
in et le grec.

e), r
fit
elle

ine, fe
pour partag
Veilles; mais
Pauline

Leyde, en 1678.
On prétend qu'au lieu d'
elle se servait de flocons de soie
bien assorties, que les figures

Ruth, fille d'Eglon, roi de M
et ne voulut point
à Bethléem, et,
de Booz, elle par
Elle eut

:emme l'empereur Galien, joignait aux
on sexe, un grand courage, et de vas-
en philosophie. Elle admirait telle-
; Platon, qu'elle voulait faire construire
aurait établi la république de ce sa-

tilène, dans l'île de Lesbos, s'est im-
poésie lyrique ; mais malheureusement
ie deux de ses pièces. Elle fit le saut
t dans les flots, vers 600 avant J.-C.

leleine de) naquit au Hâvre, en 1607,
Elle fut un des ornements de l'hôtel de
)lia de nombreux romans qui jouirent
r, tels que *Clélie*, *Artamène* ; ils étaient
carte du *Tendre*, pays imaginaire où
elaient ceux des sentiments les plus

quatre vers qu'elle improvisa en visi-
incennes, où avait été retenu prison-
; :

›illets qu'un illustre guerrier
ıin qui gagna des batailles,
Apollon bâtissait des murailles,
as si Mars est jardinier.

e de), usa du même stratagême que
ır sauver son mari, détenu au Châ-
Bordeaux.

reine d'Assyrie, vingtième si[illegible] avant
3 de Ninus, et mère de Ni[illegible]

Rosambo (madame de), fille de Malesherbes, venait d'être condamnée à mort avec son père, quand elle aperçut mademoiselle de Sombreuil, elle lui dit : « Vous avez eu la gloire de sauver votre père, et moi, j'ai le bonheur de mourir avec le mien. »

Rozée (mademoiselle), hollandaise de la ville de Leyde, née en 1632, peignait parfaitement les portraits. On prétend qu'au lieu d'employer des couleurs délayées, elle se servait de flocons de soie de toutes couleurs, si bien assorties, que les figures semblaient animées.

Ruth, fille d'Églon, roi de Moab, perdit son mari Mahalon, et ne voulut point quitter sa belle-mère *Noémi ;* elle la suivit à Bethléem, et, après avoir glané dans le champ de Booz, elle parvint à épouser ce vieillard qui était son parent. Elle eut un fils, *Obed,* ancêtre de David.

S

Salomée, *la danseuse*, fille d'Hérode et d'Hérodiade, fut la cause de la mort de saint Jean-Baptiste. Elle venait de danser devant son oncle Hérode-Antipas ; celui-ci, ravi de ses grâces, lui promit de lui accorder ce qu'elle désirerait ; elle demanda la tête de saint Jean.

Solomoné, mère des Macchabées, montra le plus grand courage qu'il soit possible d'atteindre ; six de ses fils venaient d'être immolés ; on lui envoie le septième pour qu'elle l'engage à sacrifier aux idoles ; elle, au contraire, l'exhorte à persévérer dans sa foi ; le fils quitte sa mère et court au supplice.

Salonime, femme l'empereur Galien, joignait aux douces vertus de son sexe, un grand courage, et de vastes connaissances en philosophie. Elle admirait tellement la doctrine de Platon, qu'elle voulait faire construire une ville où l'on aurait établi la république de ce savant.

Sapho, de Mytilène, dans l'île de Lesbos, s'est immortalisée dans la poésie lyrique ; mais malheureusement il ne nous reste que deux de ses pièces. Elle fit le saut de Leucade, et périt dans les flots, vers 600 avant J.-C.

Scudéry (Madeleine de) naquit au Hâvre, en 1607, et mourut en 1701. Elle fut un des ornements de l'hôtel de Rambouillet, et publia de nombreux romans qui jouirent d'une grande faveur, tels que *Clélie*, *Artamène* ; ils étaient accompagnés de la carte du *Tendre*, pays imaginaire où tous les noms rappelaient ceux des sentiments les plus délicats.

On retiendra ces quatre vers qu'elle improvisa en visitant le donjon de Vincennes, où avait été retenu prisonnier le grand Condé :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

Ségur (Olympe de), usa du même stratagême que lady Nithisdale, pour sauver son mari, détenu au Château-Trompette, à Bordeaux.

Sémiramis, reine d'Assyrie, vingtième siècle avant Jésus-Christ, femme de Ninus, et mère de Ninyas, gou-

verna avec gloire, battit le roi des Indes, embellit Babylone, et fit construire ses magnifiques terrasses, appelées *Jardins suspendus*.

Semprenia, sœur des Gracques, se montra digne par ses vertus et son courage, d'une si illustre parenté.

Sévigné (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de), modèle inimitable dans le genre épistolaire, nous apprend qu'elle naquit le 5 février 1627, en Bourgogne. Elle n'avait que cinq mois lorsque le baron de Chantal, son père, fut tué en défendant l'île de Rhé contre les Anglais. Privée de sa mère, dans un âge fort tendre, elle fut placée sous la tutelle de l'abbé de Coulanges, son oncle maternel, qui en prit un soin tout paternel, mais ne se doutait pas, sans doute, qu'elle le rendrait célèbre en revanche sous le titre de *bien bon*.

Elle épousa, en 1644, à l'âge de dix-sept ans, Henri, marquis de Sévigné, d'une très ancienne maison de Bretagne, lequel fut tué en duel en 1651, par le chevalier d'Albret.

Madame de Sévigné eut deux enfants : Charles, marquis de Sévigné, et Françoise-Marguerite, mariée le 24 juin 1669 à François-Adhémar de Monteil, comte de Grignan.

Madame de Sévigné mit tous ses soins à leur donner une excellente éducation, et elle y réussit.

Elle avait pour la comtesse de Grignan, sa fille, une tendresse extraordinaire, et c'est à cette tendresse que nous sommes redevables d'un grand nombre de let-

tres qui sont des chefs-d'œuvre dans le genre épistolaire.

Madame de Sévigné n'était occupée que de madame de Grignan. Toutes ses pensées ne tournaient que sur les moyens de la voir tantôt à Paris, où sa fille venait la trouver, tantôt en Provence, où elle allait trouver sa fille.

Dans le dernier voyage qu'elle fit à Grignan, après s'être donné des peines incroyables pendant une longue maladie de sa fille, elle tomba malade elle-même, et mourut le 16 avril 1696.

Siries (Béatrice) peintre, né à Florence en 1710, est célèbre par son beau talent sur la peinture; elle était élève de *Giovani Fratelli*, et jouissait de la protection de la famille impériale.

Sombreuil (Mademoiselle de), fille d'un ancien gouverneur des Invalides, sauva son père aux massacres de septembre 1792; les bourreaux consentirent à faire grâce au vieillard à condition qu'elle boirait un verre de sang. Le dévoûment filial lui inspira le courage d'accomplir un pareil acte.

L'année suivante M. de Sombreuil fut de nouveau arrêté, jugé et exécuté.

Mademoiselle de Sombreuil, dont le frère périt à la suite de l'expédition de *Quiberon*, quitta la France en 1794, épousa le comte de *Villelume*; rentra dans sa patrie en 1815, et y mourut en 1823.

Sophonisbe, Italienne de la ville de Crémone, au seizième siècle, peignait d'excellents tableaux. Philippe II, roi d'Espagne, lui donna un rang honorable parmi les femmes de la reine.

Souza (Madame de) d'abord comtesse de Flahaut, s'est distinguée au commencement de ce siècle, par de charmants romans, pleins de délicatesse et de justesse dans la peinture des caractères. Elle mourut à Paris en 1836. On a d'elle *Adèle de Sénanges, Charles et Marie, Eugène de Rothelin* et *la comtesse de Fargy.*

Staal (Madame de), connue principalement sous le nom de Mademoiselle de *Launay,* naquit à Paris en 1693, y mourut en 1750. Elle fut d'abord femme de chambre de la duchesse du *Maine*, puis devint son amie, sa confidente, présida les cercles de *Sceaux*; prit une grande part à la conspiration de *Cellamare*, fut jetée à la Bastille, puis obtint la liberté et retourna auprès de la duchesse, qui se montra peu reconnaissante pour son dévoûment. Elle épousa le vieux baron de *Staal*, gentilhomme de la suite du duc du Maine, et publia des *Lettres*, et des *Mémoires* remplis d'esprit.

Staël-Holstein (Louise-Germaine Necker, baronne de), fille de Necker et femme de l'ambassadeur de Suède à Paris, naquit à Paris en 1776 et y mourut en 1817.

Douée d'un vaste génie, cette femme aborda avec succès toutes les parties de la littérature; longtemps la politique absorba tous les instants de sa vie; sous le ministère de son père elle poussa l'enthousiasme pour ses réformes jusqu'à l'idolâtrie ; à la révolution elle défendit la reine; sous le Directoire elle présida des clubs; elle n'eut point d'influence sous le consulat et sous l'empire ; Napoléon la relégua à *Coppet,* sur les bords du lac de Genève. Dans ce brillant exil, elle regretta plus d'une fois *le ruisseau*

de la rue du Bac ; voyagea pour se distraire, et écrivit alors ses meilleurs ouvrages. Elle épousa, en 1812, M. de *Rocca* jeune officier, auteur de Mémoires sur la guerre d'Espagne. Les principaux ouvrages de Madame de *Staël* sont : *Corinne, Delphine, l'Allemagne, Considérations sur la révolution Française.*

Surville (Clotilde de Vallon-Châlis, dame de), d'une noble famille de l'Ardèche, naquit au château de Vallon, en 1421 ; elle épousa Béranger de Surville, et le perdit au siége d'Orléans en 1428.

Clotilde, restée veuve très jeune, se retira du monde, n'eut que deux occupations favorites, élever ses enfants et cultiver la poésie.

Les poésies de Clotilde de Surville parurent pour la première fois en 1803, par les soins de M. de Vanderbourg; mais un doute s'élève sur leur authenticité. Sont-elles l'œuvre du marquis de Surville, descendant de la même famille, victime de la hache révolutionnaire? ou bien celle de M. de Vanderbourg, l'éditeur?

Suzanne, juive célèbre par sa chasteté, était femme de Joakim, de la tribu de Juda. Sur le faux rapport de deux vieillards, les juges l'avaient condamnée à mort; elle marchait au supplice lorsque Daniel la sauva; vers 600 avant Jésus-Christ.

T

Tarpéia, fille de Tarpéius, gouverneur de Rome, du temps de Romulus, promit aux Sabins de leur ouvrir

les portes de la ville à condition qu'ils lui donneraient ce qu'ils portaient au bras gauche. Ils y consentirent; mais en entrant dans la ville, ils la couvrirent non-seulement de leurs bracelets, mais encore de leurs boucliers. Tarpéia expira sous ce poids. On l'enterra sur le mont Capitolin, qui s'appela depuis Roche Tarpéienne ; c'était de là que l'on précipitait les grands criminels.

Télésille jeune fille d'Argos qui sauva sa patrie sur le point d'être asservie par les Spartiates. On lui éleva une statue, où elle était représentée un casque à la main, et des livres à ses pieds, symbole de son courage et de ses talents poétiques.

Théano, prêtresse d'Athènes, qui ne voulut point maudire *Alcibiade*, disant qu'elle *était prêtresse pour bénir et non pour maudire.*

Théano, femme de Pythagore, était versée dans l'étude la philosophie ; elle fesait des vers hexamètres, vers 497, avant Jésus-Christ.

Tibergeot (Mademoiselle de Sillery, marquise de) célèbre par son esprit, et par les fables qui lui dédia Lafontaine, qui la désignait par ces mots :
« Qui dit Sillery, dit tout. »

Timarète est la première femme qui, dit-on, toucha un pinceau. Elle fit un portrait de Diane, conservé dans le temple d'Ephèse.

Tranquilline, femme de Gordien III, empereur romain, était, dit-on, un trésor de sagesse.

U

Ulpia-Severina, femme l'empereur Aurélien, le suivait au combat et l'aidait à maintenir la discipline dans l'armée.

Ursins (Anne de La Trémouille, princesse des) née en 1642, épousa 1° le prince de Talleyrand-Chalais, puis le duc de Bracciano, chef de la puissante famille des Orsini ou Ursins ; devint camera-majore de *Gabrielle de Savoie*, première femme de Philippe V, roi d'Espagne et eut une très grande influence sur l'esprit de ce prince. Elle gouverna l'Espagne entièrement jusqu'en 1714, époque où ce roi, devenu veuf, se remaria à *Élisabeth Farnèse*, princesse de Parme, choisie par la princesse des Ursins elle-même. Mais elle se trompa dans ce choix ; Élisabeth, élève d'*Alberoni*, voulut conquérir l'esprit et le sceptre de son faible époux, elle y parvint; elle fit conduire hors des frontières Anne de La Trémouille, qui, mal reçue à la cour de Louis XIV, alla finir sa vie si remplie d'intrigues, à Gênes en 1722. Elle soutenait alors le second Prétendant.

V

Valentine de Milan, fille de Galéas Visconti et d'Isabelle de France, épousa en 1389, *Louis d'Orléans*, frère de Charles VI ; elle soulagea ce roi pendant sa démence; veuve en 1407 par le crime de Jean-sans Peur ;

elle éprouva une grande douleur ; adopta pour devise ces mots : *plus ne m'est rien, rien ne m'est plus*. Elle mourut en 1408, à l'âge de 38 ans ; elle fit jurer à ses enfants de venger leur père.

Z

Zénobie, reine de Palmyre, femme d'Odenat, seconda son mari dans la guerre contre Sapor, roi des Perses. Elle gouverna seule, à la mort d'Odenat, prit alors le titre de reine de l'Orient, et voulut combattre les Romains. Elle fut vaincue par *Aurélien* à la bataille d'Antioche ; assiégée dans Palmyre, elle fut faite prisonnière par ce prince, et fut emmenée à Rome, où l'empereur la chargea de chaînes d'or, et la fit paraître à son triomphe. Elle vécut le reste de ses jours, obscure et ignorée à Tibur, avec ses enfants.

Longin, l'auteur présumé du *Sublime*, était son ministre.

Zoroys, femme du dernier roi maure de Grenade, en 1492, montra le plus grand mépris pour son époux et ses officiers, qui n'avaient su périr sur les remparts de leur ville. En entendant leurs plaintes et leurs gémissements, elle leur dit : « Pleurez comme des femmes, puisque vous n'avez pas su combattre comme des hommes. »

FIN DU DICTIONNAIRE ABRÉGÉ.

HISTOIRE

DE L'HABILLEMENT

CHEZ LES FEMMES

Les femmes se couvrirent primitivement de peaux d'animaux tués à la chasse par leurs frères ou leurs maris; puis, elles apprirent à filer la laine et à la tisser; mais comme elles habitaient des pays chauds et qu'elles avaient découvert des plantes dont on pouvait extraire des fils tout faits, elles préférèrent s'en tisser des vêtements, parce qu'ainsi vêtues elles étaient moins incommodées par la chaleur. Les Juifs ne portèrent pendant longtemps qu'une robe de lin, à cause de la température chaude du climat. David en portait une lorsqu'il dansa devant l'arche. Les Grecques portaient sur la peau une robe de laine et une tunique de lin par-dessus. Les Babyloniennes avaient une tunique de lin sur le corps et une autre de laine par-dessus. On fabriquait déjà à cette époque des tissus aussi légers que la gaze, l'usage s'en répandit surtout en Orient. A Rome, les femmes de toutes conditions portèrent ces vêtements.

En France, au moyen-âge les femmes portaient à peu près le costume des Romaines; seulement elles avaient à

la main des cannes, dont le haut était tourné en tête d'oiseau ou d'amalin. Constance, seconde femme de Robert, roi de France, dans un accès de colère, creva les yeux d'Etienne, son confesseur, d'un coup de canne.

La robe que les Françaises ont portée d'abord très longtemps, était une grande tunique longue, cachant la gorge, et fermée aux poignets; elle s'appelait *cotte hardie*. Les reines et les princesses y ajoutaient un long manteau doublé d'hermine.

Sous saint Louis, et pendant les règnes suivants, les dames nobles fesaient broder sur leurs robes les armoiries de leur maison; les veuves mettaient pardessus un scapulaire blanc avec des larmes noires ou une cordelière, tandis que les dames avaient une ceinture brillante d'or et de pierreries.

A cette époque, le luxe devint si grand, que Philippe-le-Bel crut devoir faire des lois pour le réprimer. Les ducs, les comtes et les barons les plus riches, ne pouvaient donner à leurs femmes que quatre robes par an; les dames moins riches ne devaient en avoir qu'une; il n'y avait que les femmes de grands seigneurs qui pussent employer des étoffes à 30 sous l'aune, les bourgeoises ne pouvaient y mettre que 10 sous; cela équivalait à peu près à 20 sous de notre monnaie. Mais ces ordonnances furent bientôt oubliées.

Sous Charles V, un tailleur de Paris fit pour une dame du Gâtinais une cotte hardie, dans laquelle il entra cinq aunes de drap de Bruxelles; la queue traînait à terre de trois quartiers, et les manches à bombardes descen-

daient jusque sur les pieds; et cependant un concile de Montpellier, à la fin du douzième siècle, avait défendu, sous peine d'excommunication, les robes qui se terminaient comme une queue de serpent.

Sous Charles VI, les chemises de toile étaient rares, on ne se servait que de chemises de serge. On désapprouva beaucoup le luxe d'Isabeau de Bavière, qui avait **deux** chemises de toile. C'était alors un si grand luxe, que, pour les faire voir, on les fesait passer au bas des manches et au cou. C'était là l'origine des manchettes et des jabots.

Au xve siècle, les dames commencèrent à découvrir leur cou et une partie de leurs épaules. Elles portaient des colliers de perles et de diamants et des boucles d'oreilles brillantes. Leurs manches étaient fermées au poignet, et leurs jupes, très longues, traînaient à terre.

Sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, les guerres d'Italie, et nos alliances avec les familles des princes italiens, répandirent en France le goût des modes italiennes; on porta les bras nus, et les jupes plus courtes de manière à laisser voir le bout des pieds.

François Ier et Charles IX épousèrent des princesses de la maison d'Autriche, et les modes espagnoles vinrent se mêler aux modes italiennes.

Les vertugadins ou guard'enfants, modèles de nos paniers et plus ridicules qu'eux, les collets montés, les robes et les manches taillées et découpées, s'introduisirent en

France. Les dames de la cour s'appelaient à cette époque *dame à la grande gorge ;* leurs manches étaient d'une largeur extraordinaire, et chacune d'une couleur différente; les hommes et même le roi les portaient ainsi.

Le velours était alors fort cher ; aussi beaucoup de seigneurs avaient le devant de leur habit en velours et le dos en *ostade* (étoffe légère).

On vit alors, pour la première fois, des épingles qui avaient été fabriquées en Angleterre en 1534. Avant leur invention, les dames se servaient de brochettes de bois très déliées et très flexibles.

C'est à cette époque que l'usage des masques se répandit parmi les dames. Ils étaient en velours noir doublé de satin blanc ; ils se fixaient par une petite tige d'acier terminée par un bouton de verre que chaque dame tenait dans sa bouche, et qui changeait le son de la voix. On les appelait *loups.*

Les portraits des dames du temps de Charles IX nous les représentent avec des robes ouvertes par devant et une jupe de dessous chargée de perles et de pierreries ; les manches larges tombantes, à parements de fourrures, ou bien bouffantes, tailladées et à bouffettes séparées d'espace en espace par des perles ou des rubans, la gorge et les épaules découvertes ou voilées par un filet de perles ou de pierreries à grands carreaux. Elles portaient aussi des manchettes attachées aux amadis.

Les premières dentelles nous vinrent à cette époque de Venise et de Gênes, elles eurent une telle vogue, qu'en 1629, Louis XIII publia une loi qui défendit d'en porter qui coûtassent plus cher que trois livres l'aune. Comme toutes les dentelles étrangères se vendaient plus que cela,

il s'en établit des fabriques en France ; telle est l'origine des manufactures d'Alençon et d'Argentan.

Sous Henri IV, les paniers devinrent si larges, que le chancelier de l'Hôpital les défendit par une loi somptuaire, qu'on n'écouta point.

Lestoiles, dans son journal, dit qu'en 1594, au baptême du fils de Madame de Sourdis, Gabrielle d'Estrées parut vêtue d'une robe de satin noir, « *tant chargée de perles et de parures qu'elle ne pouvait se soutenir.* » Peu après, dit-il encore, « on me fit voir un mouchoir destiné pour cette même Gabrielle, qui en avait arrêté le prix à 1,900 écus qu'elle devait payer comptant. »

Sous Louis XIII, on cessa de porter de larges vertugadins, mais la robe de dessus était relevée en arrière et sur les côtés pour laisser voir celle de dessous.

Les manches étaient à bouffants tout le long du bras, ou pendantes et retenues par un nœud de perles. Les collets montés se portaient rabattus sur la robe ou relevés.

Ce n'est que sous Louis XIV qu'on apprit à tailler les diamants en brillants, ils furent alors plus recherchés encore.

Sous Louis XIV, on commença à remplacer les *loups* par une grande quantité de mouches qu'on plaçait sur le visage ; chacune d'elles avait un nom.

On portait aussi à cette époque des paniers d'une forme ovale. Les dames, ainsi vêtues, étaient obligées de tourner en avant un des côtés du panier pour pouvoir marcher dans la foule ou traverser un passage étroit.



Alors toutes les femmes, même les ouvrières, portaient des paniers ; les actrices et les danseuses, lorsqu'elles voulaient représenter des Grecques, des Romaines ou des Scythes, paraissaient toujours sur la scène en perruque et en paniers.

Les dames de la cour de Louis XV et de Louis XIV portèrent aussi des cannes pour les aider à se soutenir, tant leur marche était rendue difficile par le poids des vêtements et la hauteur de leurs talons.

Sous la République et sous l'Empire, les modes grecques furent en honneur, mais on chercha à les accommoder au climat. C'est alors qu'on voulut forcer la nature et placer la taille immédiatement sous les aisselles. Heureusement cette mode disgracieuse a disparu aujourd'hui, et la toilette des dames n'a rien qui puisse nuire évidemment à la santé, lorsqu'elles ne se serrent pas la taille d'une manière ridicule et qu'elles n'exagèrent pas la cage de leur crinoline.

Autrefois, le calendrier était le régulateur des modes d'habillement. Tel mois, tel jour, à telle heure, on endossait l'habit d'hiver, de printemps, d'été ou d'automne ; on prenait le manchon, la canne, la laine, le drap ou le velours ou la soie. Le calendrier bravait tout, il fallait l'habit de saison, dût-on se morfondre de froid ou étouffer de chaleur.

Maintenant on s'habille selon la température ou selon son goût.

Histoire de la coiffure.

Les femmes, dans les premiers temps, laissèrent pendre tous leurs cheveux ; mais le goût qu'elles ont natu-

rellement pour la toilette, leur fit tresser leurs cheveux de différentes manières. Pendant fort longtemps on ne se couvrait la tête qu'avec un voile, et seulement hors de chez soi. Les cheveux des Grecques et des Romaines étaient retenus avec des aiguilles d'or et d'argent, ou noués avec des chaînes d'or, ou entourés de bandelettes blanches ou rouges. Elles se les poudraient aussi avec de la poudre d'or. Les cheveux blonds et rouges étaient tellement recherchés que les brunes qui n'avaient pas réussi à donner à leurs cheveux une teinte rougeâtre, se les coupaient et portaient une perruque. A Rome, dans les derniers temps de la république, cet usage était devenu général, et les poètes du temps ont chanté les perruques rouges ou blondes. Les coquettes, à Rome, en changeaient plusieurs fois par jour; il y en avait pour le matin, pour la journée et pour les grandes cérémonies.

Cet usage s'est continué; et, en 692, un concile de Constantinople excommunia tous ceux qui portaient perruque. Pierre Lombard, dans le XIIe siècle, disait que c'était un déguisement affreux, une impudicité damnable. Plus tard, Alexandre de Hall et Bernardin de Vienne, décidèrent que c'était un péché mortel.

Les femmes, en France surtout, avaient abandonné peu à peu cette mode, et la plupart portaient à cette époque un grand voile qui descendait de la tête sur les épaules et cachait presque tous les cheveux; les reines et les princesses le surmontaient d'un diadême. — Les veuves portaient un bandeau qui couvrait le front, tournait autour du visage et cachait le cou et la gorge. — Les filles avaient le cou, la figure, les cheveux plus dégagés, et portaient quelquefois des espèces de claque-oreilles

très-larges, chargés de perles et de pierres précieuses.

Sous Philippe-le-Bel et ses successeurs, les dames adoptèrent une coiffure en pain de sucre d'une hauteur prodigieuse, de laquelle pendait un voile de gaze : les cheveux étaient alors un peu plus découverts. C'était à peu près la coiffure de nos Cauchoises.

Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, porta des bonnets à deux cornes très élevés, desquelles pendaient jusqu'à la ceinture de longs crêpes à franges. Jean Juvénal cite parmi les causes qui la firent enfermer à Tours, que, malgré les malheurs de la guerre, elle continua de porter des cornes hautes et deux grandes oreilles de chaque côté au lieu de boucles.

En 1430, les bonnets n'avaient plus qu'une seule pointe, mais ils furent renforcés de bourrelets monstrueux. Sous Charles VIII, les coiffures baissèrent beaucoup. Sous Louis XII, tout l'édifice disparut ; les femmes n'avaient plus qu'un chaperon ou capuchon orné de perles et de pierreries, dont les deux côtés descendaient sur les épaules ; sous ce capuchon on portait une coiffe en toile fine. Cette coiffure ressemblait à celle des Sœurs de la Miséricorde.

Sous François Ier, les dames commencèrent à se friser et portèrent une petite toque à l'espagnole. Sous Henri II, la frisure fit des progrès ; les cheveux furent arrangés en petites boucles des deux côtés de la tête, ou relevés en toupet d'une oreille à l'autre ; on portait encore des toques élégantes.

Sous Charles IX, on entremêla les boucles avec des perles et des pierreries.

Sous Henri III, on adopta des petits bonnets, inclinés sur l'oreille gauche et surmontés d'une aigrette ou de plumes.

Sous Henri IV, on commença à faire usage de la poudre blanche. Lestoile raconte comme une chose extraordinaire qu'il a vue à Paris, en 1593, des religieuses se promener frisées et poudrées avec de la poudre blanche. On porta aussi alors des coiffures à la Gabrielle.

A partir du règne de Louis XIV, les coiffures varièrent beaucoup ; une d'elles, la coiffure à la Fontange eut une singulière origine. Mademoiselle de Fontanges, dans une partie de chasse à Vincennes, eut sa coiffure dérangée par un coup de vent ; elle prit une de ses jarretières, et la noua autour de son front pour la soutenir. Louis XIV la trouva si jolie ainsi, qu'il la pria de garder cette coiffure toute la journée. Le lendemain toutes les dames de la cour parurent avec un ruban qui prit le nom de Fontange.

En 1784, les idées politiques fermentaient déjà, les dames s'en mêlèrent et portèrent des chapeaux *à la caise d'escompte*, sans fonds comme elle.

Sous la république et sous l'empire, les cheveux reproduisirent les modes grecques, et la tête était recouverte d'un chapeau d'étoffe, le même que l'on porte maintenant, à l'exception des variations de forme et de dimension que lui fit subir la mode de chaque saison.

Les coiffures à la girafe ont un instant envahi et déparé la tête des dames : aujourd'hui les cheveux sont en général noués en arrière, mais la forme des chapeaux, ornés sur le devant de plus ou moins de fleurs, ne nous paraît pas de bon goût.

Histoire de la chaussure des dames.

Les dames marchèrent longtemps les pieds nus ; les Égyptiens exigèrent de leurs femmes qu'elles gardassent cette mode, pour leur faire comprendre qu'elles doivent rester dans l'intérieur de la maison. Peu à peu elles adoptèrent la chaussure de leurs maris, qui était faite de papyrus. Les Grecques et les Romaines portaient des sandales de cuir, d'écorces, de fer, d'or, d'argent, d'airain ; les Espagnoles, de genêt tissé ; les Indiennes et les Chinoises, de jonc, de soie, de bois.

Ce fut à Rome qu'on inventa les souliers à talon ; Auguste en porta pour rehausser sa petite taille ; les prêtres en portaient les jours de fête. Les Romaines avaient des chaussures blanches et rouges.

Les Françaises ont eu presque toujours une chaussure uniforme, leurs robes longues et traînantes les ont empêchées de partager les ridicules de la chaussure des hommes et d'adopter leurs *souliers à la poulaine*.

Sous Philippe-le-Bel, les femmes bourgeoises étaient chaussées de gris, de la même couleur que leurs vêtements, ce qui leur avait fait donner le nom de *grisette*.

Le pape Zacharie défendit la danse sous peine d'excommunication, et un de ses successeurs accorda des indulgences plénières à celles qui porteraient une espèce de chaussure assez haute et assez épaisse pour les empêcher de danser.

Sous François Ier, la mode des talons hauts nous vint d'Espagne ; elle se répandit, et fut surtout en usage sous les règnes suivants jusqu'à la révolution. C'est pour re-

poser les pieds de cette mode fatigante que l'on inventa alors les mules et les pantoufles pour se chausser chez soi. Les femmes turques portent des babouches : ce sont des souliers très découverts, doublés de satin blanc et ornés de pierreries et de broderies d'cr.

Les Chinois compriment avec des bandes les pieds des petites filles, et leur recourbent les orteils sous le pied, de sorte qu'il ne prend aucun accroissement et qu'il devient incapable de les porter. Lorsqu'elles marchent, elles chancellent et se fatiguent après quelques pas.

Bas. Pendant fort longtemps, les femmes ont eu les jambes nues, les bandelettes qui attachaient les sandales se croisaient plusieurs fois sur la jambe.

Mais lorsque l'art de tricoter fut découvert, chaque femme fit des bas à son mari, ou bien s'en procura chez les bonnetiers, mais ils coûtaient fort cher.

Henri II fut le premier, en France, qui porta des bas de soie ; ce fut à l'occasion du mariage de sa sœur avec Emmanuel-Philibert de Savoie.

Sous Louis XIV, les dames portaient de bas verts avec des coins couleur de rose; sous Louis XV, les bas des femmes étaient de la couleur de leur robe.

Ils ne sont devenus communs que depuis l'invention de la machine à faire des bas.

Un ouvrier serrurier, de Basse-Normandie, remit à Colbert une paire de bas de soie faite au métier, pour la présenter à Louis XIV. Les bonnetiers, alarmés de cette decouverte, gagnèrent un valet de chambre qui donna plusieurs coups de ciseau dans les mailles, de sorte que le

roi chaussant ce bas, les mailles coupées firent autant de trous, qui lui firent rejeter l'invention. L'ouvrier rebuté se rendit en Angleterre, où il fut très-bien accueilli.

De là on les importa en France, puis la machine à tisser elle-même. La première manufacture de bas au métier fut établie, en 1656, au bois de Boulogne, dans le château de Madrid.

Le tricot est une étoffe qui réunit la solidité à la souplesse, rien ne pourrait le rempla-cer.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'HABILLEMENT.

FAMILLE IMPÉRIALE

Napoléon III (*Charles-Louis*), Empereur des Français, né le 20 août 1808, du mariage de *Louis-Napoléon*, roi de Hollande, et de *Hortense-Eugénie*, reine de Hollande ; marié le 29 janvier 1853, à

Eugénie, Impératrice des Français, née le 4 mai 1826,

de ce mariage

Napoléon-Eugène-Louis-Jean-Joseph, Prince Impérial, né le 16 mars 1856.

Mathilde-Lœtitia-Wilhelmine, née le 29 mai 1820, mariée en 1841, au prince *Anatole Demidoff de San-Donato*.

Napoléon-Joseph-Charles-Paul, née le 9 septembre 1822, marié le 30 janvier 1859, à *Marie-Clotilde*, fille de S. M. *Victor-Emmanuel*, roi de Sardaigne.

PRINCES ET PRINCESSES DE LA FAMILLE CIVILE DE L'EMPEREUR AYANT RANG A LA COUR.

S. A. le Prince *Louis-Lucien Bonaparte*.
S. A. le Prince *Pierre-Napoléon Bonaparte*.
S. A. le Prince *Lucien Murat*.
S. A. le Prince *Joseph Bonaparte*.
S. A. le Prince *Joachim Murat*.
S. A. la Princesse *Bacciochi*.
S. A. la Princesse *Lucien Murat*.
S. A. la Princesse *Joachim Murat*.

REINES ET IMPÉRATRICES CONTEMPORAINES

FRANCE : L'Impératrice *Eugénie*, née en 1826, mariée en 1854. — ANGLETERRE : *Victoria* : de Brunswick-Hanovre, née en 1819, mariée en 1840. — ESPAGNE : *Isabelle II* née en 1830, mariée en 1846. — AUTRICHE : *Élisabeth* de Bavière, née en 1837, mariée en 1854. — BAVIÈRE : *Thérèse* de Saxe-Altenbourg, née en 1792, mariée en 1810. — BRÉSIL : *Thérèse* des Deux-Siciles, née en 1822, mariée en 1843. — GRÈCE : *Amélie* d'Oldenbourg, née en 1818, mariée en 1836. — PAYS-BAS : *Sophie* de Würtemberg, née en 1818, mariée en 1839. — PORTUGAL : *Marie* de Hohenzollern, née en 1845, mariée en 1861. — PRUSSE : *Augusta* de Saxe-Weimar, née en 1811, mariée en 1829. — RUSSIE : *Marie* de Hesse-Darmstadt, née en 1824, mariée en 1841. — SAXE : *Marie* de Bavière, née en 1801, mariée en 1822. — SUÈDE : *Louise* de Nassau, née en 1828, mariée en 1850. — WURTEMBERG : *Pauline* de Vurtemberg née en 1800, mariée en 1826.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

VERSAILLES. — IMP. CERF, RUE DU PLESSIS, 59.





